

IEAN DE LÉRY



# JEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

*Avec une Introduction & des Notes*

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX





# IEAN DE LÈRY

---

## CHAPITRE XII

*D'aucuns poissous plus communs entre les sauvages de l'Amérique,  
& de leur maniere de pescher.*



FIN d'obyier aux redites, lesquelles i'évite autant que ie puis, renvoyant les lecteurs tant és troisiésme, cinquiésme & septiésme chapitre de ceste histoire, qu'és autres endroits, où i'ay ia fait mention des Baleines, monstres marins, poissous volans & autres de plusieurs fortes, ie choisiray principalement en ce chapitre les plus frequens entre nos Ameriquains, desquels neantmoins il n'a pas encore esté parlé.

Premierement à fin de commencer par le genre, les sauvages appellent tous poissous *Pira* : mais quant aux especes, ils ont de deux fortes de francs mulets, qu'ils nomment *Kurema* & *Parati*, lesquels soit qu'on les face bouillir ou rostir (& encor plus le dernier que le premier) sont excellément bons à manger. Et parce, ainsi qu'on a veu par experience, depuis quelques années ença, tant en Loire qu'és autres rivières

de France, où les mulets font remonter de la mer, que ces poissons vont coutumièrement par troupes : les sauvages les voyans ainsi par grosses nuées bouillonner dans la mer, tirans soudain à travers, rencontrent si droit, que presque à toutes les fois en embrochant plusieurs de leurs grandes fleches : ainsi dardez qu'ils sont ne pouvant aller en fond, ils les vont querir à la nage. D'avantage la chair de ces poissons, sur tous autres, estant fort friable : quand ils en prennent quantité, apres qu'ils les ont fait seicher sur le *boucan*, les esmians, ils en font de tres bonne farine.

*Camouroupony-ouassou* est un bien grand poisson (car aussi *Ouassou* en langue Bresilienne veut dire grand ou gros, selon l'accent qu'on luy donne) duquel nos *Toüoupinambaoults* dansans & chantans, font ordinairement mention, disans & repetans souvent en ceste sorte, *Pira-ouassou* à oueh : *Kamouroupou-ouassou* à oueh, &c., & est fort bon à manger.

Deux autres qu'ils nomment *ouara* & *acara-ouassou*, presque de mesme grandeur que le precedent, mais meilleurs : voire diray que l'*ouara*, n'est pas moins delicat que nostre truite.

*Acarapeh*, poisson plat, lequel en cuisant iette une graisse jaune, qui luy sert de fausse, & en est la chair merueilleusement bonne.

*Acara-bouten*, poisson visqueux, de couleur tannee ou rougeastre, qui, estant de moindre force que les susdits, n'a pas le goust fort agreable au palais.

Un autre qu'ils appellent *Pira-ypochi*, qui est long comme une anguille, & n'est pas bon : aussi *ypochi* en leur langage veut dire cela.

Touchant les rayes qu'on pesche en la riviere de Genevre, & es mers d'environ, elles ne sont pas feu-

lement plus larges que celles qui se voyent tant en Normandie qu'en Bretagne, & autres endroits de par deçà : mais outre cela elles ont deux cornes assez longues, cinq ou six fendasses sous le ventre (qu'on diroit estre artificielles) la queüe longue & desliée, voire, qui pis est, si dangereuses & venimeuses, que comme ie vis une fois par experience, si tost qu'une que nous avions prise fut tirée dans la barque, ayant picqué la iambe d'un de nostre compagnie, l'endroit devint soudain tout rouge & enflé. Voilà sommairement & derechef, touchant aucuns poissons de mer de l'Amerique, desquels au surplus la multitude est innombrable.

Au reste les rivieres d'eau douce de ce pays-la, estans aussi remplies d'une infinité de moyens & petits poissons, lesquels, en general, les sauvages nomment *Pira-miri* (car *miri* en leur patoys veut dire petit) i'en descriray encor seulement deux merveilleusement difformes.

Le premier que les sauvages appellent *Tamou-ata* n'a communément que demi pied de long, a la teste fort grosse, voire monstrueuse au pris du reste, deux barbillons sous la gorge, les dents plus aigues que celles d'un brochet, les arestes picquantes, & tout le corps armé d'escailles si bien à l'espreuve, que, comme i'ay dit ailleurs du *Tatou*, beste terrestre, ie ne croy pas qu'un coup d'espee luy fist rien : la chair en est fort tendre, bonne & favoureuse.

L'autre poisson que les sauvages nomment *pana-pana*, est de moyenne grandeur : mais quant à sa forme, ayant le corps, la queüe & la peau semblable : & ainsi aspre que celle du requien de mer. Il a au reste la teste si plate, bigarrée & estrangement faite, que quand il est hors de l'eau, la divisant & separant

esgalement en deux, comme qui la luy auroit expressement fendue, il n'est pas possible de voir teste de poisson plus hideuse.

Quant à la façon de pescher des sauvages, faut noter sur ce que j'ay ia dit, qu'ils prennent les mulets à coups de fleches (ce qui se doit aussi entendre de toutes autres especes de poissons qu'ils peuvent choisir dans l'eau) que non seulement les hommes & les femmes de l'Amerique, ainsi que chiens barbets, à fin d'aller querir leur gibier & leur pesche au milieu des eaux, sçavent tous nager : mais qu'aussi les petits enfans dès qu'ils commencent à cheminer, se mettans dans les rivieres & sur le bord de la mer, grenouillent desia dedans comme petits canars. Pour exemple de quoy ie reciteray briefvement ainsi qu'un dimanche matin, en nous promenans sur une plateforme de notre fort, nous vismes renverser en mer une barque d'escorce (faite de la façon que ie les descriroy ailleurs) dans laquelle il y avoit plus de trente personnes sauvages, grands & petits qui nous venoyent voir : comme en grande diligence avec un bateau les pensans secourir, nous fusmes aussi tost vers eux : les ayans tous trouvez nageans & rians sur l'eau, il y en eut un qui nous dit, Et où allez-vous ainsi si hastivement, vous autres *Mairs* (ainsi appellent-ils les François)? Nous venons, dismes-nous, pour vous sauver & retirer de l'eau. Vrayement, dit-il, nous vous en sçavons bon gré : mais au reste avez-vous opinion que pour estre tombez dans la mer, nous soyons pour cela en danger de nous noyer? Plustost sans prendre pied, ni aborder terre, demeurerions-nous huit iours dessus de la façon que vous nous y voyez. De maniere, dit-il, que nous avons beaucoup plus de peur, que quelques grans poissons ne nous traissent er fond, que nous ne

craignons d'enfondrer de nous mesmes. Partant les autres, qui tous nageoyent voirement aussi aisément que poissons, estans advertis par leur compagnon de la cause de nostre venue si soudaine vers eux, en s'en moquans, se prindrent si fort à rire, que comme une troupe de marfouins nous les voyons & entendions souffler & ronler sur l'eau. Et de fait, combien que nous fussions encor à plus d'un quart de lieüe de nostre fort, si n'y en eut-il que quatre ou cinq, plus encor pour causer avec nous, que de danger qu'ils apprehendassent, q'se vouloyent mettre dans nostre batteau. L'observay que les autres quelquefois en nous devançans, non seulement nageoyent tant roide & si bellement qu'ils voulussent, mais aussi quand bon leur sembloit se reposoyent sur l'eau. Et quant à leur barque d'escorce, quelques liets de cotton, vivres & autres objets qui estoient dedans, qu'ils nous apportoyent, le tout estant submergé, ils ne s'en soucioyent certes non plus que vous feriez d'avoir perdu une pomme, car, disoyent-ils, n'en y a-il pas d'autres au pays.

Au surplus, sur ce propos de la pescherie des fauvages, ie ne veux pas omettre de reciter ce que i'ay ouy dire à l'un d'iceux : assavoir que comme avec d'autres, il estoit une fois en temps de calme, dans une de leurs barques d'escorce assez avant en mer, il y eut un gros poisson, lequel la prenant par le bord avec la patte, à son advis, ou la vouloit renverser, ou se jettèr dedans. Ce que voyant, disoit-il, ie lui coupay soudainement la main avec une serpe, laquelle main estant tombee & demeurée dans nostre barque, non seulement nous vismes qu'elle avoit cinq doigts, comme celle d'un homme, mais aussi de la douleur que ce poisson sentit, monstrant, hors de l'eau, une

teste qui avoit semblablement forme humaine, il ietta un petit cri. Sur lequel recit, assez estrange de cest Ameriquain, ie laisse à philosopher au lecteur, si fuyant la commune opinion qu'il y a dans la mer de toutes les especes d'animaux qui se voyent sur terre, & nommément qu'aucuns ont escrit des Tritons & des Sereines : assavoir, si c'en estoit point un ou une, ou bien un singe ou marmot marin, auquel ce sauvage affirmait avoir coupé la main. Toutesfois, sans condamner ce qui pourroit estre de telles choses, ie diray librement que tant durant neuf mois que i'ay esté en plaine mer, sans mettre pied à terre qu'une fois, qu'en toutes les navigations que i'ay souvent faites sur les rivages, ie n'ay rien apperceu de cela : ny veu poisson (entre une infinité de toutes fortes que nous avons prins) qui approchast si fort de la semblance humaine.

Pour donc parachever ce que i'avois à dire touchant la pescherie de nos *Tououpinambaoults*, outre ceste maniere de flescher les poissons, dont i'ay tantost fait mention, encor, à leur ancienne mode, accommodant les espines en façon d'hameçons, & faisans leur ligne d'une herbe qu'ils nomment *Toucon*, laquelle se tille comme chanvre, & est beaucoup plus forte : ils peschent non seulement avec cela de dessus les bords & rivages des eaux, mais aussi s'avançans en mer & sur les fleuves d'eau douce, sur certains radeaux, qu'ils nomment *piperis*, composez de cinq ou six perches rondes plus grosses que le bras, iointes & bien liees ensemble avec des pars de ieune bois tors : estant di-ie assis là-dessus, les cuisses & les iambes estendues, ils se conduisent où ils veulent, avec un petit baston plat qui leur sert d'aviron. Neantmoins ces *piperis* n'estant gueres que d'une brasse de long,

& seulement large d'environ deux pieds, outre qu'ils ne sçauroyent endurer la tormente, encores ne peut-il sur chacun d'iceux tenir qu'un seul homme à la fois : de façon que quand nos sauvages en beau temps sont ainsi nuds, & un à un separez en peschans sur la mer, vous diriez, les voyant de loing, que ce sont singes, ou plus tost (tant paroissent-ils petits) grenouilles au soleil sur des busches de bois au milieu des eaux. Toutesfois parceque ces radeaux de bois, arrangez comme tuyaux d'orgues, sont non seulement tantost fabriquez de ceste façon, mais qu'aussi flottans sur l'eau, comme une grosse claye, ils ne peuvent aller au fond, i'ay opinion, si on en faisoit par deçà, que ce seroit un bon & seur moyen pour passer tant les rivieres que les estangs & lacs d'eaux dormantes, ou coulantes doucement : aupres desquelles, quand on est hasté d'aller, on se trouve quelquesfois bien empesché.

Or au surplus de tout ce que dessus, quand nos sauvages nous voyoyent pescher avec les rets que nous avions portees, lesquelles eux nomment *puissa-ouassou*, ils ne prenoyent pas seulement grand plaisir de nous aider, & de nous veoir amener tant de poissons d'un seul coup de filet, mais aussi si nous les laissions faire, eux seuls en sçavoyent ia pescher. Comme aussi depuis que les François trafiquent par delà, outre les commoditez que les Bresiliens reçoivent de la marchandise qu'ils leur portent, ils les louent grandement de ce que le temps passé, estans contrains (comme i'ay dit) au lieu d'hameçons de mettre des espines au bout de leurs lignes, ils ont maintenant par leur moyen ceste gentille invention de ces petits crochets de fer, qu'on trouve si propres à faire ce mestier de pescherie. Aussi, comme i'ay dit ailleurs, les petits garçons de ce

pays la font bien appris à dire aux estrangers qui vont par delà : *De agatorem, amabe pinda* : c'est à dire, Tu es bon, donne moy des haims : car *Agatorem* en leur langage veut dire bon : *amabe*, donne moy : & *pinda* est un hameçon. Que si on ne leur eu baille, la canaille de despit tournant soudain la teste, ne faudra pas de dire, *De engaipa-aiouca* : c'est à dire : Tu ne vaux rien, il te faut tuer.

Sur lequel propos ie diray que si on veut estre cousin (comme nous parlons communement) tant des grands que des petits, il ne leur faut rien refuser. Vray est qu'ils ne font point ingrats : car principalement les vieillards, lors mesme que vous n'y penserez pas, se ressouvenans du don qu'ils auront receu de vous, en le recognoissant ils vous donneront quelque chose en recompense. Mais quoy qu'il en soit i'ay observé entre eux, que comme ils aiment les hommes gais, ioyeux, & liberaux, par le contraire ils haïssent tellement les taciturnes, chiches & melancholiques, que ie puis asseurer les limes sourdes, songe creux, taquins, & ceux qui, comme on dit, mangent leur pain en leur sac, qu'ils ne seront pas les bien venus parmi nos *Tououpinambaoults* : car de leur naturel ils detestent telle maniere de gens.





### CHAPITRE XIII

*Des arbres, herbes, racines, & fruits exquis que produit  
la terre du Bresil.*



YANT discouru ci dessus tant des animaux à quatre pieds que des oyseaux, poissons, reptiles & choses ayans vie, mouvement & sentiment, qui se voyent en l'Amerique: avant encores que parler de la religion, guerre, police & autres manieres de faire qui restent à dire de nos sauvages, ie poursuivray à descrire les arbres, herbes, plantes, fruiçts, racines, & en somme ce qu'on dit communément avoir ame vegetative qui se trouvent aussi en ce pays la.

Premierement, parce qu'entre les arbres plus celebres & maintenant cogneus entre nous, le bois de Bresil (duquel aussi ceste terre a prins son nom à nostre esgard), à cause de la teinture qu'on en fait, est des plus estimez, i'en feray ici la description. Cest arbre donc, que les sauvages appellent *Araboutan*, croist ordinairement aussi haut & branchu que les chesnes es forests de ce pays, & s'en trouve de si gros que trois hommes ne scauroyent embrasser un tel pied. Et à ce propos des gros arbres, celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes occidentales* dit, qu'on en a veu deux en ces contrees la, dont le tronc de l'un

avoit plus de huit brasses de tour, & celuy de l'autre plus de seize : tellement, dit-il, que comme sur le premier, qui estoit aussi haut qu'on n'eust sceu ietter une pierre à plein bras par dessus, un cacique, pour sa feureté, avoit basti sa logette (de quoy les Espagnols qui le virent là niché comme une cigogne, s'en prendrent bien fort à rire), aussi faisoient-ils recit du dernier, comme de chose merveilleuse. Racontant encore le mesme auteur qu'il y a au pays de *Nicaragua* un arbre qu'on appelle *Cerba*, lequel grossit si fort que quinze hommes ne le sçauroyent embrasser. Pour retourner à nostre Bresil, il a la feuille comme celle du buis, toutesfois de couleur tirant plus sur le vert gays, & ne porte cest arbre aucun fruit.

Mais touchant la maniere d'en charger les navires, de quoy ie veux faire mention en ce lieu, nostez que tant à cause de la dureté, & par consequent de la difficulté qu'il y a de couper ce bois, que parce que n'y ayant chevaux, asnes ny autres bestes pour porter, charrier ou traifner les fardeaux en ce pays là, il faut necessairement que ce soyent les hommes qui facent ce mestier : & n'estoit que les estrangers qui voyagent par dela font aidez des sauvages, ils ne sçauroyent charger un moyen navire en un an.

Les sauvages doncques, moyennant quelques robes de frize, chemises de toile, chapeaux, cousteaux & autres marchandises qu'on leur baille, non seulement avec les coignees, coings de fer, & autres ferremens que les François & autres de par deçà leur donnent, coupent, scient, fendent, mettent par quartiers & arrondissent ce bois de Bresil, mais aussi le portent sur leurs espauls toutes nues, voire le plus souvent d'une ou deux lieues loin, par des montagnes & lieux assez fascheux, iusques sur le bord de la

mer, pres des vaisseaux qui sont à l'ancre, où les mariniers le reçoivent. Je di expressément que les sauvages, depuis que les François & Portugais frequentent en leur pays, coupent leur bois de Bresil : car auparavant ainsi que j'ay entendu des vieillards, ils n'avoient presque aucune industrie d'abbattre un arbre, sinon mettre le feu au pied. Et d'autant aussi qu'il y a des personages par deçà qui pensent que les busches rondes qu'on void chez les marchans soyent la grosseur des arbres, pour monstrier, di-je, que tels s'abusent, outre que j'ay ia dit qu'il s'en trouve de fort gros, j'ay encore adiousté que les sauvages, à fin qu'il leur soit plus aisé à porter & à manier dans les navires, l'arrondissent & accoustrent de ceste façon.

Au surplus, parce que durant le temps que nous avons esté en ce pays là, nous avons fait de beaux feux de ce bois de Bresil, j'ay observé que n'estant point humide (comme la plupart des autres bois), ains comme naturellement sec, aussi en bruslant ne iette il que bien peu & presque point du tout de fumee.

Je diray davantage, qu'ainsi qu'un de nostre compagnie se voulut un iour messer de blanchir nos chemises, ayant (sans se douter de rien) mis des cendres de Bresil dans la lessive : au lieu de les faire blanches, il les fit si rouges que quoy que on les sceust laver & favonner apres, il n'y eut ordre de leur faire perdre ceste teinture, tellement qu'il nous les fallut vestir & user de ceste façon. Que si ceux qui envoient expres en Flandre faire blanchir leurs chemises, ou autres de ces tant bien godronnez de par deçà, ne m'en veulent croire, il leur est non seulement permis d'en faire l'experience, mais aussi pour avoir plustost fait, & pour tant mieux lustrer leurs grandes fraises (ou pour mieux dire bavieres de plus de demi pied de

large comme ils les portent maintenant), ils les peuvent faire teindre en vert s'il leur plaît.

Au reste, parce que nos *Toüoupinambaouls* sont fort esbahis de voir les François & autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller querir leur *Arabotan*, c'est à dire bois de Bresil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres *Mairs & Peros*, c'est à dire François & Portugais, veniez de si loin querir du bois pour vous chauffer ? N'en y a il pas en vostre pays ? A quoy luy ayant respondu qu'ouy, & en grande quantité, mais non pas de telles fortes que les leurs, ni mesme du bois de Bresil, lequel nous ne bruslions pas comme il pensoit, ains (comme eux-mesmes en ufoient pour rougir leurs cordons de cotton, plumages & autres choses) que les nostres l'emmenoyent pour faire de la teinture, il me repliqua soudain : Voire, mais vous en faut-il autant ? Ouy, lui di-ie, car (en luy faisant trouver bon) y ayant tel marchand en nostre pays qui a plus de frises & de draps rouges, voire mesme (m'accommodant tousiours à luy parler des choses qui luy estoient cognues) de cousteaux, ciseaux, miroirs & autres marchandises que vous n'en avez iamais veu par deça, un tel seul achetera tout le bois de Bresil dont plusieurs navires s'en retournent chargez de ton pays. Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. Puis ayant bien retenu ce que ie luy venois de dire, m'interrogant plus outre dit : Mais cest homme tant riche dont tu me parles ne meurt-il point ? Si fait, si fait, luy di-ie, aussi bien que les autres. Sur quoy, comme ils sont aussi grands discoureurs, & pourfuyvent fort bien un propos iusques au bout, il me demanda derechef : Et quand doncques il est mort, à qui est tout le bien

qu'il laisse? A ses enfans, s'il en a, & à defaut d'iceux à ses freres, seurs, ou plus prochains parens. Vrayment, dit lors mon vieillard (lequel, comme vous iugerez, n'estoit nullement lourdaut) à ceste heure cognois-ie, que vous autres *Mairs*, c'est à dire François, estes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites estans arrivez par deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfans ou à ceux qui survivent apres vous? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir? Nous avons (adiousta-il) des parens & des enfans, esquels, comme tu vois, nous aimons & cherissons : mais parce que nous nous asseurons qu'après nostre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira, sans nous en foucier plus avant nous nous reposons sur cela. Voilà sommairement & au vray le discours que j'ay ouy de la propre bouche d'un pauvre sauvage ameriquain. Partant, outre que ceste nation, que nous estimons tant barbare, se moque de bonne grace de ceux qui, au danger de leur vie, passent la mer pour aller querir du bois de Bresil à fin de s'enrichir, encor y a-il que quelque aveugle qu'elle soit, attribuant plus à la nature & à la fertilité de la terre que nous ne faisons à la puissance & providence de Dieu, elle se levera en iugement contre les rapineurs, portant le titre de chrestiens, desquels la terre de par deçà est aussi remplie que leur pays en est vuide, quant à ses naturels habitans. Parquoy suyvant ce que j'ay dit ailleurs, que les *Toüoupinambaoults* haïssent mortellement les avaricieux, pleust à Dieu qu'à fin que ils servissent desia de démons & de furies pour tourmenter nos gouffres insatiables, qui n'ayans iamais assez ne font ici que succer le sang & la moelle des

autres, ils fussent tous confinez parmi eux. Il falloit qu'à nostre grande honte, & pour iustificier nos sauvages du peu de foin qu'ils ont des choses de ce monde, ie fisse cette digression en leur faveur.

A quoy, à mon advis, bien à propos, ie pourray encore adiouster ce que l'historien des Indes occidentales a escrit d'une certaine nation de sauvages habitans au Peru : lesquels, comme il dit, quand du commencement que les Espagnols rodoyent en ce pays-là : tant à cause qu'il les voyoient barbus, que parce qu'estans si bragards & mignons ils craignoient qu'ils ne les corrompissent & changeassent leurs anciennes coustumes, ne les voulans recevoir, ils les appelloient : escume de la mer, gens sans peres, hommes sans repos, qui ne se peuvent arrester en aucun lieu pour cultiver la terre, à fin d'avoir à manger.

Poursuyvant doncques à parler des arbres de ceste terre d'Amerique, il s'y trouve de quatre ou cinq fortes de palmiers, dont entre les plus communs, font un nommé par les sauvages *Geraï*, un autre *Yri* : mais comme ni aux uns ni aux autres ie n'ay iamais veu de dattes, aussi croy ie qu'ils n'en produisent point. Bien est vray que l'*Yri* porte un fruit rond comme prunelles serrees & arrangees ensemble, ainsi que vous diriez un bien gros raisin : tellement qu'il y en a en un feui touffeu tant qu'un homme peut lever & emporter d'une main : mais encore n'y a-il que le noyau, non plus gros que celui d'une cerise, qui en soit bon. Davantage il y a un tendron blanc entre les fueilles à la cime des ieunes palmiers, lequel nous coupions pour manger, & disoit le sieur du Pont, qui estoit fuit aux hemorroides, que cela y servoit de remede : de quoy ie me rapporte aux medecins.

Un autre arbre que les sauvages appellent *Airy*, lequel bien qu'il ait les feuilles comme celles de palmier, la tige garnie tout à l'entour d'épines, aussi desliées & picquantes qu'esguilles, & qu'il porte un fruit de moyenne grosseur, dans lequel se trouve un noyau blanc comme neige, qui neantmoins n'est pas bon à manger, est à mon advis une espece d'hebene : car outre ce qu'il est noir, & que les sauvages, à cause de sa dureté, en font des espees & massues de bois, avec une partie de leurs fleches (lesquelles ie descriray quand ie parleray de leurs guerres), estant aussi fort poli & luisant quand il est mis en besongne, encor est-il si pesant que si on le met en l'eau, il ira au fond.

Au reste, & avant que passer plus outre, il se trouve de beaucoup de sortes de bois de couleur en ceste terre d'Amérique dont ie ne sçay pas tous les noms des arbres. Entre lesquels, i'en ay veu d'aussi iaunes que buis : d'autres naturellement violets, dont i'avois apporté quelques reigles en France : de blancs comme papier : d'autres fortes si rouges qu'est le bresil, de quoy les sauvages font aussi des especes de bois & des arcs. Plus un qu'ils nomment *Copa-u*, lequel outre que l'arbre sur le pied ressemble aucunement au noyer, sans porter noix toutesfois : encore les ais, comme i'ay veu, estans mis en besongne en meuble de bois, ont la mesme veine. Semblablement il s'en trouve aucuns qui ont les feuilles plus espesses qu'un teston : d'autres les ayant larges de pied et demi, & de plusieurs autres especes qui seroyent longues à reciter par le menu.

Mais surtout ie diray, qu'il y a un arbre en ce pays là, lequel avec la beauté sent si merueilleusement bon, que quand les menuisiers le chapotoyent ou rabo-

toyent, si nous en prenions des coupeaux ou des buffilles en la main, nous avions la vraye senteur d'une franche rose. D'autre, au contraire, que les sauvages nomment *Aouai*, qui put & sent si fort les aulx, que quand on le coupe ou qu'on en met au feu, on ne peut durer aupres : & a ce dernier quasi les feuilles comme celles de nos pommiers. Mais au reste son fruit (lequel ressemble aucunement une chasteigne d'eau) & encore plus, le noyau qui est dedans est si venimeux que qui en mangeroit il sentiroit soudain l'effect d'un vray poison. Toutesfois parce que c'est celui, duquel i'ay dit ailleurs que nos Ameriquains font les sonnettes qu'ils mettent à l'entour de leurs iambes, à cause de cela ils l'ont en grande estime. Et faut noter en cest endroit, qu'encores que ceste terre du Bresil (comme nous verrons en ce chapitre) produise beaucoup de bons & excellens fruits, qu'il s'y trouve neantmoins plusieurs arbres qui ont les leurs beaux à merveilles, & cependant ne sont pas bons à manger. Et nommément sur le rivage de la mer il y a force arbrisseaux qui portent les leurs presque ressemblans à nos nesles, mais tres dangereux à manger. Aussi les sauvages voyans les François & autres estrangers approcher de ces arbres pour cueillir le fruit, leur disant en leur langage *Ypahi*, c'est à dire il n'est pas bon, les advertissent de s'en donner garde.

*Hiuouaré*, ayant l'escorce de demi doigt d'espais, & assez plaisant à manger, principalement quand elle vient fraichement de dessus l'arbre est (ainsi que ie l'ay ouy affermer à deux apoticaire, qui avoyent passé la mer avec nous) une espece de *Gaiat*. Et de faict, les sauvages en usent contre une maladie qu'ils nomment *Pians*, laquelle, comme ie diray ailleurs, est

aussi dangereuse entre eux qu'est la grosse verole par-deçà.

L'arbre que les sauvages appellent *Choyne* est de moyenne grandeur, a les feuilles presque de la façon & ainsi vertes que celles du laurier : & porte un fruit aussi gros que la teste d'un enfant, lequel est de forme comme un œuf d'austruche, & toutesfois n'est pas bon à manger. Mais parce que ce fruit a l'escorce dure, nos *Toüoupinambaoult*s en reservant de tous entiers qu'ils percent en long & à travers, ils en font l'instrument nommé *Maraca* (duquel j'ay ia fait & feray encor mention) comme aussi tant pour faire les tasses où ils boivent qu'autres petits vaisseaux, desquels ils se servent à autre usage, ils en creusent & fendent par le milieu.

Continuant à parler des arbres de la terre du Bresil, il y en a un que les sauvages nomment *Sabaucâie*, portant son fruit plus gros que les deux poings, & fait de la façon d'un gobelet, dans lequel il y a certains petits noyaux comme amandes, & presque de mesme goust. Mais au reste la coquille de ce fruit estant fort propre à faire vases, j'estime que ce soit ce que nous appellons noix d'Indes : lesquelles, quand elles sont tournées & appropriées de telle façon qu'on veut, on fait coustumierement enchasser en argent par deçà. Aussi nous estans par delà, un nommé Pierre Bourdon, excellent tourneur, ayant fait plusieurs beaux vases & autres vaisseaux, tant de ces fruits de *Sabaucâie* que d'autres bois de couleur, il fit present d'une partie d'iceux à Villegagnon, lequel les prisoit grandement : toutesfois le pauvre homme en fut si mal recompensé par luy que (comme je diray en son lieu) ce fut l'un de ceux qu'il fit noyer & suffoquer en mer à cause de l'Evangile.

Il y a au surplus, en ce pays là, un arbre qui croist haut élevé, comme les cormiers par deçà, & porte un fruit nommé *Acaïou* par les sauvages, lequel est de la grosseur & figure d'un œuf de poule. Mais, au reste, quand ce fruit est venu à maturité, estant plus iaune qu'un coing, il est non seulement bon à manger, mais aussi ayant un ius un peu aigret, & neantmoins agreable à la bouche : quand on a chaut ceste liqueur rafraichit si plaisamment qu'il n'est possible de plus : toutefois estant assez mal aise à abbattre de dessus ces grands arbres, nous n'en pouvions gueres avoir autrement, sinon que les guenons montans dessus pour en manger, nous les faisoient tomber en grande quantité.

*Pacoaire* est un arbrisseau croissant communement de dix ou douze pieds de haut : mais quant à sa tige, combien qu'il s'en trouve qui l'ont presque aussi grosse que la cuisse d'un homme, tant y a qu'elle est si tendre qu'avec une espee bien trenchante vous en abbattrez & mettrez un par terre d'un seul coup.

Quant à son fruit que les sauvages nomment *Paco*, il est long de plus de demi-pied, & de forme assez ressemblant à un concombre, & ainsi iaune quand il est meur : toutesfois croissans toujours vingt ou vingt cinq, ferrez tous ensemble en une seule branche, nos Ameriquains les cueillans par gros floquets tant qu'ils peuvent soutenir d'une main, les emportent en ceste sorte en leurs maisons.

Touchant la bonté de ce fruit, quand il est venu à sa iuste maturité, & que la peau laquelle se leve comme celle d'une figue fraische, en est ostee, un peu semblablement grumeleux qu'il est, vous diriez aussi en le mangeant que c'est une figue. Et de fait, à cause de cela, nous autres François, nommions ces pacos figures : vray est qu'ayant encores le goust plus doux

& favorable que les meilleures figues de Marseille qui se puissent trouver, il doit estre tenu pour l'un des beaux & bons fruiets de ceste terre du Bresil. Les histoires racontent bien que Caton retournant de Carthage à Rome, y apporta des figues de merveilleuse grosseur : mais parce que les anciens n'ont fait aucune mention de celle dont ie parle, il est vray-semblable que ce n'en estoient pas aussi.

Au surplus les fueilles du *Paco-aire* sont de figure assez semblable à celles de *Lapathum aquaticum* : mais au reste estans si excessivement grandes que chacune a communément six pieds de long, & plus de deux de large, ie ne croy pas qu'en Europe, Asie, ni Afrique il se trouve de si grandes & larges fueilles. Car quoy que j'aye ouy asseurer à un apoticaire avoir veu une fueille de petasites qui avoit une aulne & un quart de large, c'est à dire (ce simple estant rond) trois aulnes & trois quarts de circonference, encore n'est-ce pas approcher de celle de nostre *Pacoaire*. Il est vray que n'estans pas espees à la proportion de leur grandeur, ainsi au contraire fort minces, & toutesfois se levans tousiours toutes droites : quand le vent est un peu impetueux (comme ce pays d'Amérique y est fort fuyet) n'y ayant que la tige du milieu de la fueille qui puisse resister, tout le reste à l'entour se descoupe de telle façon, que les voyans un peu de loin vous iugeriez de prime face que ce sont grandes plumes d'Austriches, dequoy les arbrisseaux sont revestus.

Quant aux arbres portans le cotton, lesquels croissent en moyenne hauteur, il s'en trouve beaucoup en ceste terre du Bresil : la fleur vient en petites clochettes jaunes comme celles des courges ou citrouilles de par deçà : mais quand le fruiet est formé il a non seulement la figure approachante de la feinte des cos-

teaux de nos forests, mais aussi quand il est meur, se fendant ainsi en quatre, le cotton (que les Ameriquains appellent *Ameni-iou*) en fort par touffes ou floquets, gros comme estuf : au milieu desquels il y a de la graine noire, & fort serree ensemble, en forme d'un roignon, non plus gros ni plus long qu'une feve : & savent bien les femmes sauvages amasser & filer le cotton pour faire des liets de la façon que ie disay ailleurs.

Davantage combien qu'anciennement (ainsi que j'ay entendu) il n'y eust ni orangiers ou citronniers en ceste terre d'Amerique, tant y a neantmoins que les Portugais en ayant planté & edifié sur les rivages & lieux proches de la mer où ils ont frequenté, ils n'y font pas seulement grandement multipliez, mais aussi ils portent des oranges (que les sauvages nomment *Morgon-ia*) douces & grosses comme les deux poings, & des citrons encores plus gros & en plus grande abondance.

Touchant les cannes de sucre, elles croissent fort bien & en grande quantité en ce pays-là : toutesfois nous autres François n'ayant pas encores, quand j'y estois, les gens propres ni les choses nécessaires pour en tirer le sucre (comme les Portugais ont es lieux qu'ils possèdent par-delà), ainsi que j'ay dit ci-dessus au chapitre neufiesme, sur le propos du bruvage des sauvages, nous les faisons seulement infuser dans de l'eau pour la faire sucree : ou bien qui vuloit en succoit & mangeoit la moelle. Sur lequel propos ie diray une chose de laquelle possible plusieurs s'esmerveilleront. Cest que nonobstant la qualité du sucre, lequel, comme chacun sçait, est si doux que rien plus, nous avons neantmoins quelquefois expressement laisser envieillir & moisir des cannes de sucre, lesquelles

ainſi corrompues les laiſſans puis apres tremper quelque temps dans de l'eau, elle ſ'aigriſſoit de telle façon qu'elle nous ſeruoit de vinaigre.

Semblablement, il y a certains endroits par les bois où il croiſt force roſeaux & cannes, auſſi groſſes que la jambe d'un homme, mais comme i'ay dit du *Pacotaire*, bien que ſur le pied elles ſoyent ſi tendres que d'un ſeul coup d'eſpee on en puiſſe aiſement abbatre une; ſi eſt-ce qu'eſtans ſeiches elles ſont ſi dures que les ſauvages les ſendans par quartiers, & les accommodans en maniere de lancettes ou langues de ſerpent, en arment & garniſſent ſi bien leurs fleſches par le bout, que d'icelles par eux roidement deſcochees, ils en arreſteront une beſte ſauvage du premier coup. Et à propos des cannes & roſeaux, Calcondile en ſon hiſtoire de la guerre des Turcs, recite qu'il ſ'en trouve en l'Inde Orientale qui ſont de ſi exceſſive grandeur & groſſeur qu'on en fait des nacelles pour paſſer les rivieres: voire, dit-il, des barques toutes entieres qui tiennent bien chacune quarante mines de bled, chacune mine de fix boiſſeaux ſelon la meſure des Grecs.

Le maſtic vient auſſi par petits buiſſons, en noſtre terre d'Amerique: lequel avec une infinité d'autres herbes & fleurs odoriferantes, rend la terre de tres bonne & ſouefve ſenteur.

Finalement parce qu'à l'endroit où nous eſtions, aſſavoir ſous le Capricorne, bien qu'il y ait de grands tonnerres, que les ſauvages nomment *Toupan*, pluyes vehementes, & de grands vents, tant y a neantmoins que n'y gelant, neigeant ni greſſant iamais, & par conſequent les arbres n'y eſtans point aſſaillis ni gastez du froid & des orages (comme ſont les noſtres par deçà) vous les verrez touſiours, non ſeulement ſans eſtre

despouillez & desgarnis de leurs feuilles; mais aussi tout le long de l'année les forests sont aussi verdoyantes qu'est le laurier en nostre France. Aussi, puis que ie suis sur ce propos, quant au mois de decembre nous avons ici non seulement les plus courts iours, mais qu'aussi transissans de froid nous soufflons en nos doigts, & avons les glaçons pendans au nez : c'est lors que nos Ameriquains ayant les leurs plus longs, ont si grand chaut en leur pays, que comme mes compagnons du voyage & moy l'avons experimenté, nous nous y baignions à Noel pour nous rafraichir. Toutesfois, comme ceux qui entendent la sphere peuvent comprendre, les iours n'estans iamais si longs ne si courts sous les Tropiques que nous les avons en nostre climat, ceux qui y habitent les ont non seulement plus esgaux, mais aussi (quoy que les anciens ayent autrement estimé) les saisons y sont beaucoup & sans comparaison plus temperees. C'est ce que j'avois à dire sur le propos des arbres de la terre du Bresil.

Quant aux plantes & herbes, dont ie veux aussi faire mention, ie commenceray par celles desquelles, à cause de leurs fruct & effects, me semblent plus excellentes. Premièrement la plante qui produit le fruct nommé par les sauvages *Ananas*, est de figure semblable aux glaïeuls, & encores ayant les feuilles un peu courbees & canelees tant à l'entour, plus approchantes de celles d'aloës. Elle croist aussi non seulement emmoncelee comme un grand chardon, mais aussi son fruct, qui est de la grosseur d'un moyen melon, & de façon comme une pomme de pin, sans pendre ni pancher de costé ni d'autre, vient de la propre forte de nos artichaux.

Et au reste quand ces ananas sont venus à maturité, estans de couleur iaune azuré, ils ont une telle odeur

de framboise, que non seulement en allant par les bois & autres lieux ou ils croissent, on les sent de fort loin, mais aussi quant au goût fondans en la bouche, & estant naturellement si doux, qu'il n'y a confitures de ce pays qui les surpassent : le tiens que c'est le plus excellent fruit de l'Amérique. Et de fait, moy-mesme, estans par delà, en ayant pressé tel dont j'ay fait sortir pres d'un verre de suc, ceste liqueur ne me sembloit pas moindre que malsaine. Cependant les femmes sauvages nous en apportoyent pleins de grands paniers, qu'elles nomment *panacons*, avec de ces *pacos* dont j'ay naguères fait mention, & autres fruits lesquels nous avions d'elles pour un pigne ou pour un miroir.

Pour l'esgard des simples, que ceste terre du Brezil produit, il y en a un entre les autres que nos *Touou-pinambaoults*, nomment *Petun*, lequel croist de la façon & un peu plus haut que nostre grande ozeille, a les feuilles assez semblables, mais encore plus approchantes de celles de *consolida maior*. Ceste herbe, à cause de la singuliere vertu que vous entendrez qu'elle a, est en grande estime entre les sauvages : & voici comme ils en usent. Apres qu'ils l'ont cueillie, & par petites poignées pendue & fait secher en leurs maisons, en prenant quatre ou cinq feuilles, lesquelles ils enveloppent dans une autre grande feuille d'arbre, en façon de cornet d'espece : mettans lors le feu par le petit bout, & le mettant ainsi un peu allumé dans leurs bouches, ils en tirent en ceste façon la fumée, laquelle, combien qu'elle leur ressorte par leurs narines & leurs levres trouées, ne laisse pas neantmoins de tellement les sustanter, que principalement s'ils vont à la guerre, & que la nécessité les presse, ils seront trois ou quatre iours sans se nourrir d'autre

chose. Vray est qu'ils en usent encor pour un autre esgard : car parceque cela leur fait distiller les humeurs superflues du cerveau, vous ne verriez gueres nos Bresiliens sans avoir, non seulement chascun un cornet de ceste herbe pendu au col, mais aussi à toutes les minutes : & parlant à vous, cela leur servant de contenance, ils en hument la fumee, laquelle, comme i'ay dit, (eux referrans soudain la bouche) leur ressort par le nez & par les levres fendues comme d'un encensoir : & n'en est pas la senteur mal plaisante. Cependant ie n'en ay point veu user aux femmes, & ne scay la raison pourquoy : mais bien diray-ie qu'ayant moy-mesme experimenté ceste fumee de *Petun*, i'ay senti qu'elle rassasie & garde bien d'avoir faim.

Au reste, combien qu'on appelle maintenant par deçà la *Nicotiane*, ou herbe à la royne *Petun*, tant s'en faut toutesfois que ce soit de celuy dont ie parle, qu'au contraire, outre que ces deux plantes n'ont rien de commun, ny en forme ny en propriété, & qu'aussi l'auteur de la *Maison Rustique*, liv. 2, chap. 79, afferme que la *Nicotiane* (laquelle dit-il retient ce nom de monsieur Nicot, qui premier l'envoya de Portugal en France) a esté apportée de la Floride, distante de plus de mil lieues de nostre terre du Bresil (car toute la zone Torride est entre deux) encore y a-il que quelque recherche que i'aye faite en plusieurs iardins, où l'on se vantoit d'avoir du *Petun*, iusques à present, ie n'en ay point veu en nostre France. Et à fin que celui qui nous a de nouveau fait feste de son *angoumoise*, qu'il dit estre vray *Petun*, ne pense pas que i'ignore ce qu'il en a escrit : si le naturel du simple dont il fait mention ressemble au pourtrait qu'il en fait faire en sa *Cosmographie*, i'en di autant que de la *Nicotiane* ; tellement qu'en ce cas ie ne lui concede

pas ce qu'il pretend : affavoir qu'il ait esté le premier qui a apporté de la graine de *Petun* en France : ou aussi à cause du froit, i'estime que malaisement ce simple pourroit croistre.

I'ay aussi veu par delà une maniere de choux, que les sauvages nomment *caiou-a*, desquels ils font quelquefois du potage : & ont les feuilles aussi larges & presque de mesme forme que celles du *Nenufar* qui croist sur les marais de ce pays.

Quant aux racines, entre celles de *Maniot* & d'*Aypi*, desquelles, comme i'ay dit au neufiesme chapitre, les femmes des sauvages font de la farine, encore en ont-ils d'autres qu'ils appellent *Hetich*, lesquelles non seulement croissent en aussi grande abondance en ceste terre du Bresil, que font les raves en Limosin & en Savoye, mais aussi il s'en trouve communement d'aussi grosses que les deux poings, & longues de pied & demi, plus ou moins. Et combien que les voyant arrachees hors de terre, on iugeast de prime face à la semblance qu'elles fussent toutes d'une sorte, tant y a neantmoins, d'autant qu'en cuisant les unes deviennent violettes, comme certaines pastenades de ce pays, les autres iaunes comme coins, & les troisiemes blanchastres, i'ay opinion qu'il y en a de trois especes. Mais quoy qu'il en soit, ie puis asseurer, que quand elles sont cuites aux cendres, principalement celles qui iaunissent, elles ne sont pas moins bonnes à manger que les meilleures poires que nous ayons. Quant à leurs feuilles, lesquelles traînent sur terre, comme *hedera terrestris*, elles sont fort semblables à celles des concombres, ou des plus larges espinars qui se puissent voir par deçà : non pas toutesfois qu'elles soyent si vertes, car, quant à la couleur, elle tire plus à celle de *vitis alba*. Au reste parceque elles ne por-

tent point de graines, les femmes sauvages, fongneuses au possible de les multiplier, pour ce faire ne font aucune chose sinon (œuvre merveilleuse en l'agriculture) d'en couper par petites pieces, comme on fait icy les carotes pour faire salades, & semans cela par les champs, elles ont, au bout de quelque temps, autant de grosses racines d'*Hetich* qu'elles ont semé de petits morceaux. Toutesfois parce que c'est la plus grande manne de ceste terre du Bresil, & qu'allans par pays on ne voit presque autre chose, ie croy qu'elles viennent aussi pour la plus part sans main mettre.

Les sauvages ont semblablement une sorte de fruict, qu'ils nomment *manobi*, lesquels croissans dans terre comme truffes, & par petits filemens s'entretenans l'un l'autre, n'ont pas le noyau plus gros que celui de noisettes franches & de mesme goüst. Neantmoins ils font de couleur grisatre, & n'en est pas la croûse plus dure que la gouffe d'un pois : mais de dire maintenant s'ils ont feuilles & graines, combien que j'aye beaucoup de fois mangé de ce fruict, ie confesse ne l'avoir pas bien observé, & ne m'en souviens pas.

Il y a aussi quantité de certain poyvre long, duquel les marchans par deça se servent seulement à la teinture : mais quant à nos sauvages, le pilant & broyant avec du sel, lequel (retenant expressement pour cela de leau de mer dans des fosses) ils sçavent bien faire, appelans ce mélange *Ionquet*, ils en usent comme nous faisons de sel sur table : non pas toutesfois ainsi que nous, soit en chair, poisson ou autres viandes, ils salent leurs morceaux avant que les mettre en la bouche : car eux prenant le morceau le premier & à part, puisant puis apres avec les deux doigts à chascune fois de ce *Ionquet*, & l'avalant pour donner faveur à leur viande.

Finalemēt il croist en ce pays là une forte d'aussi grosses & larges febves que le pouce, lesquelles les sauvages appellent *commanda-ouassou* : comme aussi de petits pois blancs & gris, qu'ils nomment *commanda miri*. Semblablement certaines citrouilles rondes, nommees par eux *Maurougans* fort douces à manger.

Voila, non pas tout ce qui se pourroit dire des arbres, herbes & fruits de ceste terre du Bresil, mais ce que i'en ay remarqué durant environ un an que i'y ay demeuré. Sur quoy, pour conclusion, ie diray que fait ainsi que i'ay cy devant déclaré qu'il n'y a bestes à quatre pieds, oyseaux, poissons, ny animaux en l'Amérique, qui en tout & par tout soyent semblables à ceux que nous avons en Europe : qu'aussi, selon que i'ay soigneusement observé en allant & venant par les bois & par les champs de ce pays là, excepté ces trois herbes, assavoir du pourpier, du basilic, & de la feu-giere, qui viennent en quelques endroits, ie n'y ay veu arbres, herbes, ni fruits qui ne differassent des nostres. Parquoy toutes les fois que l'image de ce nouveau monde, que Dieu m'a fait voir, se represente devant mes yeux : & que ie considere la serenité de l'ayr, la diversité des animaux, la variété des oyseaux, la beauté des arbres & des plantes, l'excellence des fruits : & brief en general les richesses dont ceste terre du Bresil est decoree, incontinent ceste exclamation du prophete au pseau. 104 me revient en memoire.

O Seigneur Dieu que tes œuvres divers  
Sont merueilleux par le monde univers :  
O que tu as tout fait par grand sagesse !  
Bref, la terre est pleine de ta largesse.

Ainsi donc, heureux les peuples qui y habitent, s'ils  
cognoissoyent l'auteur & createur de toutes ces choses :  
mais au lieu de cela ie vay traiter des matieres qui  
montreront combien ils en sont esloignez.





#### CHAPITRE XIV.

*De la guerre, combats, hardiesse & armes des sauvages.*

**C**OMBIEN que nos *Toüoupinambaoult* *Toupinenquins*, fuyvant la coustume de tous les autres sauvages qui habitent ceste quatrieme partie du monde, laquelle en latitude, depuis le destroit de Magellan qui demeure par les cinquante degrez tirant au Pole antarctique, iusques aux Terres Neufves, qui sont environ les soixante au decà du costé de nostre Arctique, contient plus de deux mille lieuës, ayant guerre mortelle contre plusieurs nations de ce pays là : tant y a que leurs plus prochains & capitaux ennemis sont, tant ceux qu'ils nomment *Margaiats* que les Portugois qu'ils appellent *Peros* leurs alliez : comme au reciproque lesdits *Margaiats* n'en veulent pas seulement aux *Toüoupinambaoult*, mais aussi aux François leurs confederez. Non pas, quant à ces barbares, qu'ils se facent la guerre pour conquerir les pays & terres les uns des autres, car chacun en a plus qu'il ne luy en faut : moins que les vainqueurs pretendent s'enrichir des despouilles, rançons & armes des vaincus : ce n'est pas, di-ie, tout cela qui les meine. Car, comme eux mesmes confessent, n'estans pouffez d'autre affection que de venger, chacun de

son costé, ses parens & amis, lesquels par le passé ont esté prins & mangez, à la façon que ie diray au chapitre suyvant, ils sont tellement acharnez les uns à l'encontre des autres, que quiconque tombe en la main de son ennemy, il faut que sans autre composition il s'attende d'estre traité de mesme : c'est-à-dire assommé & mangé. Davantage si tost que la guerre est une fois declairée entre quelques-unes de ces nations, tous allegans qu'attendu que l'ennemy qui a receu l'iniure s'en ressentira à iamais, c'est trop lâchement fait de le laisser eschapper quand on le tient à sa merci : leurs haines sont tellement inveterées qu'ils demeurent perpetuellement irreconciliables. Surquoy on peut dire que Machiavel & ses disciples (desquels la France à son malheur est maintenant remplie) sont vrais imitateurs des cruautés barbaresques : car puisque, contre la doctrine chrestienne, ces athéistes enseignent & pratiquent aussi, que les nouveaux services ne doivent iamais faire oublier les vieilles iniures : c'est à dire que les hommes tenant du naturel du diable ne doivent point pardonner les uns aux autres, ne montrent-ils pas bien que leurs cœurs sont plus felons & malins que ceux des Tygres mesmes.

Or felon que i'ay veu, la maniere que nos *Toupinenquins* tiennent pour s'assembler à fin d'aller en guerre est telle : c'est combien qu'ils ne ayent entre eux roys ny princes, & par conséquent qu'ils soyent presques aussi grands seigneurs les uns que les autres, neantmoins nature leur ayant appris (ce qui estoit aussi exactement observé entre les Lacedemoniens) que les vieillards qui sont par eux appelez *Peorerou-picheh*, à cause de l'experience du passé, doivent estre respectez, estans en aucun village assez bien obeis,

quand l'occasion se présente : eux se promenant, ou estans assis dans leurs lits de cotton pendus en l'air, exhortans les autres de telle ou semblable façon.

Et comment diront-ils parlans l'un apres l'autre, sans s'interrompre d'un seul mot, nos predecesseurs, lesquels non seulement ont si vaillamment combattu, mais aussi vaillamment subiugué, tué & mangé tant d'ennemis, nous ont-ils laissé exemple que comme effeminez & lasches de cœur nous demeurions toujours à la maison? Faudra-il qu'à nostre grande honte & confusion, au lieu que par le passé nostre nation a esté tellement crainte & redoutée de toutes les autres qu'elles n'ont peu subsister devant elle, nos ennemis ayant maintenant l'honneur de nous venir chercher jusques au foyer? Nostre couardise donnera-elle occasion aux *Margaiats* & aux *Peros-engaipe*, c'est à dire à ces deux nations allies qui ne valent rien de se ruer sur nous? Puis celuy qui tient tel propos, clacuant des mains sur ses espaules & sur ses fesses, avec exclamation adioustra : *Erima, erima, Tououpinambaouls, conomi ouassou, Tan, Tan, &c.* C'est à dire, non, non, gens de ma nation, puissans & tres forts ieunes hommes, ce n'est pas ainsi qu'il nous faut faire : plustost, nous disposans de les aller trouver, faut-il que nous nous facions tous tuer & manger, ou que nous ayons vengeance des nostres.

Tellement qu'apres que ces harangues des vieillards (lesquelles durent quelques fois plus de six heures) sont finies, chacun des auditeurs, qui en escoutant attentivement n'en aura pas perdu un mot, se sentant accouragé, & avoir (comme on dit) le cœur au ventre : en s'advertissans de village en village, ne faudront point de s'assembler en diligence & de se trouver en grand nombre au lieu qui leur sera assigné.

Mais, avant q'faire marcher nos *Toüoupinambaults* en bataille, il faut favoir quelles font leurs armes.

Ils ont premierement leurs *Tacapes*, c'est à dire espees ou massues, faites les unes de bois rouge, & les autres de bois noir, ordinairement longues de cinq à six pieds : & quant à leur façon, elles ont un rond ou oval au bout d'environ deux palmes de main de largeur, lequel, espais qu'il est de plus d'un pouce par le milieu, est si bien menuisé par les bords, que cela (estant de bois dur & pesant comme buis) tranchant presque comme une coignée, i'ay opinion que deux des plus accorts spadassins de par deçà se trouveroyent bien empeschez d'avoir affaire à un de nos *Toüoupinambaults*, estant en furie, s'il en avoit une au poing.

Secondement ils ont leurs arcs, qu'ils nomment *Orapats*, faits des susdits bois noir estranges, lesquels font tellement plus longs & plus forts que ceux que nous avons par deçà, que tant s'en faut qu'un homme d'entre nous le peust enfoncer, moins en tirer, qu'au contraire ce seroit tout ce qu'il pourroit faire d'un de ceux des garçons de neuf ou dix ans de ce pays là. Les cordes de ces arcs sont faites d'une herbe que les sauvages appellent *Tocon* : lesquelles, bien qu'elles foyent fort deliées, sont neantmoins si fortes qu'un cheval y tireroit. Quant à leurs flesches, elles ont environ une brassé de longueur, & sont faites de trois pieces : assavoir le milieu de roseau, & les deux autres parties de bois noir, & sont ces pieces si bien rapportees, iointes & liees, avec de petites pelures d'arbres, qu'il n'est pas possible de les mieux agencer. Au reste, elles n'ont que deux empençons, chacun d'un pied de long, lesquels (parce qu'ils n'usent point de colle) font aussi fort proprement liez & accom-

modez avec du fil de cotton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pied de bois de cannes seiches & dures, faites en façon de lancette, & picquant de mesme : & quelquefois le bout d'une queue de raye, laquelle (comme j'ay dit quelque part), est fort venimeuse. Mesme depuis que les François & Portugais ont fréquenté ce pays là, les sauvages à leur imitation commencent d'y mettre, sinon un fer de fleches, pour le moins au defaut d'iceluy une pointe de clou.

J'ay ia dit comment ils manient dextrement leurs espees : mais quant à l'arc, ceux qui les ont vus en besongne diront avec moy que, sans aucuns brassards, ains tous nuds qu'ils sont, ils les enfoncent, & tirent si droit & si soudain que, n'en desplaise aux Anglois (estimez neantmoins si bons archers), nos sauvages, tenans leurs trouffeaux de fleches en la main dequoy ils tiennent l'arc, en auront plus tost envoyé une douzaine, qu'eux en auront descoché six.

Finalemēt ils ont leurs rondelles faites du dos & du plus espais cuir sec de cest animal qu'ils nomment *Tapirouffou* (duquel j'ay parlé cy dessus), & sont de façon larges, plates & rondes comme le fond d'un tabourin d'Alemand. Vray est que quand ils viennent aux mains, ils ne s'en couvrent pas comme font nos soldats par deçà des leurs : ains seulement leur servent pour en combattant, soustenir les coups de fleches de leurs ennemis. C'est en somme ce que nos Ameriquains ont pour toutes armes : car, au demeurant, tant s'en faut qu'ils se couvrent le corps de chose quelle qu'elle soit, qu'au contraire (horsmis les bonnets, bracelets & courts habillemens de plumes, dequoy j'ay dit qu'ils se parent le corps), s'ils avoyent

feulement vestu une chemise quand ils vont au combat, estimans que cela les empescheroit de se bien manier, ils la despouilleroyent.

Et à fin que ie parachève ce qu'il est à dire sur ce propos, si nous leur baillions des espees trenchantes (comme ie fis present d'une des miennes à un bon vieillard), incontinent qu'ils les avoyent, iettant les fourreaux, comme ils font aussi les gaines des couteaux qu'on leur baille, ils prennent plus de plaisir à les voir tresluire du commencement, ou d'en couper des branches de bois, qu'ils ne les estimoyent propres pour combattre. Et à la verité aussi, selon que i'ay dit qu'ils sçavent tant bien manier les leurs, elles sont plus dangereuses entre leurs mains.

Au surplus nous autres, ayans aussi porté par delà quelque nombre d'harquebouzes de leger prix, pour trafiquer avec ces sauvages, i'en ay veu qui s'en sçavoient si bien aider, qu'estans trois à en tirer une, l'un la tenoit, l'autre prenoit visee, & l'autre mettoit le feu : & au reste, parce qu'ils chargeoyent & remplissoyent le canon iusques au bout, n'eust esté qu'au lieu de prendre feu, nous leur baillions moitié de charbon broyé, il est certain qu'en danger de se tuer, tout fust crevé entre leurs mains. A quoy i'adiouste qu'encores que du commencement qu'ils oyoyent les sons de nostre artillerie, & les coups d'harquebuses que nous tirions, ils s'en estonnassent aucunement : mesmes voyans souvent qu'aucuns de nous, en leur presence, abbatoyent un oyseau de dessus un arbre, ou une beste sauvage au milieu des champs : par ce principalement qu'ils ne voyoyent pas fortir ny en aller la balle, cela les esbahit bien fort, tant y a neantmoins qu'ayant cogneu l'artifice, & difans (comme est-il vray) qu'avec leurs arcs ils auront plus

toft delafché cinq ou fix flefches qu'on aura chargé & tiré un coup d'harquebuze, ils commençoient de s'afféurer à l'encontre. Que fi on dit là-deffus : Voire, mais l'harquebuze fait bien plus grand faucee : ie refpons à ceste obiection, que quelques colets de buffles, voire cotte de maille ou autres armes qu'on puiſſe avoir (ſinon qu'elles fuſſent à l'eſpreuve) que nos ſauvages, forts & robuſtes qu'ils font, tirent ſi roide-ment qu'auffi bien tranſperceront-ils le corps d'un homme d'un coup de flefche, qu'un autre fera d'une harquebuzade. Mais parce que il euſt eſté plus à propos de toucher ce point, quand cy apres ie parleray de leurs combats, à fin de ne confondre les matieres plus avant, ie vay mettre nos *Toüoupinambaoult*s en campagne pour marcher contre leurs ennemis.

Eſtans doncques, par le moyen que vous avez entendu, aſſemblez en nombre quelquefois de huit ou dix mille hommes ; & meſmes que beaucoup de femmes, non pas pour combattre, ains ſeulement pour porter les liets de cotton, farines & autres vivres, ſe trouvent avec les hommes, apres que les vieillards, qui par le paſſé ont le plus tué & mangé d'ennemis, ont eſté créés chefs & conducteurs par les autres, tous ſous leurs conduites ſe mettent ainſi en chemin. Et combien qu'en marchant ils ne tiennent ny rang ny ordre, ſi eſt-ce toutesfois que s'ils vont par terre, outre que les plus vaillans font touſiours la pointe, & qu'ils marchent tous ferrez, encore eſt-ce une choſe preſques incroyable, de voir une telle multitude laquelle ſans mareſchal de camp, ny autre qui pour le général ordonne des logis, ſe ſçait ſi bien accommoder, que ſans confuſion, au premier ſignal, vous les verriez touſiours preſts à marcher.

Au ſurplus, tant au deſloger de leur pays, qu'au

departir de chacun lieu où ils s'arrestent & sejour-  
nent : à fin d'advertir & tenir les autres en cervelle,  
il y en a toujours quelques-uns, qui avec des cornets,  
qu'ils nomment *Inubia*, de la grosseur & longueur  
d'une demie pique, mais par le bout d'embas large  
d'environ demi pied comme un haubois, sonnent au  
milieu des troupes. Mesmes aucuns ont des sifres  
& fleustes faites des os des bras & des cuisses de ceux  
qui auparavant ont esté par eux tuez & mangez, des-  
quelles semblablement (pour s'inciter tant plus d'en  
faire autant à ceux contre lesquels ils s'acheminent)  
ils ne cessent de flageoler par les chemins. Que s'ils  
se mettent par eau (ce qu'ils font souvent) costoyans  
toujours la terre, & ne se iettans gueres avant en  
mer, ils se rengent dans leurs barques qu'ils appellent  
*Ygat*, lesquelles faites chacune d'une seule escorce  
d'arbre, qu'ils pellent expressément du haut en bas  
pour cest effect, sont neantmoins si grandes que qua-  
rante ou cinquante personnes peuvent tenir dans une  
d'icelles. Ainsi vogans tout debout à leur mode, avec  
un aviron plat par les deux bouts, lequel ils tiennent  
par le milieu, ces barques (plates qu'elles sont) n'en-  
fonçans pas dans l'eau plus avant que feroit un ais,  
sont fort aisees à conduire & à manier. Vray est  
qu'elles ne scauroyent endurer la mer un peu haute  
& esmeüe, moins la tormente : mais quand en temps  
de calme, nos sauvages vont en guerre, vous en ver-  
rez quelquesfois plus de soixante toutes d'une flotte,  
lesquelles se suyans pres à pres vont si viste qu'on  
les a incontinent perdues de veüe. Voila donc les ar-  
mees terrestres & navales de nos *Toïoupinambaoult*  
aux champs & en mer.

Or allans ainsi ordinairement vingt cinq ou trente  
lieües loing chercher leurs ennemis, quand ils appro-

chent de leur pays, voici les premières ruses & stratagemas de guerre dont ils usent pour les attraper. Les plus habiles & plus vaillans, laissant les autres avec les femmes à une journée ou deux en arrière, eux approchant le plus secrètement qu'ils peuvent pour s'embusquer dans les bois, sont si affectionnez à surprendre leurs ennemis qu'ils demeureront ainsi tapis, telle fois sera plus de vingt-quatre heures. Tellement que si les autres sont prins au despourveu, tout ce qui sera empoigné, soit hommes, femmes ou enfans, non seulement sera emmené, mais aussi quand ils seront de retour en leur pays tous seront assommez, puis mis par pièces sur le *Boucan*, & finalement mangez. Et leur sont telles surprises tant plus aisées à faire, qu'outre que les villages (car de villes ils n'en ont point) ne ferment pas, encores n'ont-ils autre porte en leurs maisons (longues cependant pour la plupart de quatre vingts à cent pas & percées en plusieurs endroits) sinon qu'ils mettent quelques branches de palmier, ou de ceste grande herbe nommée *Pinda*, au devant de leurs huis. Bien est vray qu'à l'entour de quelques villages frontiers des ennemis, les mieux aguerris plantent des paux de palmier de cinq ou six pieds de haut : & encores sur les advenues de chemins en tournoyant, ils fichent des chevilles pointues à fleur de terre : tellement que si les assailans pensent entrer de nuict (comme c'est leur coutume), ceux de dedans qui savent les destroits par où ils peuvent aller sans s'offenser, fortans dessus, les rembarrent de telle façon que, soit qu'ils veulent fuir ou combattre, parce qu'ils se piquent bien fort les pieds, il en demeure toujours quelques uns sur la place, desquels les autres font des carbonnades.

Que si, au reste, les ennemis sont advertis les uns

des autres, les deux armées venans à se rencontrer on ne pourroit croire combien le combat est cruel & terrible : dequoy ayant moy-mesme esté spectateur, ie puis parler à la verité. Car, comme un autre François & moy, en danger si nous eussions esté prins ou tuez sur le champ, d'estre mangez des *Margaias*, fusmes une fois, par curiosité, accompagner nos sauvages lors en nombre d'environ quatre mille hommes, en une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, nous vismes ces barbares combattre de telle furie que gens forcenez & hors du sens ne sçauoyent pis faire.

Premierement quand nos *Toüoupinambaoult* d'environ demi quart de lieüe, eurent apperceu leurs ennemis, ils se prindrent à hurler de telle façon, que non seulement ceux qui vont à la chasse aux loups par deçà, en comparaison, ne menent point tant de bruiet, mais aussi pour certain, l'air fendant de leurs cris & de leurs voix, quand il eust tonné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. Et au surplus, à mesure qu'ils approchoyent, redoublans leurs cris, sonnans de leurs cornets, & en estendans le bras se menaçans & monstrans les uns aux autres les os des prisonniers qui avoyent esté mangez, voire les dents enfilees, dont aucuns avoyent plus de deux brasses pendues à leur col, c'estoit une horreur de voir leurs contenance. Mais au ioindre ce fut bien encor le pis : car si tost qu'ils furent à deux ou trois cens pas l'un de l'autre, se saluans à grands coups de fleches, dès le commencement de ceste escarmouche, vous en eussiez veu une infinité voler en l'air aussi drues que mousches. Que si quelques-uns en estoient atteints, comme furent plusieurs, apres qu'avec un merveilleux courage il les avoyent arrachees de leurs corps, les rompans,

& comme chiens enragez mordans les pieces à belles dents, ils ne laissoyent pas pour cela de retourner tous navrez au combat. Sur quoy faut noter que ces Ameriquains sont si acharnez en leurs guerres que tant qu'ils peuvent remuer bras & iambes, sans reculer ni tourner le dos, ils combattent incessamment. Finalement quand ils furent meslez, ce fut avec leurs espees & massues de bois, à grands coups & à deux mains, à se charger de telle façon que qui rencontroit sur la teste de ses ennemis, il ne l'envoyoit pas seulement par terre, mais l'assommoit, comme font les bouchers les bœufs par deçà.

Je ne touche point s'ils estoient bien ou mal montez, car presuppofant par ce que j'ay dit ci-dessus que chacun se ressouviendra qu'ils n'ont chevaux ni autres montures en leur pays, tous estoient & vont tousiours à beau pied sans lance. Partant combien que pour mon esgard, pendant que j'ay esté par delà, j'aye souvent desiré que nos sauvages vissent des chevaux, encor lors plus qu'auparavant souhaitoy-ie d'en avoir un bon entre les iambes. Et de faict, ie croy que s'ils voyoyent un de nos gendarmes bien monté & armé avec la pistole au poing, faisant bondir & passer son cheval, qu'en voyant sortir le feu d'un costé, & la furie de l'homme & du cheval de l'autre, ils penseroient de prime face que ce fust *Aygnan*, c'est à dire le diable en leur langage. Toutesfois à ce propos, quelqu'un a escrit une chose notable : c'est que combien qu'*Attabalipa*, ce grand roy de Peru, qui de nostre temps fut subiugué par François Pizarre, n'eust jamais veu de chevaux auparavant, tant y a quoy que le capitaine espagnol qui premier l'alla trouver, fist par gentillesse & pour donner esbahissement aux Indiens tousiours voltiger le sien jusques à ce qu'il fust près

la personne d'Attabalipa : il fut si assuré que encor qu'il fautast un peu d'escume du cheval sur son visage, il ne monstra aucun signe de changement : mais fit commandement de tuer ceux qui s'en estoient fuis devant le cheval : chose (dit l'historien) qui fit estonner les siens & esmerveiller les nostres. Ainsi, pour reprendre mon propos, si vous demandez maintenant, & toy & ton compagnon que faisiez-vous durant ceste escarmouche ? Ne combattiez-vous pas avec les sauvages ? Je respon, pour n'en rien desguiser, qu'en nous contentans d'avoir fait ceste premiere folie de nous estre ainsi hazardez avec ces barbares, que nous tenans à l'arriere-garde nous avions seulement le passe-temps de iuger des coups. Surquoy cependant ie diray qu'encores que j'aye souvent veu de la gendarmerie, tant de pied que de cheval, en ces pays par deçà, que neantmoins ie n'ay iamais eu tant de contentement en mon esprit, de voir les compagnies de gens de pied, avec leurs morions dorez & armes luisantes, que j'eus lors de plaisir à voir combattre ces sauvages. Car outre le passe-temps qu'il y avoit de les voir sauter, siffler, & si dextrement & diligeamment manier en rond & en passade, encor faisoit-il merueilleusement bon voir non seulement tant de fleches, avec leurs grands empennons de plumes rouges, bleües, vertes, incarnates & d'autres couleurs, voler en l'air parmi les rayons du soleil qui les faisoient estinceler : mais aussi tant de robes, bonnets, bracelets & autres bagages faits aussi de ces plumes naturelles & naifves dont les sauvages estoient vestus.

Or, apres que ceste escarmouche eut duré environ trois heures, & que d'une part & d'autre il y en eut beaucoup de blesez & de demeurez sur la place, nos *Tououpinamboults* ayans finalement eu la victoire,

prindrent plus de trente hommes & femmes *Margaias* prisonniers, lesquels ils emmenerent en leur pays. Partant encor que nous deux François n'eussions fait autre chose sinon (comme j'ay dit), qu'en tenans nos espees nues en la main, & tirans quelques coups de pistolles en l'air pour donner courage à nos gens : si est-ce toutesfois que ne leur pouvans faire plus grand plaisir que d'aller à la guerre avec eux, qu'ils ne laissoyent pas de tellement nous estimer pour cela, que du depuis les vieillards des villages où nous frequentions nous en ont tousiours mieux aimé.

Les prisonniers doncques mis au milieu & pres de ceux qui les avoyent prins, voire aucuns hommes des plus forts & robustes, pour s'en mieux asseurer, liez & garrotez, nous nous en retournasmes contre nostre riviere de Geneure, aux environs de laquelle habitoient nos sauvages. Mais encor, parce que nous en estions à douze ou quinze lieües loin, ne demandez pas si en passant par les villages de nos alliez, venans au devant de nous, dansans, fautans & claquans des mains, ils nous caressoyent & applaudissoyent. Pour conclusion, quand nous fumes arrivez à l'endroit de nostre isle, mon compagnon & moy nous fismes passer dans une barque en nostre fort, & les sauvages s'en allerent en terme ferme chacun en son village.

Cependant quelques iours apres qu'aucuns de nos *Toüoupinambaoults*, qui avoyent de ces prisonniers en leurs maisons nous vindrent voir en nostre fort, priez & solicitiez qu'ils furent par les truchemens que nous aurions d'en vendre à Villegagnon, il y en eut une partie qui fut par nous recouste d'entre leurs mains. Toutesfois, ainsi que ie cogneu en achetant une femme & un sien petit garçon qui n'avoit pas deux ans, lesquels me cousterent pour environ trois francs de marchandises,

c'estoit assez maugré eux : car, disoit celuy qui me les vendit, ie ne sçay d'oresenavant que s'en fera : car depuis que *Paycolas* (entendant Villegagnon) est venu par deçà, nous ne mangeons pas la moitié de nos ennemis. Je pensois bien garder le petit garçon pour moy, mais outre que Villegagnon, en me faisant rendre ma marchandise, voulut tout avoir pour luy, encor y avoit-il que quand ie disois à la mere que lors que ie repasserois la mer ie l'amenerois par deçà : elle respondoit (tant ceste nation a la vengeance enracinee dans son cœur) qu'à cause de l'esperance qu'elle avoit qu'estant devenu grand il pourroit eschapper, & se retirer avec les Margaias pour les venger, qu'elle eust mieux aimé qu'il eust esté mangé des *Touïoupinambaoults*, que de l'eslongner si loin d'elle. Neantmoins (comme i'ay dit ailleurs) environ quatre mois apres que nous fumes arrivez en ce pays là, d'entre quarante ou cinquante esclaves qui travailloyent en nostre fort (que nous avions aussi achetez des sauvages nos alliez) nous choisismes dix ieunes garçons, lesquels (dans les navires qui revindrent) nous envoyasmes en France au roy Henry second lors regnant.





## CHAPITRE XV

*Comment les Americains traitent leurs prisonniers prins en guerre,  
& les ceremonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.*



Le reste maintenant de sçavoir comme les prisonniers prins en guerre sont traittez au pays de leurs ennemis. Incontinent doncques qu'ils y sont arrivez, ils sont non seulement nourris des meilleures viandes qu'on peut trouver, mais aussi on baille des femmes aux hommes (& non des maris aux femmes), mesmes celuy qui aura un prisonnier ne faisant point difficulté de luy bailler sa fille ou sa seur en mariage, celle qu'il retiendra, en le bien traittant, lui administrera toutes ses necessitez. Et au surplus, combien que sans aucun terme prefix, ains selon qu'ils cognoistront les hommes bons chasseurs, ou bons pescheurs, & les femmes propres à faire les iardins, ou à aller querir des huitres, ils les gardent plus ou moins de temps, tant y a neantmoins qu'apres les avoir engraissez, comme pourceaux en l'auge, ils sont finalement assomez & mangez avec les ceremonies suivantes.

Premierement apres que tous les villages d'alentour de celuy où sera le prisonnier auront esté advertis du iour de l'execution, hommes, femmes & enfans y estans arrivez de toutes parts, ce sera à danser, boir

& caouiner toute la matinee. Mesme celuy qui n'ignore pas que telle assemblée se faisant à son occasion, il doit estre dans peu d'heure affommé, emplumassé qu'il fera, tant s'en faut qu'il en soit contristé, qu'au contraire, fautant & buvant, il fera des plus ioyeux. Or cependant apres qu'avec les autres il aura ainsi riblé & chanté six ou sept heures durant : deux ou trois des plus estimez de la troupe l'empoignans, & par le milieu du corps le lians avec des cordes de cotton, ou autres faites de l'escorce d'un arbre qu'ils appellent *Vuire*, laquelle est semblable à celle du til de par deçà, sans qu'il face aucune resistance, combien qu'on lui laisse les deux bras à delivre, il fera ainsi quelque peu de temps pourmené en trophée parmi le village. Mais pensez-vous que encore pour cela (ainsi que feroient les criminels par deçà) il en baisse la teste ? Rien moins : car au contraire, avec une audace & assurance incroyable, se vantant de ses prouesses passées, il dira à ceux qui le tiennent lié : l'ay moy-mesme, vaillant que ie suis, premierement ainsi lié & garrotté vos parens : puis s'exaltant tousiours de plus en plus, avec la contenance de mesme, se tournant de costé & d'autre, il dira à l'un : i'ay mangé de ton pere, à l'autre, i'ay affommé & boucané tes freres : bref, adiousterà-il, i'ay en general tant mangé d'hommes & de femmes, voire des enfans de vous autres *Toüoupinambaoults*, lesquels i'ay prins en guerre, que ie n'en sçauois dire le nombre : & au reste, ne doutez pas que pour venger ma mort, les *Margaias* de la nation d'où ie suis, n'en mangent encores cy apres autant qu'ils en pourront attrapper.

Finalemēt apres qu'il aura ainsi esté exposé à la veüe d'un chacun, les deux sauvages qui le tiennent lié, s'esloignans de luy, l'un à dextre & l'autre à se-

nestre d'environ trois brasses, tenant bien neantmoins chacun le bout de sa corde, laquelle est de mesme longueur, tirent lors si fermement que le prisonnier, saisi comme i'ay dit par le milieu du corps, estant arresté tout court, ne peut aller ne venir de costé ni d'autre : là dessus on luy apporte des pierres & des tects de vieux pots cassez, ou de tous les deux ensemble : puis les deux qui tiennent les cordes, de peur d'estre blesez se couvrans chacun d'une de ces rondelles faites de la peau du *Tapirouffou*, dont i'ay parlé ailleurs, luy disent : Venge-toi avant que mourir ; tellement que iettant & ruant fort & ferme contre ceux qui sont là a l'entour de luy assemblez, quelquefois en nombre de trois ou quatre mille personnes, ne demandez pas s'il y en a de marquez.

Et de fait, un iour que i'estois en un village nommé Sarigoy, ie vis un prisonnier qui de ceste façon donna si grand coup de pierre contre la iambe d'une femme que ie pensois qu'il luy eust rompue. Or, les pierres, & tout ce qu'en se baissant il a pu ramasser aupres de soy, iusques aux mottes de terre estans faillies, celuy qui doit faire le coup ne s'estant point encore monsté tout ce iour là, sortans lors d'une maison avec une de ces grandes espees de bois au poing, richement decoree de beaux & excellens plumages, comme aussi luy en a un bonnet & autres paremens sur son corps : en s'approchant du prisonnier luy tient ordinairement tels propos : N'es-tu pas de la nation nommee *Margaias*, qui nous est ennemie ? & n'as-tu pas toy-mesme tué & mangé de nos parens & amis ? Luy plus assureé que iamais respond en son langage (car les *Margaias* & les *Toupinenquins* s'entendent) : *Pa, che tan tan, aiouca atoupavé* : c'est à dire : Ouy, ie suis tres fort & en ay voirement affommé & mangé plusieurs. Puis

pour faire plus de despit à ses ennemis, mettant les mains sur sa teste, avec exclamation il dit : O que ie ne m'y suis pas feint : ô combien i'ay esté hardi à assaillir & à prendre de vos gens, desquels i'ay tant & tant de fois mangé : & autres semblables propos qu'il adioust. Pour ceste cause aussi, luy dira celuy qu'il a en teste tout prest pour le massacrer : Toy estant maintenant en nostre puissance seras presentement tué par moy, puis *boucané* & mangé de tous nous autres. Et bien, respond-il encore (aussi resolu d'estre assommé pour sa nation que Regulus fut constant à endurer la mort pour sa republique romaine), mes parens me vengeront aussi. Sur quoy pour monstrier qu'encores que ces nations barbares craignent fort la mort naturelle, neantmoins tels prisonniers s'estimans heureux de mourir ainsi publiquement au milieu de leurs ennemis, ne s'en soucient nullement : i'allegueray cest exemple. M'estant un iour inopinément trouvé en un village de la grande isle, nommée *Pirani-iou*, où il y avoit une femme prisonniere toute preste d'estre tuee de ceste façon : en m'approchant de elle & pour m'accommoder à son langage, luy disant qu'elle se recommandast à *Toupan* (car *Toupan* entre eux ne veut pas dire Dieu, ains le tonnerre) & qu'elle le priaist ainsi que ie luy enseignerois : pour toute responce hochant la teste & se moquant de moy, dit : Que me bailleras-tu, & ie feray ainsi que tu dis ? A quoy luy repliquant : Pauvre miserable, il ne te faudra tantost plus rien en ce monde, & partant puisque tu crois l'ame immortelle (ce qu'eux tous, comme ie diray au chapitre suyvant, confessent aussi), pense que c'est qu'elle deviendra apres ta mort : mais elle, s'en riant derechef, fut assommée & mourust de ceste façon.

Ainsi, pour continuer ce propos apres ces contestations, & le plus souvent parlans encores l'un à l'autre, celuy qui est là tout prest pour faire ce massacre, levant lors sa massue de bois avec les deux mains, donne du rondeau qui est au bout de si grande force sur la teste du pauvre prisonnier, que tout ainsi que les bouchers assomment les bœufs par deçà, i'en ay veu qui du premier coup tomboyent tout roide mort, sans remuer puis apres ne bras ne jambe. Vray est qu'estans estendus par terre à cause des nerfs & du sang qui se retirent, on les voit un peu formiller & trembler : mais quoy qu'il en soit, ceux qui font l'exécution frappent ordinairement si droit sur le test de la teste, voire sçavent si bien choisir derriere l'oreille que (sans qu'il en forte gueres de sang) pour leur oster la vie ils n'y retournent pas deux fois. Aussi est-ce la façon de parler de ce pays là, laquelle les François avoyent ia en la bouche, qu'au lieu que les soldats & autres qui querellent par deçà disent maintenant l'un à l'autre : Je te creveray, de dire à celui auquel on en veut, ie te casseray la teste.

Or si tost que le prisonnier aura esté ainsi assommé, s'il avoit une femme (comme i'ay dit qu'on en donne à quelques-uns), elle se mettant apres du corps fera quelque petit dueil : ie di nommément petit dueil, car suyvant vrayement ce qu'on dit que fait le crocodile : assavoir que ayant tué un homme il pleure apres avant que de le manger, aussi apres que ceste femme aura fait ses tels quels regrets & ietté quelques feintes larmes sur son mari mort, si elle peut ce fera la premiere qui en mangera : cela fait les autres femmes, & principalement les vieilles (lesquelles plus convoiteuses de manger de la chair humaine que les ieunes sollicitent incessamment tous ceux qui ont

des prisonniers de les faire viftement ainfi depescher) se presentans avec de l'eau chaude qu'elles ont toute preste, frottent & eschaudent de telle façon le corps mort qu'en ayant levé la premiere peau, elles le font aussi blanc que les cuifiniers par deçà sçauroient faire un cochon de lait prest à rostir.

Après cela, celui duquel il estoit prisonnier avec d'autres, tels, & autant qu'il luy plaira, prenans ce pauvre corps le fendront & mettront si soudainement en pieces, qu'il n'y a boucher en ce pays-ci qui puisse plus tost desmembrer un mouton. Mais outre cela (ô cruauté plus que prodigieuse), tout ainfi que les veneurs par deçà après qu'ils ont pris un cerf en baille la curee aux chiens courans, aussi ces barbares à fin de tant plus inciter & acharner leurs enfans, les prenans l'un après l'autre, ils leur frottent le corps, bras, cuiffes & iambes du sang de leurs ennemis. Au reste, depuis que les chrestiens ont frequenté ce pays la, les sauvages decouppent & taillent tant le corps de leurs prisonniers que des animaux & autres viandes, avec les cousteaux & ferremens qu'on leur baille. Mais auparavant, comme j'ay entendu des vieillards, ils n'avoient autre moyen de ce faire, sinon qu'avec des pierres trenchantes qu'ils accommodoyent à cest usage.

Or toutes les pieces du corps, & mesmes les trippes après estre bien nettoyees sont incontinent mises sur les *Boucans*, auprès desquels, pendant que le tout cuict ainfi à leur mode, les vieilles femmes (lesquelles, comme j'ay dit, appetent merueilleusement de manger de la chair humaine), estans toutes assemblees pour recueillir la graisse qui degoutte le long des bastons de ces grandes & hautes grilles de bois, exhortans les hommes de faire en forte qu'elles ayent tousiours de

telles viandes : & en leschans leurs doigts disent *Yguatou*, c'est à dire il est bon.

Voilà donc, ainsi que j'ay veu, comme les sauvages Ameriquains font cuire la chair de leurs prisonniers prins en guerre : assavoir *Boucaner*, qu'est une façon de rostir à nous incognue.

Parquoy, d'autant que bien au long ci dessus au chapitre dixieme des animaux, en parlant du *Tapirouffou*, j'ay mesme declaré la façon du *boucan*, à fin d'obvier aux redites, ie prie les lecteurs que, pour se le mieux représenter, ils y ayent recours. Cependant ie refuteray ici l'erreur de ceux qui, comme on peut voir par leurs cartes universelles, nous ont non seulement représenté & peint les sauvages de la terre du Bresil qui sont ceux dont ie parle à present, rostissant la chair des hommes embrochee comme nous faisons les membres des moutons & autres viandes : mais aussi ont feint qu'avec de grands couperets de fer ils les coupoient sur des bancs, & en pendoyent & mettoient les pieces en monstre, comme font les bouchers la chair de bœuf par deçà. Tellement que ces choses n'estans non plus vrayes que le conte de Rabelais touchant Panurge, qui eschappa de la broche tout lardé & à demi cuict, il est aisé à iuger que ceux qui font telles cartes sont ignorans, lesquels n'ont iamais eu cognoissance des choses qu'ils mettent en avant. Pour confirmation de quoy j'adiousteray, qu'oultre la façon que j'ay dit que les Bresiliens ont de cuire la chair de leurs prisonniers, encores que j'estois en leur pays, ignoroyent-ils tellement nostre façon de rostir, que comme un iour quelques miens compagnons & moy, dans un village, faisons tourner une poule d'Inde, avec d'autres volailles, dans une broche de bois, eux se rians & moquans de nous ne voulurent

iamais croire, les voyans ainſi inceſſamment remuer qu'elles peuſſent cuire, iuſques à ce que l'expérience leur monſtra du contraire.

Reprenant donc mon propos, quand la chair d'un priſonnier, ou de pluſieurs (car ils en tuent quelques-fois deux ou trois en un iour), eſt ainſi cuicte, tous ceux qui ont aſſiſté à faire le maſſacre, eſtans derechef reſiouis à l'entour des *boucans*, ſur leſquels avec œillades & regards furibonds, ils contemplent les pièces & membres de leurs ennemis : quelque grand qu'en ſoit le nombre, chacun, s'il eſt poſſible, avant que fortir de là en aura ſon morceau. Non pas cependant, ainſi qu'on pourroit eſtimer, qu'ils facent cela ayant eſgard à la nourriture : car combien que tous confeſſent ceſte chair humaine eſtre merveilleuſement bonne & delicate, tant y a neantmoins, que plus par vengeance que pour le gouſt (hormis ce que j'ay dit particulièrement des vieilles femmes qui en ſont ſi friandes), leur principale intention eſt, qu'en pourſuyvant & rongéant ainſi les morts iuſques aux os, ils donnent par ce moyen crainte & eſpouvantement aux vivans. Et de fait, pour aſſouvir leurs courages felons, tout ce qui ſe peut trouver ès corps de tels priſonniers, depuis les extrémitez des orteils, iuſques au nez, oreilles & ſommet de la teſte, eſt entierement mangé par eux : i'excepte toutesfois la cervelle à laquelle ils ne touchent point. Et au ſurplus, nos *Toïoupinambaoults* reſervans les teſts par monceaux en leurs villages, comme on voit par deçà les teſtes de morts ès cemetieres, la premiere choſe qu'ils font quand les François les vont voir & viſiter, c'eſt qu'en recitant leur vaillance, & par trophée leur monſtrant ces teſts ainſi deſcharnez, ils diſent qu'ils feront de meſme à tous leurs ennemis. Semblablement ils ſer-

rent fort soigneusement, tant les plus gros os des cuisses & des bras, pour (comme j'ay dit au chapitre precedent) faire des fibres & des fleutes, q'les dents, lesquelles ils arrachent & enfilent en façon de paterostres, & les portent ainsi tourtillees à l'entour de leurs cols. *L'Histoire des Indes* parlant de ceux de l'isle le *Zamba*, dit qu'eux attachans aux portes de leurs maisons les testes de ceux qu'ils ont tuez & sacrifiez, pour plus grandes bravades en portent aussi les dents pendues au col.

Quant à celuy ou ceux qui ont commis ces meurtres, reputans cela à grand gloire & honneur, dès le mesme iour qu'ils auront faict le coup, se retirans à part, ils se feront non-seulement inciser iusques au sang, la poitrine, les bras, les cuisses, le gras des iambes & autres parties du corps : mais aussi, à fin que cela paroisse toute leur vie, ils frottent ces taillades de certaines mixtions & pouldre noire, qui ne se peut iamais effacer : tellement que tant plus qu'ils sont ainsi deschiquetez, tant plus cognoist-on qu'ils ont beaucoup tué de prisonniers, & par consequent sont estimez plus vaillans par les autres. Ce que, pour vous mieux faire entendre, ie vous ay icy derechef representé par la figure du sauvage deschiqueté : aupres duquel il y en a un autre qui tire de l'arc.

Pour la fin de ceste tant estrange tragedie, s'il advient que les femmes qu'on avoit baillees aux prisonniers demeurent grosses d'eux, les sauvages, qui ont tué les peres, allegans que tels enfans sont provenus de la semence de leurs ennemis (chose horrible à ouir & encor plus à voir), mangeront les uns incontinent apres qu'ils seront naiz : ou selon que bon leur semblera, avant que d'en venir là, ils les laisseront devenir un peu grandets. Et ne se delectent pas seule-

ment ces barbares, plus qu'en toutes autres choses, d'exterminer ainsi, tant qu'il leur est possible, la race de ceux contre lesquels ils ont guerre (car les *Margaias* font le mesme traitement aux *Toüoupinambaoults* quand ils les tiennent), mais aussi ils prennent un singulier plaisir de voir que les estrangers, qui leur sont alliez, facent le semblable. Tellement que quand ils nous presentoyent de ceste chair humaine de leurs prisonniers pour manger, si nous en faisons refus (comme moy & beaucoup d'autres des nostres ne nous estans point, Dieu merci, oubliez iusques-là, avons tousiours fait), il leur sembloit pour cela que nous ne leur fussions pas assez loyaux. Sur quoy, à mon grand regret, ie suis contraint de reciter icy, que quelques Truchemens de Normandie, qui avoyent demeure huit ou neuf ans en ce pays là, pour s'accommoder à eux, menans une vie d'atheistes, ne se poluoient pas seulement en toutes sortes de paillardises & vilenies parmi les femmes & les filles, dont un entres autres de mon temps avoit un garçon aagé d'environ trois ans, mais aussi, surpassans les sauvages en inhumanité, i'en ay ouy qui se vantoyent d'avoir tué & mangé des prisonniers.

Ainsi, continuant à descrire la cruauté de nos *Toüoupinambaoults* envers leurs ennemis : advint pendant que nous estions par delà, que eux s'estans advisez qu'il y avoit un village en la grande isle, dont i'ay parlé cy devant, lequel estoit habité de certains *Margaias* leurs ennemis, qui neantmoins s'estoyent rendus à eux, dès que la guerre commença assavoir il y avoit environ vingt ans : combien, di-ie, que depuis ce temps-la ils les eussent tousiours laissez vivre en paix parmi eux : tant y a neantmoins qu'un iour en beuvant & caouinant, s'accourageans l'un l'autre, & alle-

gans, comme j'ay tantost dit, que c'estoyent gens issus de leurs ennemis mortels, ils delibererent de tout saccager. Et de fait, s'estans mis une nuit à la pratique de leur resolution, prenans ces pauvres gens au despourveu, ils en firent un tel carnage & une telle boucherie que c'estoit une pitié la nonpareille de les ouir crier. Plusieurs de nos François en estans advertis, environ minuit, partirent bien armez & s'en allerent dans une barque en grande diligence contre ce village, qui n'estoit qu'à quatre ou cinq lieues de nostre fort. Mais avant qu'ils y fussent arrivez, nos sauvages, enragez & acharnez apres la proye, ayans mis le feu aux maisons pour faire sortir les personnes, en avoyent ia tant tuez que c'estoit presque fait. Mesmes j'ouy affermer à quelques-uns des nostres, estans de retour, que non seulement ils avoyent veus en pieces & en carbonnades plusieurs hommes & femmes sur les *Boucans*, mais qu'aussi les petits enfans à la mamelle y furent rostis tous entiers. Il y en eut neantmoins quelque petit nombre des grans, qui s'estans iettez en mer, & en faveur des tenebres de la nuit, sauvez à nage, se vindrent rendre à nous en nostre isle : dequoy cependant nos sauvages, quelques iours apres estans advertis, grondans entre leurs dents de ce que nous les retenions, n'en estoyent pas contens. Toutesfois apres qu'ils furent appeisez par quelque marchandise qu'on leur donna, moitié de force & moitié de gré, ils les laisserent esclaves à Villegagnon.

Une autresfois que quatre ou cinq François & moy estions en un village de la mesme grande isle, nommée *Pirai-iou* où il y avoit un prisonnier beau & puissant ieune homme enferré de quelques fers que nos sauvages avoyent recouvré des chrestiens, luy s'accostant

de nous, nous dit en langage Portugalois (car deux de nostre compagnie parlans bon espagnol l'entendirent bien) qu'il avoit esté en Portugal, qu'il estoit christianisé : avoit esté baptizé, & se nommoit Antoni. Partant quoy qu'il fust *Margaia* de nation, ayant toutesfois par ceste frequentation en un autre pays aucunement despouillé son barbarisme, il nous fit entendre qu'il eust bien voulu estre delivré d'entre les mains de ses ennemis. Parquoy outre nostre devoir, d'en retirer autant que nous pourrons, ayans encor par ces mots de christiané & d'Antoni esté plus esmeus de compassion en son endroit l'un de ceux de nostre compagnie, qui entendoit Espagnol, ferrurier de son estat, luy dit que dès le lendemain il luy apporteroit une lime pour limer ses fers : & partant qu'incontinent qu'il feroit à delivre n'estant point autrement tenu de court, pendant que nous amuserions les autres de paroles, il s'allast cacher sur le rivage de la mer, dans certains boscages que nous luy monstresmes : esquels en nous en retournans nous ne faudrions point de l'aller querir dans nostre barque : mesmes luy dismes, que si nous le pouvions tenir en nostre fort, nous accorderions bien avec ceux desquels il estoit prisonnier. Le pauvre homme bien ioyeux du moyen que nous luy presentions, en nous remerciant promit de faire tout ainfy que nous luy avions conseillé. Mais la canaille de sauvages, quoy qu'elle n'eust point entendu ce colloque, se doutans bien neantmoins que nous le leur voulions enlever d'entre les mains, dès que nous fumes fortis de leur village, ayans en diligence seulement appelé leurs plus proches voisins, pour estre spectateurs de la mort de leurs prisonniers, il fut incontinent par eux assommé. Tellement que dès le lendemain, qu'avec la lime, fei-

gnans d'aller querir des farines & autres vivres, nous fusmes retournez en ce village, comme nous deman-dions aux sauvages le lieu où estoit le prisonnier que nous avions veu le iour precedent, il y en eut qui nous menerent en une maison, où nous vismes les pieces du corps du pauvre Antoni sur le *boucan* : mesmes parcequ'ils cognurent bien qu'ils nous avoyent trompez, en nous montrant la teste, ils en firent une grande rifée.

Semblablement nos sauvages ayans un iour surpris deux Portugallois, dans une petite maisonnette de terre, où ils estoient dans les bois, pres de leur fort appelle *Morpion*, quoy qu'ils se defendissent vaillamment depuis le matin iusques au soir, mesmes qu'apres que leur munition d'harquebuses & traits d'arbalestes furent faillis, ils fortiffent avec chacun une espee à deux mains, dequoy ils firent un tel echec sur les assaillans, que beaucoup furent tuez & d'autres blessez : tant y a neantmoins que les sauvages s'opiniastrans de plus en plus, avec resolution de se faire plustost tous hacher en pieces que de se retirer sans veincre, ils prindrent enfin, & emmenerent prisonniers les deux Portugais : de la despouille desquels un sauvage me vendit quelques habits de buffles : comme aussi un de nos Truchemens en eut un plat d'argent qu'ils avoyent pillé, avec d'autres choses, dans la maison qui fut forcée, lequel, eux en ignorant la valeur, ne lui cousta que deux cousteaux. Ainsi estans de retour en leurs villages, apres que par ignominie ils eurent arraché la barbe à ces deux Portugais, ils les firent non seulement cruellement mourir, mais aussi parce que les pauvres gens ainsi affligez, sentans la douleur s'en plaignoyent, les sauvages se moquans d'eux leur disoyent, Et comment? sera-il ainsi, que vous vous

foyez si bravement defendus, & que maintenant qu'il falloit mourir avec honneur, vous monstriez que vous n'avez pas tant de courage que des femmes? & de ceste façon furent tuez & mangez à leur mode.

Je pourrois encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'estoit qu'il me semble que ce que i'en ay dit est assez pour faire avoir horreur, & dresser à chacun les cheveux en la teste. Neantmoins à fin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées iournellement entre ces nations barbares de la terre du Bresil, pensent aussi un peu de pres à ce qui se fait par deçà parmi nous : ie diray en premier lieu sur ceste matiere, que si on considere à bon escient ce que font nos gros usuriers (sucans le sang & la moëlle, & par consequent mangeans tous en vie, tant de vesves, orphelins & autres pauvres personnes auxquels il vaudroit mieux couper la gorge tout d'un coup, que de les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils font encores plus cruels que les sauvages dont ie parle. Voila aussi pourquoy le prophete dit, que telles gens escorchent la peau, mangent la chair, rompent & brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisoient bouillir dans une chaudiere. Davantage, si on veut venir à l'action brutale de marcher & manger reellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces regions de par deçà, voire mesmes entre ceux qui portent le titre de chrestiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'estant pas contentez d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasier leur courage, sinon en mangeans de leur foye & de leur cœur? Ie m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoy? (Ie suis François & me fasche de le dire)

durant la sanglante tragedie qui commença à Paris le 24 d'août 1572. Dont ie n'accuse point ceux qui n'en font pas cause : entre autres actes horribles à raconter qui se perpetrerent lors par tout le royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare & cruelle que celle des sauvages, furent massacrez dans Lyon, apres estre retirez de la riviere de Saone) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant & dernier encherisseur? Les foyes, cœurs, & autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangez par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur? Semblablement apres qu'un nommé Cœur de Roy, faisant profession de la religion reformee dans la ville d'Auxerre, fut miserablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre, ne decouperent-ils pas son cœur en piéces, l'exposerent en vente à ses haineux, & finalement le ayant fait griller sur les charbons, assouvissans leur rage comme chiens mastins, en mangerent? Il y a encores des milliers de personnes en vie, qui tesmoigneront de ces choses non iamais auparavant ouyes entre peuples quels qu'ils foyent, & les livres qui dés longtemps en sont là imprimez, en feront foy à la posterité. Tellement que non sans cause, quelqu'un, duquel ie proteste ne savoir le nom, apres ceste execrable boucherie du peuple François, recognoissant qu'elle surpassoit toutes celles dont on avoit iamais ouy parler, pour l'exagerer fit ces vers suyvens.

Riez Pharaon,  
 Achab, et Neron,  
 Herodes aussi :  
 Vostre barbarie  
 Est ensevelie  
 Par ce fait icy.

Pourquoy qu'on n'aborre plus tant deormais la cruauté des sauvages anthropofages, c'est à dire, mangeurs d'hommes: car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus detestables & pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a esté veu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, & ceux ci se font plongez au sang de leurs parens, voisins & compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays, ni qu'en l'Amerique pour voir choses si monstrueuses & prodigieuses.





## CHAPITRE XVI

*Ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages Ameriquains : des erreurs, où certains abuseurs qu'ils ont entre eux, nommez Caraïbes les detiennent : et de la grande ignorance de Dieu où ils sont plongez.*



OMBIEN que ceste sentence de Ciceron, affavoir qu'il n'y a peuple si brutal, ny nation si barbare & sauvage, qui n'ait sentiment qu'il y a quelque divinité, soit receüe & tenue d'un chacun pour une maxime indubitable : tant y a neantmoins que quand ie considere de pres nos *Tououpinambaults* de l'Amerique, je me trouve aucunement empesché touchant l'application d'icelle en leur endroit. Car en premier lieu, outre qu'ils n'ont nulle cognoissance du seul & vray Dieu, encores en font-ils là, que, nonobstant la coustume de tous les anciens payens, lesquels ont eu la pluralité des dieux : & ce que font encores les idolatres d'aujourd'hui, mesmes les Indiens du Peru terre continente à la leur environ cinq cens lieües au deçà (lesquels sacrifient au soleil & à la lune) ils ne confessent, ny n'adorent aucuns dieux celestes ny terrestres : & par consequent n'ayans aucun formulaire, ny lieu deputé pour s'assembler, à fin de faire quelque service ordinaire, ils ne prient par forme

de religion, ny en public ny en particulier chose quelle qu'elle soit. Semblablement ignorans la creation du monde, ils ne distinguent point les iours par noms, ny n'ont acception de l'un plus que de l'autre : comme aussi ils ne content semaines, mois, ni années, ains seulement nombrent & retiennent le temps par les lunes. Quant à l'écriture, soit sainte ou profane, non seulement aussi ils ne savent que c'est, mais qui plus est, n'ayans nuls caracteres pour signifier quelque chose : quand du commencement que ie fus en leur pays pour apprendre leur langage, j'écrivais quelques sentences leur lisant puis apres devant eux estimans que cela fust une forcelerie, disoyent l'un à l'autre : N'est-ce pas merveille que celuy-cy qui n'eust sceu dire hier un mot en nostre langue, en vertu de ce papier qu'il tient, & qui le fait ainsi parler, soit maintenant entendu de nous? Qui est la mesme opinion que les sauvages de l'isle Espagnole qui y furent les premiers : car celuy qui en a escrit l'histoire dit ainsi, les Indiens cognoissans que les Espagnols sans se voir ny parler l'un à l'autre, ains seulement en envoyant des lettres de lieu en lieu s'entendoyent, de ceste façon, croyoyent ou qu'ils avoyent l'esprit de prophetie, ou que les missives parloyent : De maniere, dit-il, que les sauvages craignans d'estre descouverts & surprins en faute, furent par ce moyen si bien retenus dans le devoir, qu'ils n'osoient plus mentir ny defrober les Espagnols.

Parquoy, ie di que, qui voudroit icy amplifier ceste matiere, il se presente un beau suiet, tant pour louer & exalter l'art d'écriture, que pour montrer combien les nations qui habitent ces trois parties du monde, Europe, Asie & Afrique ont de quoy louer Dieu par dessus les sauvages de ceste quatriesme

partie dite Amerique : car au lieu qu'eux ne se peuvent rien communiquer sinon verbalement : nous au contraire avons cest avantage, que sans bouger d'un lieu, par le moyen de l'écriture & des lettres que nous envoyons, nous pouvons declarer nos secrets à ceux qu'il nous plaist, & fussent-ils esloignez iusques au bout du monde. Ainsi outre les sciences que nous apprenons par les livres, desquels les sauvages sont semblablement du tout destituez, encore ceste invention d'escire que nous avons, dont ils sont aussi entierement privez, doit estre mise au rang des dons singuliers, que les hommes de par deçà ont receu de Dieu.

Pour doncques retourner à nos *Toüoupinambaouls*, quand en devisant avec eux, & que cela venoit à propos, nous leur disions, que nous croyons en un seul & souverain Dieu, createur du monde, lequel comme il a fait le ciel & la terre, avec toutes les choses qui y sont contenues, gouverne & dispose aussi du tout comme il luy plaist : eux di-ie, nous oyans reciter cest article, en se regardans l'un l'autre, usans de ceste interiection d'esbahissement, *Teh!* qui leur est coustumiere, devenoyent tous estonnez. Et parce aussi, comme ie diray plus au long, que quand ils entendent le tonnerre, qu'ils nomment *Toupan*, ils sont grandement effrayez : si nous accommodans de leur rudesse, prenions de là particulierement occasion de leur dire, que c'estoit le Dieu dont nous leur parlions, lequel pour monstrier sa grandeur & puissance, faisoit ainsi trembler ciel & terre : leur resolution & responce à cela estoient, que puisqu'il les espouventoit de telle façon, qu'il ne valoit donc rien. Voila, choses deplorables, où en sont ces pauvres gens. Comment doncques, dira maintenant quelqu'un, se peut-il

faire que, comme bestes brutes, ces Ameriquains vivent sans aucune religion? Certes, comme i'ay ia dit, peu s'en faut, & ne pense pas qu'il y ait nation sur la terre qui en soit plus esloignee. Toutesfois à fin qu'en entrant en matiere, ie commence de declarer ce que i'ay cognu leur rester encor de lumiere, au milieu des espees tenebres d'ignorance où ils sont detenus, ie di, en premier lieu, que non seulement ils croyent l'immortalité des ames, mais aussi ils tiennent fermement qu'apres la mort des corps, celles de ceux qui ont vertueusement vescu, c'est à dire, selon eux, qui se sont bien vengez, & ont beaucoup mangé de leurs ennemis, s'en vont derriere les hautes montagnes où elles dansent dans de beaux iardins avec celles de leurs grands peres (ce sont les champs Eliens des Poëtes) & au contraire que celles des effeminez & gens de néant, qui n'ont tenu conte de defendre la patrie, vont avec *Aygnan*, ainsi nomment-ils le diable en leur langage, avec lequel, disent-ils, elles sont incessamment tormentees. Sur quoy faut noter que ces pauvres gens durant leur vie sont aussi tellement affligez de ce malin esprit (lequel autrement ils nomment *Kaagerre*) que comme i'ay veu plusieurs fois, mesme ainsi qu'ils parloyent à nous, se sentans tormentez, & crians tout soudain comme enragez, ils disoyent, helas defendez-nous d'*Aygnan* qui nous bat: voire disoyent qu'ils le voyoyent visiblement, tantost en guise de beste ou d'oiseau, ou d'autre forme estrange. Et parcequ'ils s'esmerveilloyent bien fort de voir que nous n'en estions point assaillis, quand nous leur disions que telle exemption venoit du Dieu duquel nous leur parlions si souvent, lequel, estant sans comparaison beaucoup plus fort qu'*Aygnan*, gardoit qu'il ne nous pouvoit molester ny mal faire: il

est advenu quelquesfois, qu'eux se sentant pressés promettoyent d'y croire comme nous : mais s'uyant le proverbe qui dit, que le danger passé on se mocque du saint, si tost qu'ils estoient delivrez, ils ne se souvenoyent plus de leurs promesses. Cependant pour monstrier que ce qu'ils endurent n'est pas ieu d'enfant, comme on dit, ie leur ay souvent veu tellement apprehender ceste furie infernale, que quand ils se ressouviennent de ce qu'ils avoyent souffert le passé, frapans des mains sur leurs cuisses, voire de detresse la sueur leur venant au front en se complaignans à moy, ou à un autre de nostre compagnie, ils disoyent, *Mair Atou-assap, acequeiey Aygnan Atoupané*: c'est à dire, François mon ami, ou mon parfait allié, ie crains le diable ou l'esprit malin plus que toute autre chose. Que si au contraire celuy des nostres auquel ils s'adressoyent leur disoit, *Nacequeiey Aygnan*, c'est à dire, ie ne le crain point moy : deplorans leur condition, ils respondoyent, hélas que nous serions heureux si nous estions préservez comme vous autres. Il faudroit croire & vous asseurer, comme nous faisons, en celuy qui est plus fort & plus puissant que luy, repliquions nous : mais, comme i'ai ia dit, combien que quelquesfois voyans le mal prochain, ou ia advenu, ils protestassent d'ainsi le faire, tout cela puis apres s'esvanouissoit de leur cerveau.

Or avant que passer plus outre, i'adiousteray sur le propos que i'ay touché de nos Bresiliens Ameriquains, qui croyent l'ame immortelle : que l'historien des Indes occidentales dit que non seulement les sauvages de la ville de *Cuzco*, principale au Peru, & ceux des environs confessent semblablement l'immortalité des ames, mais qui plus est (nonobstant la maxime laquelle a esté aussi toujours communement tenue par les

theologiens : favoir que tous les philosophes, payens & autres gentils & barbares avoyent ignoré & nié la resurrection de la chair) qu'ils croyent encore la resurrection des corps, & voici l'exemple qu'il en allegue. Les Indiens, dit-il, voyans que les Espagnols en ouvrant les sepulcres, pour avoir l'or & les richesses qui estoient dedans, iettoient les ossements des morts çà & là, les prioient qu'à fin que cela ne les empeschast de ressusciter ils ne les escartassent pas de ceste façon : car, adiouste il, parlant des sauvages de pays-la, ils croyent la resurrection des corps & l'immortalité de l'ame. Il y a aussi quelque autre auteur profane, lequel affermant qu'au temps iadis une certaine nation payenne en estoit passée iusques-la de croire cest article, dit en ceste façon : apres Cesar veinquit Ariovistus & les Germains, lesquels estoient grands hommes outre mesure, & hardis de mesme : car ils assailloyent fort audacieusement & ne craignoient point la mort esperans qu'ils ressusciteroyent.

Ce que j'ay bien voulu expressément narrer en cest endroit, à fin que chacun entende, que si les plus qu'endiablez athéistes, dont la terre est maintenant couverte par deça, ont cela de commun avec les *Toïoupinambaoultz*, de se vouloir faire accroire, voire d'une façon encore plus estrange & bestiale qu'eux, qu'il n'y a point de Dieu, que pour le moins en premier lieu, ils leur apprennent qu'il y a des diables pour tourmenter, mesme en ce monde, ceux qui nient Dieu & sa puissance. Que s'ils repliquent là-dessus ce qu'aucuns d'eux ont voulu maintenir, que n'y ayant autres diables que les mauvaises affections des hommes, c'est une folle opinion que ces sauvages ont des choses qui ne sont point : ie respons que si on con-

fidere ce que j'ay dit, & qui est très vray, assavoir que les Ameriquains sont extremement actuellement & visiblement tourmentez des malins esprits, qu'il sera aisé à iuger combien mal à propos cela est attribué aux affections humaines : car quelques violentes qu'elles puissent estre, comment affligeroient-elles les hommes de ceste façon? Je laisse à parler de l'experience qu'on voit par deçà de ces choses : comme aussi, n'estoit que ie ietteray des perles devant les pourceaux que ie rembarre à present, ie pourrois alléguer ce qui est dit en l'Évangile de tant de demoniaques qui ont esté gueris par le fils de Dieu.

Secondement parce que ces athees nians tous principes, sont du tout indignes qu'on leur allegue ce que les Escritures Saintes disent si magnifiquement de l'immortalité des ames, ie leur presupposeray encore nos povres Bresiliens : lesquels en leur aveuglissement leur enseigneront qu'il y a non seulement en l'homme un esprit qui ne meurt point avec le corps, mais aussi qu'estant séparé d'iceluy, il est fuiet à felicité ou infelicité perpetuelle.

Et pour le troisieme, touchant la resurrection de la chair : d'autant aussi que ces chiens se font accroire, quand le corps est mort qu'il n'en relevera jamais, ie leur oppose à cela les Indiens du Peru : lesquels, au milieu de leur fausse religion, voire n'ayans presque autre cognoissance que le sentiment de nature, en desmentans ces execrables se leveront en iugement contre eux. Mais parce, comme j'ay dit, qu'estans pires que les diables mesmes, lesquels, comme dit saint Iacques, croyent qu'il y a un Dieu & en tremblent, ie leur fais encore trop d'honneur de leur bailler ces barbares pour docteurs : sans plus parler pour le present de tels abominables, ie les renvoye

tout droit en enfer, où ils sentiront les fruits de leurs monstrueuses erreurs.

Ainsi, pour retourner à mon principal sujet, qui est de poursuivre ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages de l'Amérique : ie di en premier lieu si on examine de pres ce que i'en ay touché, assavoir, qu'au lieu qu'ils desireroient bien de demeurer en repos, ils sont neantmoins contraints quand ils entendent le tonnerre de trembler, sous une puissance à laquelle ils ne peuvent resister : qu'on pourra recueillir de là, que non seulement la sentence de Ciceron que i'ay alleguee du commencement contenant qu'il n'y a peuple qui n'ait sentiment qu'il y a quelque divinité, est verifié en eux, mais qu'aussi ceste crainte qu'ils ont de celuy qu'ils ne veulent point cognoistre, les rendra du tout inexcusables. Et de faict, quand il est dit par l'Apostre, que nonobstant que Dieu es temps iadis ait laissé tous les Gentils cheminer en leurs voyes, que cependant en bien, faisant à tous, & en envoyant la pluye du ciel & les faisons fertiles, il ne s'est iamais laissé sans tesmoignage : cela montre assez quand les hommes ne connoissent pas leur créateur, que cela procede de leur malice. Comme aussi, pour les convaincre davantage, il est dit ailleurs que ce qui est invisible en Dieu se voit par la creation du monde.

Partant, quoyque nos Ameriquains ne le confessent de bouche, tant y a neantmoins qu'estans convaincus en eux mesmes qu'il y a quelque divinité, ie conclus que comme ils ne feront excusez, aussi ne pourront-ils pretendre ignorance. Mais outre ce que i'ay dit touchant l'immortalité de l'âme qu'ils croyent : le tonnerre dont ils sont espouvantez, & les diables & esprits malins qui les frappent & tourmentent (qui sont trois poincts qu'il faut premierement noter) ie monstreray

encor en quatrieme lieu, nonobstant les obscures tenebres où ils font plongez, comme ceste semence de religion (si toutesfois ce qu'ils font mérite ce titre) bourgeonne & ne peut estre esteinte en eux.

Pour donc entrer plus avant en matiere, il faut sçavoir qu'ils ont entre eux certains faux prophetes qu'ils nomment *Caraiibes*, lesquels allans & venans de village en village, comme les porteurs de rogatons en la papauté, leur font accroire que communiquans avec les esprits ils peuvent non seulement par ce moyen donner force à qui il leur plaist, pour vaincre & surmonter les ennemis, quand on va à la guerre, mais aussi que ce sont eux qui font croistre les grosses racines & les fruiçts, tels que i'ay dit ailleurs que ceste terre du Bresil les produit. Davantage, ainsi que i'ay entendu des truchemens de Normandie, qui avoyent long temps demeuré en ce pays-la, nos *Toüoupinambaoults*, ayans ceste coustume que de trois en trois, ou de quatre en quatre ans ils s'assemblent en grande solennité, pour m'y estre trouvé, sans y penser (comme vous entendrez), voici ce que i'en puis dire à la verité. Comme donc un autre François nommé Jaques Rousseau, & moy avec un truchement allions par pays, ayant couché une nuit en un village nommé Cotina, le lendemain de grand matin, que nous pensions passer outre, nous vismes en premier lieu les sauvages des lieux proches qui y arrivoient de toutes parts : avec lesquels ceux de ce village fortans de leurs maisons se ioignirent & furent incontinent en une grande place assemblez en nombre de cinq ou six cens. Parquoy nous arrestans pour sçavoir à quelle fin ceste assemblee se faisoit, ainsi que nous nous en revenions, nous les vismes soudain se separer en trois bandes, assavoir tous les hommes en une maison à part, les

femmes en une autre, & les enfans de mesme. Et parce que ie vis dix ou douze de ces messieurs les *Caraibes* qui s'estoyent rangez avec les hommes, me doutant bien qu'ils feroient quelque chose d'extraordinaire, ie priay instamment mes compagnons que nous demeurissions là pour voir ce mystere, ce qui me fut accordé. Ainsi apres que les *Caraibes*, avant que de partir d'avec les femmes & enfans, leur eurent estroitement defendu de ne fortir des maisons où ils estoyent, ains que de là ils escoutassent attentivement quand ils les orroyent chanter : nous ayans aussi commandé de nous tenir clos dans le logis où estoyent les femmes, ainsi que nous desieunions, sans sçavoir encore ce qu'ils vouloyent faire, nous commençâmes d'ouïr en la maison où estoyent les hommes (laquelle n'estoit pas à trente pas de celle où nous estions) un bruit fort bas, comme vous diriez le murmure de ceux qui barbotent leurs heures : ce qu'entendans les femmes, lesquelles estoyent en nombre d'environ deux cents, toutes se levans debout, en prestant l'oreille se ferrerent en un monceau. Mais apres que les hommes peu à peu eurent eslevé leurs voix, & que fort distinctement nous les entendîmes chanter tous ensemble & repeter souvent ceste interiection d'encouragement, *He, he, he, hé*, nous fûmes tous esbahis que les femmes de leur costé leur respondans & avec une voix tremblante, reitérans ceste mesme interiection, *He, he, he, hé*, se prindrent à crier de telle façon, l'espace de plus d'un quart d'heure, que nous les regardans ne sçavions quelle contenance tenir. Et de fait, parce que non seulement elles hurloyent ainsi, mais qu'aussi avec cela fautans en l'air de grande violence faisoient branler leurs mammelles & escumoient par la bouche, voire aucunes (comme ceux qui ont le

haut mal par deçà) tomboyent toutes esvanouyes, ie ne croy pas autrement que le diable ne leur entraist dans le corps, & qu'elles ne devinssent soudain enragées. De façon que nous oyans semblablement les enfans branler & se tourmenter de mesme au logis où ils estoient separez, qui estoit tout aupres de nous : combien, di-je, qu'il y eust ia plus de demi an que ie frequentois les sauvages & que ie fusse desia autrement accoustumé parmi eux, tant y a pour n'en rien desguiser, qu'ayant eu lors quelque frayeur, ne sachant mesme quelle seroit l'issue du jeu, i'eusse bien voulu estre en nostre fort. Toutesfois, apres que ces bruiets & hurlemens confus furent finis, les hommes faisans une petite pose (les femmes & les enfans se taisans lors tous cois) nous les entendismes derechef chantans & faisans resonner leurs voix d'un accord si merveilleux, que m'estant un peu rassuré, oyant ces doux & plus gracieux sons, il ne faut pas demander si ie desirois de les voir de pres. Mais parce que quand ie voulois sortir pour en approcher, non seulement les femmes me retiroyent, mais aussi nostre truchement disoit que depuis six ou sept ans qu'il y avoit qu'il estoit en ce pays-la, il ne s'estoit iamais ofé trouver parmi les sauvages en telle feste ; de maniere, adiouffoit-il, que si i'y allois ie ne ferois pas sagement, craignant de me mettre en danger. Je demeuray un peu en suspens, neantmoins parce que l'ayant fondé plus avant il me sembloit qu'il ne me donnoit pas grand raison de son dire : ioint que ie m'asseurois de l'amitié de certains bons vieillards qui demeuroyent en ce village, auquel i'avois esté quatre ou cinq fois auparavant, moitié de force & moitié de gré, ie me hafarday de sortir.

Me approchant doncques du lieu où i'oyois ceste

chanterie, comme ainsi soit que les maisons des sauvages soyent fort longues, & de façon rondes (comme vous diriez les treilles des iardins par deçà) couvertes d'herbes qu'elles font iusques contre terre : à fin de mieux voir à mon plaisir, ie fis avec les mains un petit pertuis en la couverture. Ainsi faisant de là signe du doigt aux deux François qui me regardoyent, eux à mon exemple, s'estans enhardis & approchez sans empeschement ni difficulté, nous entraimes tous trois dans ceste maison. Voyans doncques que les sauvages (comme le truchement estimoit) ne s'effarouchoyent point de nous, ains au contraire, tenans leurs rangs & leur ordre d'une façon admirable, continuoient leurs chançons, en nous retirans tout bellement en un eoin, nous les contemplâmes tout nostre saoul. Mais suyvant ce que j'ay promis ci-dessus, quand j'ay parlé de leurs danses en leurs beuveries & *caouinages*, que ie dirois aussi l'autre façon qu'ils ont de danser : à fin de les mieux représenter, voici les morgues, gestes & contenance qu'ils tenoyent. Tout pres à pres l'un de l'autre, sans se tenir par la main ni sans se bouger d'une place, ains estans arangez en rond, courbez sur le devant, guindans un peu le corps, remuans seulement la iambe & le pied droit, chacun ayant aussi la main dextre sur ses fesses, & le bras & la main gauche pendant, chantoient & dansoyent de ceste façon. Et au surplus, parce qu'à cause de la multitude il y avoit trois rondeaux, y ayant au milieu d'un chacun trois ou quatre de ces *Caraibes*, richement parez de robbes, bonnets & bracelets, faits de belles plumes naturelles, neuves & de diverses couleurs : tenans au reste en chacune de leurs mains un *Maraca*, c'est à dire sonnettes faites d'un fruit plus gros que œuf d'auftruche, dont j'ay parlé ailleurs, à

fin, difoyent-ils, que l'esprit parlaſt puis après dans icelles pour les dedier à ceſt uſage, ils les faiſoyent ſonner à toute reſte. Et ne vous les ſçauroyſ mieux comparer, en l'eſtat qu'ils eſtoyent lors, qu'aux ſonneurs de campanes de ces caphards, leſquels en abuſant le pauvre monde de par-deça, portent de lieu en lieu les chaſſes de ſaint Antoine, de ſaint Bernard & autres tels inſtrumens d'idolatrie. Ce qu'outre la ſuſdite deſcription, ie vous ay bien voulu encore repréſenter par la figure ſuyvante du danſeur & du ſonneur de Maraca.

Outre plus ces *Caraibes* en s'avançans & ſautans en devant, puis reculans en arriere, ne ſe tenoyent pas touſiours en une place comme faiſoyent les autres : meſme i'obſervay qu'eux prenans ſouvent une canne de bois, longue de quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il y avoit de l'herbe de *Petun* (dont i'ay fait mention autre part) ſeiche & allumée ; en ſe tournans & ſoufflans de toutes parts la fumee d'icelle ſur les autres ſauvages, ils leur diſoyent ; A ſin que vous ſurmontiez vos ennemis, recevez tous l'eſprit de force, & ainſi firent par pluſieurs fois ces maſtres *Caraibes*. Or ces ceremonies ayans ainſi duré près de deux heures, ces cinq ou ſix cens hommes ſauvages ne ceſſans touſiours de danſer & chanter, il y eut une telle melodie qu'attendu qu'ils ne ſçavent que c'eſt de muſique, ceux qui ne les ont ouys ne croiroyent iamais qu'ils s'accordaffent ſi bien. Et de faiçt, au lieu que du commencement de ce ſabbat (eſtant comme i'ay dit en la maiſon des femmes), i'avois eu quelque crainte, i'eus lors en recompence une telle ioie, que non ſeulement oyans les accords ſi bien meſurez d'une telle multitude, & ſurtout pour la cadence & le refrain de la balade, à chaſcun couplet tous en traifnant leurs

voix, difans : *heu, heuaüre, heūra, heūraüre, heūra, heūra, oueh*, i'en demeuray tout ravi : mais auffi toutes les fois qu'il m'en reffouvient, le cœur m'en tressaillant, il me femble que ie les aye encore aux oreilles. Quand ils voulurent finir, frappans du pied droit contre terre plus fort qu'auparavant, apres que chacun eut craché devant foy, tous unanimement d'une voix rauque, prononcerent deux ou trois fois *Hé, hua, hua, hua*, & ainfi cefferent.

Et parce que n'entendant pas encore lors parfaitement tout leur langage, ils avoyent dit plusieurs chofes que ie n'avois peu comprendre, ayant prié le truchement qu'il me les declarast : il me dit en premier lieu qu'ils avoyent fort infisté à regretter leurs grands peres decedez, lesquels estoyent si vaillans : toutesfois qu'enfin ils s'estoyent confolez, en ce qu'après leur mort ils s'asseuroyent de les aller trouver derriere les hautes montagnes, où ils danferoyent & se refiouroyent avec eux. Semblablement qu'à toute outrance ils avoyent menacé les *Ouētacas* (nation de sauvages leurs ennemis, lesquels, comme i'ay dit ailleurs, font si vaillans qu'ils ne les ont iamais peu dompter) d'estre bientôt prins & mangez par euz, ainfi que leur avoyent promis leurs *Caraibes*. Au furplus, qu'ils avoyent entremeslé & fait mention en leurs chanfons que les eaux s'estans une fois tellement desbordées qu'elles couvrirent toute la terre, tous les hommes du monde, excepté leurs grands peres qui se sauverent sur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyez : lequel dernier poinct, qui est ce qu'ils tiennent entre eux plus approchant de l'Escriture faincte, ie leur ay d'autres fois depuis ouy reiterer. Et de faict, estant vraysemblable que de pere en fils ils ayent entendu quelque chose du deluge univerfel, qui aient du temps

de Noé, fuyvant la coustume des hommes qui ont toujours corrompu & tourné la verité en menfonge : ioint comme il a esté veu ci-dessus, qu'estans privez de toutes fortes d'escritures, il leur est malaisé de retenir les choses en leur pureté, ils ont adiousté ceste fable, comme les poetes, que leurs grands peres se sauverent sur les arbres.

Pour retourner à nos *Caräibes*, ils furent non seulement ce iour-la bien receus de tous les autres sauvages, qui les traitterent magnüquement des meilleures viandes qu'ils peurent trouver, sans selon leur coustume, oublier de les faire boire & *caouiner* d'autant : mais aussi mes deux compagnons François & moy qui, comme j'ay dit, nous estions inopinément trouvez à ceste confrairie des Bacchanales, à cause de cela, fîmes bonne chere avec nos *Mouffacats*, c'est-à-dire, bons peres de famille qui donnent à manger aux passans. Et au surplus de tout ce que dessus, apres que ces iours solennels (esquels, comme j'ay dit, toutes les singeries que vous avez entendues se font de trois en trois ou de quatre en quatre ans entre nos *Toüoupinambaoultis*) sont passez & mesmes quelques fois auparavant, les *Caräibes* allans particulierement de village en village, font accoustrer des plus belles plumasseries qui se puissent trouver, en chacune famille, trois ou quatre, ou selon qu'ils s'advisent plus ou moins, de ces hochets ou grosses sonnettes qu'ils nomment *Maracas* : lesquelles ainsi parees fichans le plus grand bout du baston qui est à travers dans terre, & les arrangeans tout le long & au milieu des maisons, ils commandent puis apres qu'on leur baille à boire & à manger. De façon que ces affronteurs faisans accroire aux autres povres idiots, que ces fruiçts & especes de courges, ainsi creusez, parez & dediez,

mangent & boivent la nuit : chaque chef d'hostel adioustant foy à cela, ne faut point de mettre auprès des siens, non seulement de la farine avec de la chair & du poisson, mais aussi de leur bruvage dit *Caouin*. Voire les laissans ordinairement ainsi plantez en terre quinze iours ou trois semaines, tousiours servis de mesme, ils ont après cet enforcellement une opinion si estrange de ces *Maracas* (lesquels ils ont presque tousiours en la main) que leur attribuant quelque saincteté, ils disent que souventes fois, en les sonnans, un esprit parle à eux. Tellement qu'en estans ainsi embabouynez, si nous autres passans parmi leurs maisons & longues loges voyions quelques bonnes viandes presentees à ces *Maracas* : si nous les prenions & mangions (comme nous avons souvent fait) nos Ameriquains estimans que cela nous causeroit quelque malheur, n'en estoient pas moins offensez que sont les superstitieux & successeurs des prestres de Baal, de voir prendre les offrandes qu'on porte à leurs marmosets, desquelles cependant au deshonneur de Dieu, ils se nourrissent grasement & oyïvement avec leurs putains & bastards. Qui plus est, si prenans de la occasion de leur remonstrer leurs erreurs, nous leur disions que les *Caraïbes*, leur faisant accroire que les *Maracas* mangeoyent & beuvoient ne les trompoyent pas seulement en cela, mais aussi que ce n'estoit pas eux, comme ils se vantoyent faussemment, qui faisoient croistre leurs fruiets & leurs grosses racines, ains le Dieu en qui nous croyons & que nous leur annoncions : cela derechef estoit autant en leur endroit que de parler par deça contre le pape, ou de dire à Paris que la chassé de Sainte Genevieve ne fait pas pleuvoir. Aussi ces pippeurs de *Caraïbes*, ne nous haïssans pas moins que les faux prophètes de Iezabel (craignans

perdre leurs gras morceaux) faisoient le vray serviteur de Dieu Élie, lequel semblablement d'escouvroit leurs abus : commençans à se cacher de nous, craignoient mesme de venir ou de coucher és villages où ils sçavoient que nous estions.

Au reste, quoy que nos *Toüoupinambáoult*s, suyvant ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre, & nonobstant toutes les ceremonies qu'ils font, n'adorent pas fleschissement de genoux, ou autres façons externes, leurs *Caräibes*, ni leurs *Maracas*, ni creatures quelles qu'elles foyent, moins les prient & invoquent : toutesfois pour continuer de dire ce que i'ay aperceu en eux en matiere de religion, i'allegueray encor cest exemple. M'estant une autre fois trouvé avec quelques-uns de nostre nation, en un village nommé *Ocarentin*, distant deux lieues de *Cotina* dont i'ay tantost fait mention : comme nous soupions au milieu d'une place, les sauvages du lieu s'estans assemblez pour nous contempler, & non pas pour manger (car s'ils veulent faire honneur à un personnage ils ne prendront pas leur repas avec luy : mesmes les vieillards, bien fiers de nous voir en leur village, nous montrans tous les signes d'amitié qu'il leur estoit possible) ainsi qu'archers de nos corps, avec chacun en la main l'os du nez d'un poisson, long de deux ou trois pieds, fait en façon de scie, estans à l'entour de nous pour chasser les enfans, auxquels ils disoyent en leur langage : Petite scanailles, retirez-vous, car vous n'estes pas dignes de vous approcher de ces gens ici : apres, di-je, que tout ce peuple, sans nous interrompre un seul mot de nos devis, nous eut laissé souper en paix, il y eut un vieillard qui, ayant observé que nous avions prié Dieu au commencement & à la fin du repas, nous demanda : Que veut dire ceste maniere de faire

dont vous avez tantost usé, ayant tous par deux fois osté vos chapeaux, & sans dire mot, excepté un qui parloit, vous estes tenus tous cois? A qui s'adressoit ce qu'il a dit? Est-ce à vous qui estes presens ou à quelques autres absens? Sur quoy, empoignant ceste occasion qu'il nous presentoit tant à propos pour leur parler de la vraye religion: ioint qu'oultre que ce village d'*Ocarentin* est des plus grands & plus peuplez de ce pays la, ie voyois encores ce me sembloit les sauvages mieux disposez & attentifs à nous escouter que de coustume, ie priay nostre truchement de m'aider à leur donner à entendre ce que ie leur dirois. Apres donc que pour respondre à la question du vieillard, ie luy eu dit que c'estoit à Dieu auquel nous avions adressé nos prieres: & que quoy qu'il ne le vist pas, il nous avoit neantmoins non seulement bien entendus, mais qu'aussi il favoit ce que nous pensions & avions au cœur, ie commençay à leur parler de la creation du monde: & surtout i'insistay sur ce point, de leur bien faire entendre, que ce que Dieu avoit fait l'homme excellent par dessus toutes les autres creatures, estoit à fin qu'il glorifiast tant plus son createur: adioustant parce que nous le servions qu'il nous preservoit en traversant la mer, sur laquelle, pour les aller trouver, nous demeurions ordinairement quatre à cinq mois sans mettre pied à terre. Semblablement qu'à ceste occasion nous ne craignons point comme eux d'estre tormentez d'*Aygnan*, ny en ceste vie ny en l'autre: de façon, leur disoy-ie, que s'ils se vouloyent convertir des erreurs où leurs Caraïbes menteurs & trompeurs les detenoient: ensemble laisser leur barbarie pour ne plus manger la chair de leurs ennemis, qu'ils auroyent les mesmes graces qu'ils cognoissoyent par effect que nous avions. Brief, à fin que leur ayant fait entendre la

perdition de l'homme, nous les prepariffions à recevoir Iefus-Christ, leur baillant tousiours comparaifon des choses qui leur estoient cognues, nous fufmes plus de deux heures sur ceste matiere de la creation, de quoy cependant pour brieveté ie ne feray ici plus long discours. Or tous, avec grande admiration, prestans l'oreille escoutoyent attentivement : de maniere qu'estans entrez en esbahiffement de ce qu'ils avoyent ouy, il y eut un autre vieillard, qui prenant la parole dit : certainement vous nous avez dit merveilles, & choses tres bonnes que nous n'avions iamais entendues ; toutesfois, dit-il, vostre harangue m'a fait rememorer ce que nous avons ouy reciter beaucoup de fois à nos grands peres, assavoir que dès longtemps & dès le nombre de tant de lunes que nous n'en avons pu retenir le conte, un *Mair*, c'est à dire François, ou estranger, vëstu & barbu comme aucuns de vous autres, vint en ce pays ici, lequel, pour les penser renger à l'obeiffance de vostre Dieu, leur tint le mesme langage que vous nous avez maintenant tenu ; mais, comme nous avons aussi entendu de pere en fils, ils ne voulurent pas croire : & partans il en vint un autre, qui en signe de malediction, leur bailla l'espee de quoy depuis nous nous sommes tousiours tuez l'un l'autre : tellement qu'en estans entrez si avant en possession, si maintenant, laiffans nostre coustume, nous desiffions, toutes les nations qui nous sont voisines se moqueroyent de nous. Nous repliquasmes à cela, avec grande vehemence, que tant s'en falloit qu'ils se deussent foucier de la gaudifferie des autres, qu'au contraire s'ils vouloyent, comme nous, adorer & fervir le feul & vray Dieu du ciel & de la terre, q'nous leur annoncions, si leurs ennemis pour ceste occasion les venoyent puis apres attaquer, ils

les surmonteroyent & vaincroient tous. Somme, par l'efficace que Dieu donna lors à nos paroles, nos *Tououpinambaults* furent tellement esmeus, que non seulement plusieurs promirent de d'oresnavant vivre comme nous les avons enseignez, mesme qu'ils ne mangeroient plus la chair humaine de leurs ennemis: mais aussi apres ce colloque (lequel, comme i'ay dit, dura fort longtemps) eux se mettans à genoux avec nous, l'un de nostre compagnie, en rendant graces à Dieu, fit la priere à haute voix au milieu de ce peuple, laquelle en apres leur fut exposee par le truchement. Cela fait, ils nous firent coucher à leur mode, dans des lits de coton pendus en l'air, mais avant que nous fussions endormis, nous les ouïmes chanter tous ensemble, que pour se venger de leurs ennemis, il en falloit plus prendre & plus manger qu'ils n'avoient iamais fait auparavant. Voila l'inconstance de ce pauvre peuple, bel exemple de la nature corrompue de l'homme. Toutesfois i'ay opinion, si Villegagnon ne se fust revolté de la religion reformee, & que nous fussions demeurez plus long temps en ce pays la, qu'on en eust attiré & gagné quelques-uns à Iesus-Christ.

Or i'ay pense depuis à ce qu'ils nous avoyent dit tenir de leurs devanciers, qu'il y avoit beaucoup de centaines d'annees qu'un *Muir*, c'est à dire (sans m'arrestier s'il estoit François ou Allemand) homme de nostre nation, ayant esté en leur terre, leur avoit annoncé le vray Dieu, assavoir, si ç'auroit point esté l'un des Apostres. Et de fait, sans approuver les livres fabuleux, lesquels outre ce que la parole de Dieu en dit, on a escrit de leurs voyages & peregrinations, Nicephore recitant l'histoire de sainct Mathieu, dit expressément qu'il a presché l'Evangile au pays des

Cannibales qui mangent les hommes, peuple non trop esloigné de nos Bresiliens Ameriquains. Mais me fondant beaucoup plus sur le passage de saint Paul, tiré du pseaume dix-neufiesme, assavoir : Leur son est allé par toute la terre, & leurs paroles iusques au bout du monde, qu'aucuns bons expositeurs rapportent aux Apostres : attendu, di-ie, que pour certain ils ont esté en beaucoup de pays lointains à nous incognus, quel inconvenient y auroit-il de croire que l'un ou plusieurs ayent esté en la terre de ces barbares? Cela mesme feroit de lampe & generalle exposition que quelques uns requierent à la sentence de Iesus-Christ, lequel a prononcé que l'Evangile seroit presché par tout le monde universel. Ce que toutes fois ne voulant point autrement affermer pour l'esgard du temps des apostres, i'asseuray neantmoins, ainsi que l'ay montré cy dessus en ceste histoire, que i'ay veu & ouy de nos iours annoncer l'Evangile iusques aux Antipodes, tellement qu'outre que l'obiection qu'on faisoit sur ce passage sera solüe par ce moyen, encore cela fera, que les sauvages seront tant moins excusables au dernier iour. Quant à l'autre propos de nos Ameriquains touchant ce qu'ils disent, que leurs predecesseurs n'ayans pas voulu croire celuy qui les voulut enseigner en la droite voye, il en vint un autre, lequel, à cause de ce refus, les maudit & leur donna l'espee de quoy ils se tuent encore tous les iours : nous lisons en l'*Apocalypse*, qu'a celuy qui estoit assis sur le cheval roux, lequel, selon l'exposition d'aucuns, signifie persecution par feu & par guerre, fut donné pouvoir d'oster la paix de la terre, & qu'on se tuast l'un l'autre, & luy fut donnee une grande espee. Voila le texte lequel, quant à la lettre, approche fort du dire & de ce que pratiquent nos *Toûoupinambaults* :

toutesfois, craignant d'en destourner le vray sens, & qu'on n'estime que ie recherche les choses de trop loing, i'en lairray faire l'application à d'autres.

Cependant me ressouvenant encor d'un exemple, qui servira aucunement pour monstrier, si on prenoit peine d'enseigner ces nations des sauvages habitans en la terre du Bresil, qu'ils sont assez dociles pour estre attirez à la cognoissance de Dieu, ie le mettray icy en avant. Comme doncques, pour aller querir des vivres & autres choses necessaires, ie passay un iour de nostre isle en terre ferme, suyvi que i'estois de deux de nos sauvages *Toïpinenquins*, & d'un autre de la nation nommee *Oueanen* (qui leur est alliee) lequel, avec sa femme, estoit venu visiter ses amis, & s'en retournoit en son pays : ainsi qu'avec eux ie passois à travers d'une grande forest, contemplant en icelle tant de divers arbres, herbes & fleurs verdoyantes & odoriferantes : ensemble oyant le chant d'une infinité d'oyseaux rossignollans parmi ce bois où lors le soleil donnoit, me voyant, di-ie, comme convié, à louer Dieu par toutes ces choses, ayant d'ailleurs le cœur gay, ie me prins à chanter à haute voix le pseume 104 : Sus, sus, mon ame, il te faut dire bien, &c., lequel ayant poursuyvi tout au long, mes trois sauvages & la femme qui marchioient derriere moy y prindrent si grand plaisir (c'est-à-dire au son, car au demeurant ils n'y entendoient rien) que quand i'eus achevé, l'*Oueanen* tout esmeu de ioye avec une face riante s'advancant me dit : Vrayment tu as merueilleusement bien chanté, mesme ton chant esclatant m'ayant fait ressouvenir de celuy d'une nation qui nous est voisine & alliee, i'ay esté fort ioyeux de l'ouyr. Mais, me dit-il, nous entendons bien son langage, & non pas le tien parquoy ie te prie de nous dire ce dequoy il a esté

question en ta chanson. Ainsi luy declairant le mieux que ie peux (car i'estois lors seul François, & en devois trouver deux, comme ie fis, au lieu où i'allay coucher) que i'avois, non seulement en general, loué mon Dieu en la beauté & gouvernement de ses creatures, mais qu'aussi en particulier ie lui avois attribué cela, que c'estoit luy seul qui nourrissoit tous les hommes & tous les animaux : voire faisoit croistre les arbres, fruits & plantes qui estoient par tout le monde universel : & au surplus, que ceste chanson que ie venois de dire ayant esté dicté par l'Esprit de ce Dieu magnifique, duquel i'avois célébré le nom, avoit esté premierement chantée il y avoit plus de dix mille lunes (car ainsi content-ils) par un de nos grands prophetes, lequel l'avoit laissée à la posterité pour en user à mesme fin. Brief, comme ie reitere encore icy, que sans couper un propos, ils sont merveilleusement attentifs à ce qu'on leur dit, apres qu'en cheminant l'espace de plus de demie heure luy & les autres eurent ouy ce discours : ufans de leur interiection d'estonnement Teh! ils dirent : O que vous autres *Mairs*, c'est à dire François, estes heureux de sçavoir tant de secrets qui sont tous cachez à nous chetifs & pauvres miserables : tellement que pour me congratuler, me disant : Voila pour ce que tu as bien chanté, il me fit present d'un *Agoti* qu'il portoit, c'est à dire d'un petit animal, lequel, avec d'autres, i'ai décrit au chapitre dixiesme. A fin doncques de tant mieux prouver que ces nations de l'Amerique, quelques barbares & cruelles qu'elles soyent envers leurs ennemis, ne sont pas si farouches qu'elles ne considerent bien tout ce qu'on leur dit avec bonne raison, i'ay bien voulu encore faire ceste digression. Et de fait, quant au naturel de l'homme, ie maintiens qu'ils discourent mieux que ne

le font la pluspart des payfans, voire que d'autres de par deça qui peuvent estre fort habiles gens.

Reste maintenant pour la fin, que ie touche la question qu'on pourroit faire en ceste matiere que ie traite : assavoir, d'où peuvent estre descendus ces sauvages. Surquoy ie di, en premier lieu, qu'il est bien certain qu'ils font sortis de l'un des trois fils de Noë : mais d'affirmer duquel, d'autant que cela ne se pourroit prouver par l'Escriture sainte, ny mesme ie croy par les histoires prophanes, il est bien malaisé. Vray est que Moïse, faisant mention des enfants de Iaphet, dit que d'iceux furent habitees les isles : mais parce (comme tous exposent) qu'il est là parlé des pays de Grece, Gaule, Italie & autres regions de par deça, lesquelles, d'autant que la mer les separe de Iudee, sont appelees isles par Moyse, il n'y auroit pas grande raison de l'entendre ny de l'Amerique, ny des terres continentes à icelle. Semblablement de dire qu'ils soyent venus de Sem, duquel est issue la semence benite & les Iuifs : combien qu'iceux se soyent aussi tellement corrompus, qu'à bon droit ils ont esté finalement reiettez de Dieu, tant y a neantmoins que pour plusieurs causes qu'on pourroit alleguer, nul comme ie croy ne l'advoüera. D'autant doncques que quant à ce qui concerne la beatitude & felicité éternelle (laquelle nous croyons & esperons par un seul Iesus-Christ) nonobstant les rayons & le sentiment que i'ay dit, qu'ils en ont : c'est un peuple maudit & delaisié de Dieu, s'il y en a un autre sous le ciel (car pour l'esgard de ceste vie terriene, i'ay ia monstré & monstreray encor, qu'au lieu que la pluspart par deça estans trop adonnez aux biens de ce monde n'y font que languir, eux au contraire ne s'y fourrans pas si avant, y passent & vivent alaigrement presque fans

fouci) il femble qu'il y a plus d'apparence de conclure qu'ils foyent descendus de Cham : & voici, à mon advis, la coniecture plus vrayfemblable qu'on pourroit amener. C'est que quand Iofué, selon les promesses que Dieu avoit faites aux Patriarches, & le commandement qu'il en eut en particulier, commença d'entrer & prendre possession de la terre de Chanaan, l'Escriture sainte tesmoignant que les peuples qui y habitoyent furent tellement espouvantez que le cœur defaillit à tous : il pourroit estre advenu (ce que ie di sous correction) que les maieurs & ancestres de nos Ameriquains, ayans esté chassez par les enfans d'Israël de quelques contrees de ce pays de Chanaan, s'estans mis dans des vaisseaux à la merci de la mer, auroyent esté iettez & seroyent abordez en ceste terre d'Amerique. Et de fait, l'Espagnol auteur de l'*Histoire generale des Indes* (homme bien versé aux bonnes sciences quel qu'il soit) est d'opinion que les Indiens du Peru, terre continente à celle du Bresil, dont ie parle à present, sont descendus de Cham, & ont succédé à la malediction que Dieu luy donna. Chose, comme ie vien de dire, que j'avois aussi pensée & écrite es memoires que ie fis de la presente histoire plus de seize ans avant que j'eusse veu son livre. Toutesfois, parce qu'on pourroit faire beaucoup d'objections la dessus, n'en voulant icy decider autre chose, j'en lairray croire à chacun ce qu'il luy plaira. Mais quoy que c'en soit, tenant de ma part pour tout resolu, que ce sont pauvres gens issus de la race corrompue d'Adam, tant s'en faut que les ayant ainsi considerez vuides & despourvus de tout bon sentiment de Dieu, ma foy (laquelle Dieu merci est appuyee d'ailleurs) ait esté pour cela esbranlee. Moins qu'avec les Athéistes & Epicuriens j'ay de là conclu,

ou qu'il n'y a point de Dieu, ou bien qu'il ne se mesle point des hommes : qu'au contraire ayant fort clairement cogneu en leurs personnes la difference qu'il y a entre ceux qui sont illuminez par le Sainct Esprit & par l'Escriture faincte, & ceux qui sont abandonnez à leur sens & laissez en leur aveuglement, i'ay esté beaucoup plus confirmé en l'asseurance de la verité de Dieu.





## CHAPITRE XVII.

*Du mariage, polygamie, & degrez de consanguinité observez par les sauvages : & du traitement de leurs petits enfans.*

**T**OUCHANT le mariage de nos Ameriquains, ils observent seulement ces trois degrez de consanguinité : assavoir, que nul ne prend sa mere, ny sa sœur, ny sa fille à femme; mais quant à l'oncle, il prend sa niepce, & autrement en tous les autres degrez ils n'y regardent rien. Pour l'esgard des cérémonies, ils n'en font point d'autre, sinon que celuy qui voudra avoir femme, soit vefve ou fille, apres avoir sceu sa volonté, s'adressant au pere, ou au defaut d'iceluy, aux plus proches parens d'icelle, demandera si on luy veut bailler une telle en mariage. Que si on respond qu'ouy, des lors, sans passer autre contrat (car les notaires n'y gagnent rien), il la tiendra avec foy pour sa femme. Si au contraire on la luy refuse, sans s'en formalizer autrement il se deportera. Mais notez que la Polygamie, c'est à dire pluralité des femmes, ayant lieu en leur endroit, il est permis aux hommes d'en avoir autant qu'il leur plaist : mesmes, faisant de vice vertu, ceux qui en ont plus grand nombre sont estimez les plus vaillans & hardis : & en ay veu qui en avoit huit, desquelles il faisoit ordinairement des contes à sa

louange. Et ce qui est esmerveillable en ceste multitude de femmes, encores qu'il y en ait une tousiours mieux aimee du mari, tant y a neantmoins que pour cela les autres n'en feront point ialoufes, ny n'en murmureront, au moins n'en monstrent aucun semblant : tellement que s'occupans toutes à faire le mesnage, tistre leurs liëts de cotton, à aller aux iardins, & planter les racines, elles vivent ensemble en une paix la nonpareille. Surquoy ie laisse à considérer à chacun quand mesme il ne seroit point defendu de Dieu de prendre plus d'une femme, s'il seroit possible que celles de par deçà s'accordassent de ceste façon. Plustost certes vaudroit-il mieux envoyer un homme aux galeres que de le mettre en un tel grabuge de noises & de riottes qu'il seroit indubitablement tefmoin ce qui advint à Jacob pour avoir prins Lea & Rachel, combien qu'elles fussent sœurs. Mais comment pourroyent les nostres durer plusieurs ensemble, veu que bien souvent celle seule ordonnee de Dieu à l'homme pour luy estre en aide & pour le resiouir, au lieu de cela, luy est comme un diable familier en sa maison ? Quoy disant, tant s'en faut que ie pretende en façon que ce soit taxer celles qui font autrement : c'est à dire, qui rendent l'humeur & l'obeissance que de tout droit elles doivent à leurs maris : qu'au contraire, faisant ainsi leur devoir, s'honorans elles mesmes les premieres, ie les estime dignes d'autant de louanges, que ie repute les autres iustement meriter tous blasmes.

Pour donques retourner au mariage de nos Ameriquains, l'adultere du costé des femmes leur est en tel horreur, que sans qu'ils ayent autre loy que celle de nature, si quelqu'une mariee s'abandonne à autre qu'à son mary, il a puissance de la tuer, ou pour le moins

la repudier & renvoyer avec honte. Il est vray que les peres & parens, avant que marier leurs filles, ne font grand difficulté de les prostituer au premier venu : de maniere, ainsi que j'ay ia touché autre part, qu'encores que les truchemens de Normandie, avant que nous fussions en ce pays la, en eussent abusez en plusieurs villages, pour cela elles ne recevoient point note d'infamie; mais estans mariees, à peine, comme j'ay dit, d'estre assommées, ou honteusement renvoyées, qu'elles se gardent bien de tresbucher. Je diray davantage, veu la region chaude où ils habitent, & nonobstant ce qu'on dit des Orientaux, que les ieunes gens à marier, tant fils que filles de ceste terre la, ne font pas tant adonnez à paillardise qu'on pourroit bien estimer : & pleust à Dieu qu'elle ne regnast non plus par deçà : toutesfois, à fin de ne les faire pas aussi plus gens de bien qu'ils ne sont, parce que quelque fois en se despitans l'un contre l'autre, ils s'appellent *Tyvire*, c'est à dire bougre, on peut de la coniecturer (car ie n'en afferme rien) que cest abominable pesché se commet entr'eux. Au reste, quand une femme est grosse d'enfant, se gardant seulement de porter quelques fardeaux pesans, elle ne lairra pas au demeurant de faire sa besongne ordinaire : Comme de fait les femmes de nos *Toüoupinambaouls* travaillent sans comparaison plus que les hommes; car excepté quelques matinees (& non au chant du iour) qu'ils coupent & essertent du bois pour faire les iardins, ils ne font gueres autre chose qu'aller à la guerre, à la chasse, à la pescherie, fabriquer leurs espees de bois, arcs, flesches, habillemens de plume & autres choses que j'ay specifiees ailleurs, dont ils se parent le corps. Touchant l'enfantement, voici ce que, pour l'avoir veu, i'en puis dire à la verité. C'est qu'un autre Fran-

çois & moy estans une fois couchez en un village, ainsi qu'environ minuict nous ouïmes crier une femme, pensans que ce fust ceste beste ravissante nommee ian-ou-are (laquelle, comme i'ay dit ailleurs, mange les fauvages) qui la voulust devorer : estant soudain accourus, nous trouvâmes que ce n'estoit pas cela, mais que le travail d'enfant où elle estoit, la faisoit crier de ceste façon. Tellement que ie vis moy-mesme le pere, lequel apres qu'il eut reçu l'enfant entre ses bras, luy ayant premierement noué le petit boyau du nombril, il le coupa puis apres à belles dents. Secondement, servant toujours de sage femme, au lieu que celles de par deçà, pour plus grande beauté tirent le nez aux enfans nouvellement naiz, luy, au contraire, (parce qu'il les trouve plus iolis quand ils sont camus), enfonça & escr. fa avec le pouce celuy de son fils : ce qui se pratique envers tous les autres. Comme aussi incontinent que le petit enfant est sorti du ventre de la mere, estant lavé bien net, il est tout aussi tost peinturé de couleurs rouges & noires, par le pere : lequel au surplus, sans l'emmailoter, le couchant en un liét de coton pendu en l'air, si c'est un masse il luy fera une petite espee de bois, un petit arc & de petites flesches empennees de plumes de perroquets : puis mettant le tout aupres de l'enfant, en le baissant, avec une face riante, luy dira : « Mon fils, quand tu seras venu en aage, à fin que tu te venges de tes ennemis, sois adextre aux armes, fort, vaillant & bien aguerri. » Touchant les noms, le pere de celuy que ie vis naistre le nomma *Oropacen*, c'est à dire l'arc & la corde : car ce mot est composé d'*Oropat*, qui est l'arc, & de *cen*, qui signifie la corde d'iceluy. Et voila comment ils en font à tous les autres, ausquels tout ainsi que nous faisons aux chiens & autres bestes de par deçà, ils baillent

indifféremment tels noms de choses qui leur sont cognues : comme *Sarigoy*, qui est un animal à quatre pieds : *Arignan*, une poule : *Arabouten*, l'arbre du Brésil, *Pindo*, une grande herbe, & autres semblables.

Pour l'esgard de la nourriture, ce sera quelques farines machées, & autres viandes bien tendres, avec le lait de la mere : laquelle au surplus ne demeurant ordinairement qu'un iour ou deux en la couche, prenant puis apres son petit enfant pendu à son col, dans une escharpe de cotton faite exprès pour cela, s'en ira au iardin ou à quelques autres affaires. Ce que ie di sans defroger à la coustume des dames de par deçà, lesquelles, à cause du mauvais air du pays, outre qu'elles demeurent le plus souvent quinze iours ou trois sepmaines dans le liét, encores pour la pluspart sont si delicattes, que sans avoir aucun mal qui les peust empescher de nourrir leurs enfants, comme les femmes ameriquaines font les leurs, elles sont si inhumaines que aussi tost qu'elles en ont delivrees ou elles les envoient si loin, que s'ils ne meurent sans qu'elles en sachent rien, pour le moins faut-il qu'ils soyent ia grandets, à fin de leur donner du passe temps, autant qu'elles les vueillent souffrir auprès d'elles. Que s'il y en a quelques succrees qui pensent que ie leur face tort de les comparer à ces femmes sauvages, desquelles, diront-elles, la façon ruralle n'a rien de commun avec leurs corps si tendres & delicats, ie suis content pour adoucir ceste amertume, de les renvoyer à l'escolle des bestes brutes, lesquelles, iusques aux petits oiselets, leur apprendront ceste leçon, que c'est à chacune espece d'avoir soin, voire prendre peine elle mesme d'eslever son engence. Mais à fin de couper broche à toutes les repliques qu'elles pourroyent faire la dessus, seront elles plus douillettes que ne fut iadis

une Royne de France, laquelle (comme on liſt ès hiſtoires) pouſſée d'affection vrayement maternelle, ayant ſceu que ſon enfant avoit tecté une autre femme, en fut ſi ialouſe, qu'elle ne ceſſa iamais iuſques à ce qu'elle luy euſt fait vomir le laiſt qu'il avoit prins d'ailleurs que des mamelles de ſa propre mere.

Or retournant à mon propos, quoy qu'on eſtime communément par deçà, que ſi les enfans, en leurs tendreſſes & premieres ieuneſſes, n'eſtoient bien ſerrez & emmaillotez, ils ſeroient contrefaits & auroient les iambes courbees : ie di qu'encores que cela ne ſoit nullement obſervé à l'endroit de ceux des Ameriquains (leſquels comme j'ay ià touché dès leur naiſſance ſont tenus & couchez ſans eſtre enveloppez) que neantmoins il n'eſt pas poſſible de voir enfans cheminer ny aller plus droit qu'ils ſont. Surquoy toutesfois concedant bien que l'air doux & bonne temperature de ce pays la en eſt cauſe en partie, j'accorde qu'il eſt bon en hiver de tenir les enfans par deçà enveloppez, couverts & bien ferrez dans les berceaux, parce que autrement ils ne pourroyent reſiſter au froit; mais en eſté, voire ès faiſons temperees, principalement quand il ne gele point, il me ſemble (ſous correction toutesfois) par l'experiance que j'en ay veüe, qu'il vaudroit mieux laiſſer au large les petits enfans gambader tout à leur aiſe parmi quelque façon de liſts qu'on pourroit faire, dont ils ne ſauroyent tomber, que de les tenir tant de court. Et de fait j'ay opinion que cela nuit beaucoup à ces pauvres petites & tendres creatures, d'eſtre ainſi, durant les grandes chaleurs eſchauffees, & comme à demie cuites, dans ces maillots où on les tient comme en la gehenne.

Toutesfois, à fin qu'on ne diſe pas que ie me meſſe de trop de choſes, laiſſant aux peres, meres & nour-

riffes de par deçà à gouverner leurs enfans, i'adiouste à ce que i'ay ià dit de ceux de l'Amerique : qu'encores que les femmes de ce pays la n'ayent aucuns linges pour torcher le derriere de leurs enfans, mesmes qu'elles ne se servent non plus à cela des fueilles d'arbres & d'herbes, dont toutesfois elles ont grande abondance : neantmoins elles en font si foigneuses, que seulement avec de petits bois que elles rompent, comme petites chevilles, elles les nettoient si bien que vous ne les verriez iamais breneux. Ce qu'aussi font les grands, desquels cependant (faisant cette digression sur ceste sale matiere) ie ne vous veux dire ici autre chose, sinon qu'encores qu'ils pissent ordinairement parmi leurs maisons (sans toutesfois qu'à cause des feux qu'ils y font en plusieurs endroits & qu'elles en sont comme fablees il y sente mal pour cela) ils vont neantmoins fort loin faire leurs excremens. Davantage, combien que les sauvages ayent soin de tous leurs enfans, desquels ils ont comme des fourmilieres (non pas cependant qu'il se trouve un seul pere entre nos Bresiliens qui ait six cens fils, cômme on a escrit avoir veu un roy es isles des Molucques qui en avoit autant, ce qui doit estre mis au rang des choses prodigieuses) si est-ce qu'à cause de la guerre, en laquelle entre eux il n'y a que les hommes qui combattent, & qui ont surtout la vengeance contre leurs ennemis en recommandation, les masles sont plus aimez que les femelles. Que si on demande maintenant plus outre : assavoir quelle condition ils leur baillent, & que c'est qu'ils leur apprennent quand ils sont grands : ie respons à cela que comme on a peu recueillir ci dessus, tant au 8, 14 & 15 chap. qu'ailleurs en ceste histoire, où parlant de leur naturel, guerres & façons de manger leurs ennemis, i'ay montré à quoy ils s'appliquent, qu'il sera aisé à iuger

(n'ayans entre eux colleges ny autre moyen d'apprendre les sciences honnestes, moins en particulier les arts liberaux) que comme vray successeurs de Lamech, de Nimrod & d'Esau qu'ils font, leur mestier ordinaire tant grands que petits est d'estre non seulement chasseurs & guerriers, mais aussi tueurs & mangeurs d'hommes.

Au surplus, pourfuivant à parler du mariage des *Tououpinambaoult*s, autant que la vergongne le pourra porter, i'affirme contre ce qu'aucuns ont imaginé que les hommes d'entre eux, gardans l'honesteté de nature, n'ayans iamais publiquement la compagnie de leurs femmes, font en cela non seulement à preferer à ce vilain philosophe cinique, qui trouvé sur le fait, au lieu d'avoir honte dit qu'il plantoit un homme : mais qu'aussi ces boucs puans qu'on voit de nostre temps par deçà, ne se font point cacher pour commettre leurs vilenies, font sans comparaison plus infames qu'eux. Il y a davantage, qu'en l'espace d'environ un an que demeurafmes en ce pays la, frequentans ordinairement parmi eux, nous n'avons iamais veu les femmes avoir leurs ordes fleurs. Vray est que i'ay opinion qu'elles les divertissent, & ont une autre façon de se purger que n'ont celles de par deçà : car i'ay veu des ieunes filles, en l'aage de douze à quatorze ans, lesquelles les meres ou parentes faisans tenir toutes debout, les pieds ioints sur une pierre de gray, leur incifoyent iusques au sang, avec une dent d'animal tranchante comme un cousteau, depuis le dessous de l'aisselle, tout le long de l'un des costez & de la cuisse, iusques au genouil: tellement que ces filles avec grandes douleurs en grinçant les dents faignoient ainsi une espace de temps : & pense comme i'ay dit, que dès le commencement elles ufent de ce

remede, pour obvier qu'on ne voye leurs pouretez. Que si les medecins, ou autres sçavans plus que moi en telles matieres repliquent la dessus : comment se pourra accorder ce que tu as nagueres dit, qu'elles estant mariees soyent si fertiles en enfans, veu que cela cessant aux femmes elles ne peuvent concevoir ni engendrer : si on allegue, di-ie, que ces choses ne peuvent convenir l'une avec l'autre, ie respon que mon intention n'est pas, ni de soudre ceste question, ni d'en dire ici davantage.

Au reste, i'ay refuté à la fin du huitiesme chapitre ce que quelques uns ont escrit, & d'autres pensé que la nudité des femmes & filles sauvages excite plus les hommes à paillardise que si elles estoient habillees : comme aussi ayant là déclaré quelques autres poincts concernant la nourriture, mœurs & façons de vivre des enfans Ameriquains : à fin de suppleer à une plus ample deduction, que le lecteur pourroit requerir en ce lieu touchant ceste matiere, il faudra, s'il luy plaist, qu'il y ait recours.





## CHAPITRE XVIII.

*Ce qu'on peut appeler loix & police civile entre les sauvages : comment ils traitent & reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter : & des pleurs & discours ioyeux que les femmes font à leur arrivée & bien venue.*



UANT à la police de nos sauvages, c'est une chose presque incroyable, & qui ne se peut dire sans faire honte à ceux qui ont les loix divines & humaines, comme estans seulement conduits par leur naturel, quelque corrompu qu'il soit, s'entretiennent & vivent si bien en paix les uns avec les autres. L'enten toutes-fois chacune nation entre elle mesme, ou celles qui sont alliees ensemble : car quant aux ennemis, il a esté veu en son lieu comme ils sont estrangement traitez. Que si cependant il advient que quelques uns querellent (ce qui se fait si peu souvent que durant près d'un an que j'ay esté avec eux ie ne les ay iamais veu debatre que deux fois), tant s'en faut que les autres taschent de les separer ni d'y mettre la paix, qu'au contraire qu'en les contestans se devroyent crever les yeux l'un l'autre, sans leur rien dire ils les laisseront faire. Toutesfois si aucun est blessé par son prochain, & que cèluy qui a fait le coup soit apprehendé, il en recevra autant au mesme endroit de son corps par les

proches parens de l'offensé, & mesme si la mort s'en ensuit, ou qu'il soit tué sur le champ, les parens du defunct feront semblablement perdre la vie au meurtrier. Tellement que pour le dire en un mot, c'est vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, &c. Mais comme j'ay dit, cela se voit fort rarement entre eux.

Touchant les immeubles de ce peuple, consistans en maisons, & (comme j'ay dit ailleurs) en beaucoup plus de tres bonnes terres qu'il n'en faudroit pour les nourrir; quant au premier, se trouvant tel village entre eux où il y a de cinq à six cens personnes; encores que plusieurs habitent en une même maison: tant il y a que chaque famille (sans separation toutesfois de choses qui puissent empescher qu'on ne voye d'un bout à l'autre de ces bastiments, ordinairement longs de plus de soixante pas) ayant son rang à part, le mari a ses femmes & ses enfans separez. Sur quoy faut noter (ce qui est aussi estrange en ce peuple) que les Bresiliens ne demeurans ordinairement que cinq ou six mois en un lieu, emportans puis apres les grosses pieces de bois & grandes herbes de *Pindo*, de quoy leurs maisons sont faites & couvertes, ils changent ainsi souvent de place en place leurs villages: lesquels cependant retiennent toujours leurs anciens noms: de maniere que nous en avons quelquefois trouvé d'esloignez des lieux où nous avons esté auparavant d'un quart ou demi-lieüe. Ce qui peut faire iuger à chacun, puisque leurs tabernacles sont si aisez à transporter, que non seulement ils n'ont point de grands palais eslevez (comme quelqu'un a escrit qu'il y a des Indiens au Peru qui ont leurs maisons de bois si bien basties qu'il y a des sales longues de cent cinquante pas, & larges de huitante), mais aussi que nul

de ceste nation des *Tououpinambaouls* dont ie parle, ne commence logis ni bastiment qu'il ne puisse voir achever, voir faire & refaire plus de vingt fois en sa vie, si toutesfois il vient en aage d'homme. Que si vous leur demandez, pourquoi ils remuent si souvent leur mesnage : ils n'ont autre responce, sinon de dire que changeans ainsi d'air, ils s'en portent mieux, & que s'ils faisoient autrement que leurs grands peres n'ont fait, ils mourroyent soudainement. Pour l'esgard des champs & des terres, chaque pere de famille en aura bien aussi quelques arpens à part, qu'il choisit où il veut à sa commodité, pour faire son iardin & planter ses racines : mais du reste, de se tant soucier de partager leurs heritages, moins plaider pour planter des bornes, à fin d'en faire les separations, ils laissent faire cela aux euterrez avaricieux & chiquaneurs de par deça.

Quant à leurs meubles, i'ay ià dit en plusieurs endroits de ceste histoire quels ils sont : mais encor, à fin de ne rien laisser en arriere de ce que ie sçay appartenir à l'œconomie de nos sauvages, ie veux premierement icy declarer la methode que leurs femmes tiennent à filer le cotton. De quoy elles se servent tant à faire des cordons qu'autres choses, & nommément es liés desquels en second lieu ie declareray aussi la façon. Voici donc comme elles en usent : c'est qu'apres (comme i'ay dit ci-dessus descrivint l'arbre qui le porte) qu'elles l'ont tiré des touffeaux où il croist, l'ayant un peu esparpillé avec les doigts (sans autrement le carder) le tenant par petits monceaux aupres d'elles, soit à terre ou sur quelque autre chose (car elles n'usent pas de quenouilles comme les femmes de par deça), leur fuseau estant un baston rond, non plus gros que le doigt, & de longueur environ un pied,

qu'un trenchoir de bois & de mesme espesseur, attachans le cotton au plus long bout de ce baston qui traverse, en le tournant puis apres sur leurs cuisses & le laschant de la main comme les filandieres font leurs fusees : ce rouleau virevotant ainsi sur le costé comme une grande pirouette parmi leurs maisons ou autres places, elles filent non seulement en ceste façon de gros filets pour faire des liëts, mais aussi i'en avois apporté en France d'aussi deslié et retords par ces femmes sauvages, qu'en ayant fait piquer un pourpoint de toile blanche, chacun qui le voyoit estimoit que ce fust fine soye perlee.

Touchant les liëts de cotton qui sont appelez *Inis* par les sauvages, leurs femmes ayans des mestiers de bois, non pas à plat comme ceux de nos tisserans, ni avec tant d'engins, mais seulement esleveez devant elles de leur hauteur, apres qu'elles ont ourdi à leur mode, commençans à tistre par le bas, elles en font les uns en maniere de rets ou filets à pescher, & les autres plus ferrez comme gros canevats : & au reste estans ces liëts pour la plupart longs de quatre, cinq ou six pieds, & d'une brassé de large, plus ou moins, tous ont deux boucles aux deux bouts faites aussi de cotton, auxquelles les sauvages lient des cordes pour les attacher & pendre en l'air à quelques pieces de bois mises en travers, expressement pour cet effect en leurs maisons. Que si aussi ils vont à la guerre, ou qu'ils couchent par les bois à la chasse, ou sur le bord de la mer, ou des rivieres à la pescherie, ils les pendent lors entre deux arbres. Et pour achever de tout dire sur ceste matiere, quand ces liëts de cotton sont falis, soit de la sueur des personnes, ou de la fumée de tant de feux qu'on fait continuellement ès maisons esquelles ils sont pendus, ou autrement : les femmes

Ameriquaines cueillans par les bois un fruit sauvage de la forme d'une citrouille plate, mais beaucoup plus gros, tellement que c'est tant qu'on peut porter d'un en la main, le decoupant par pieces & le faisant tremper dans de l'eau en quelque grand vaisseau de terre, battans puis apres cela avec des bastons de bois elles en font sortir de gros bouillons d'escume, laquelle leur servant de savon elles en font ces lits aussi blancs que neige ou draps de foulon. Au reste, ie me rapporte à ceux qui en ont fait l'experience, s'il y fait pas meilleur coucher, principalement en esté, que sur nos lits communs : & mesme si c'est sans raison que j'ai dit en l'histoire de Sancerre, qu'en temps de guerre cela est, sans comparaison, plus aisé de pendre en ceste façon des linceuls par les corps de garde pour reposer une partie des soldats qui dorment, pendant que les autres veillent, qu'à l'accoustumer se veautrer par dessus des paillasses, où en salissant les habillemens on ne se remplit pas seulement de vermine, mais aussi quand ce vient à se lever pour faire la faction, on a les costez tous cassez des armes, lesquelles on est contraint d'avoir tousiours à la ceinture, ainsi que nous les avons eues estans assiegez dans ceste ville de Sancerre, où presque sans intervalle l'ennemi un an durant n'a bougé de nos portes.

Or pour faire un sommaire des autres meubles de nos Ameriquains, les femmes (lesquelles entre elles ont toute la charge du mesnage) font force cannes & grands vaisseaux de terre pour faire & tenir le bruvage dit *caouin* : semblablement des pots à mettre cuire, tant de façon ronde qu'ovale : des poesses moyennes & petites, plats & autre vaisselle de terre, laquelle combien qu'elle ne soit guere unie par le

dehors, est neantmoins si bien polie & comme plombée par le dedans de certaine liqueur blanche qui s'endurcit, qu'il n'est possible aux potiers de par deça de mieux accoustrer leurs poteries de terre. Mesmes ces femmes destrempans certaines couleurs grifatres, propres à cela, font avec des pinceaux mille petites gentillesses, comme guilochis, las d'amour, & autres drogeries au dedans de ces vaiselles de terre, principalement en celles où on tient la farine & les autres viandes : de façon qu'on en est servi assez proprement : voire diray plus honnestement que ne font ceux qu'usent par deça de vaiselle de bois. Vray est qu'il y a cela de defaut en ces peintresses Ameriquaines : c'est qu'ayans fait avec leurs pinceaux ce qui leur sera venu en la fantaisie, si vous les priez puis apres d'en faire de la mesme sorte, parce qu'elles n'ont point d'autre proiet, portrait, ni crayon que la quintessence de leur cervelle qui trotte, elles ne scauroyent contrefaire le premier ouvrage : tellement que vous n'en verrez jamais deux de mesme façon.

Au surplus, comme i'ay touché ailleurs, nos sauvages ont des courges & autres gros fruicts mi partis & creusez, dequoy ils font tant leurs tasses à boire, qu'ils appellent *coui*, qu'autres petits vases dont ils se servent à autre usage. Semblablement certaines sortes de grands & petits coffins & petits paniers faits & tissus fort proprement, les uns de ioncs, & les autres d'herbes iannes comme gli ou paille de froment, lesquels ils nomment *Panacous* : & tiennent la farine & ce qui leur plaist dedans. Touchant leurs armes, habits de plumes, l'engin nommé par eux *Maraca*, & autres leurs ustensiles, parce que i'en ay fait la description en un autre endroit, à cause de brieveté ie n'en feray ici autre mention. Voila donc les maisons de nos sauvages faites

& meubles, parquoy il est maintenant temps de les aller voir au logis.

Pour donc prendre ceste matiere un peu de haut, combien que nos *Toüoupinambaouls* reçoivent fort humainement les estrangers amis qui les vont visiter, si est-ce neantmoins que les François & autres de par deçà qui n'entendent pas leur langage, se trouvent du commencement merueilleusement estonnez parmi eux. Et de ma part la premiere fois que ie les frequentay, qui fut trois semaines apres que nous fumes arrivez en l'isle de Villegagnon, qu'un truchement me mena avec luy en terre ferme en quatre ou cinq villages : quand nous fumes arrivez au premier nommé *Yabouraci* en langue du pays, & par les François *Pepin* (à cause d'un navire qui y chargea une fois, le maistre duquel s'appeloit ainsi) qui n'estoit qu'à deux lieües de nostre fort : me voyant tout incontinent environné de sauvages, lesquels me demandoient, *Marapé-dereré, marapé-dereré*, c'est à dire, Comment as-tu nom, comment as-tu nom (à quoi pour lors ie n'entendois que le haut allemand), & du reste l'un ayant prins mon chapeau qu'il mit sur sa teste, l'autre mon espee & ma ceinture qu'il ceignit sur son corps tout nud, l'autre ma casaque qu'il vestit : eux, di-ie, m'estourdissans de leurs crieries & courans de ceste façon parmi leurs villages avec mes hardes, non seulement ie pensois avoir tout perdu, mais aussi ie ne savois où i'en estois. Mais comme l'experience m'a monstré plusieurs fois depuis, ce n'estoit que faute de savoir leur maniere de faire : car faisant le mesme à tous ceux qui les visitent, & principalement à ceux qu'ils n'ont point encore veus : apres qu'ils se sont ainsi un peu iouez des besongnes d'autrui, ils rapportent & rendent le tout à ceux à qui elles appartiennent. La dessus le truche-

ment m'ayant adverti qu'ils desiroyent sur tout de favoir mon nom, mais que de leur dire Pierre, Guillaume ou Iean, eux ne les pouvans prononcer ni retenir (comme de fait, au lieu de dire Iean ils disoyent Nian), il me falloit accommoder de leur nommer quelque chose qui leur fust connue : cela (comme il me dit) estant si bien venu à propos que mon surnom Lery, signifie une huitre en leur langage, ie leur dis que ie m'appelois *Lery-ouffou* : c'est à dire une grosse huitre. De quoy eux se tenans bien satisfaits, avec leur admiration *Teh!* se prenans à rire, dirent : Vrayement voila un beau nom, & n'avions point encore veu de *Mair*, c'est à dire de François, qui s'appelast ainsi. Et de fait, ie puis assurement dire que jamais Circé ne metamorphosa homme en une si belle huitre, ne qui discourut si bien avec Ulysès que j'ay depuis ce temps là fait avec nos sauvages. Sur quoy faut noter qu'ils ont la memoire si bonne, qu'aussi tost que quelqu'un leur a une fois dit son nom, quand par maniere de dire, ils seroyent cent ans apres sans le revoir, ils ne l'oublieront jamais : Je dirai tantost les autres ceremonies qu'ils observent à la reception de leurs amis qui les vont voir. Mais pour le present poursuivant à reciter une partie des choses notables qui m'advinrent en mon premier voyage parmi les *Toüou-pinambaoults*, le truchement & moi, qui de ce mesme iour, passans plus outre fusmes coucher en un autre village nommé *Euramiri* (les François l'appellent Gofet, à cause d'un truchement ainsi nommé qui s'y estoit tenu) trouvant, sur le soleil couchant que nous y arrivasmes, les sauvages dansans & achevans de boire le *caouin* d'un prisonnier qu'ils avoyent tué n'y avoit pas six heures, duquel nous vismes les pieces sur le *boucan* : ne demandez pas si à ce commencement ie

fus estonné de voir telle tragedie : toutes fois, comme vous entendrez, ce ne fut rien au prix de la peur que i'eus bien tost apres. Car comme nous fusmes entrez en une maison de ce village, où selon la mode du pays, nous nous assimes chacun dans un liest de cotton pendu en l'air : après que les femmes (à la maniere que ie diray ci apres) eurent pleuré, & que le vieillard, maistre de la maison eut fait sa harangue à nostre bien venue : le truchement à qui non seulement ces façons de faire des sauvages n'estoyent pas nouvelles, mais qui au reste aimoit aussi bien à boire & à *caouiner* qu'eux, sans me dire un seul mot, ne m'advertir de rien, s'en allant vers la grosse troupe de ces danseurs, me laissà là avec quelques uns : tellement que moy qui estois las, ne demandans qu'à reposer, apres avoir mangé un peu de farine de racine & d'autres viandes qu'on nous avoit presentees, ie me renversay & couchay dans le liest de cotton sur lequel i'estois assis. Mais outre qu'à cause du bruit que les sauvages, dansans & sifflans toute la nuict, en mangeant ce prisonnier, firent à mes oreilles ie fus bien resveillé : encores l'un d'eux avec un pied d'iceluy cuict & boucané qu'il tenoit en sa main, s'approchant de moy, me demandant (comme ie sceu depuis, car ie ne l'entendois pas lors) si i'en voulois manger, par ceste contenance me fit une telle frayeur qu'il ne faut pas demander si i'en perdi toute envie de dormir. Et de faict, pensant veritablement par tel signal & monstre de ceste chair humaine qu'il mangeoit, qu'en me menaçant il me dist et voulust faire entendre que ie serois tantost ainsi accoustré : ioint que comme une doute en engendre une autre, ie soupçonnay tout aussi tost, que le truchement de propos delibéré m'ayant trahi m'avoit abandonné & livré entre les mains de ces barbares : si i'eusse veu

quelque ouverture pour pouvoir sortir & m'enfuir de là, ie ne m'y fusse pas feint. Mais me voyant de toutes parts environné de ceux desquels ignorant l'intention (car comme vous oirez ils ne pensoyent rien moins qu'à me mal faire) ie croyois fermement & m'attendois debvoir estre bien tost mangé, en invoquant Dieu en mon cœur toute cette nuit là. Je laisse à penser à ceux qui comprendront bien ce que ie di, & qui se mettront en ma place, si elle me sembla longue. Or le matin venu que mon truchement (lequel en d'autres maisons du village, avec les fripponniers de sauvages avoit riblé toute la nuit) me vint retrouver, me voyant comme il me dit, non seulement blesme & fort defait de visage, mais aussi presque en la fievre : il me demanda si ie me trouvois mal, & si ie n'avois pas bien reposé : à quoy encores tout esperdu que i'estois, lui ayant respondu en grande colere, qu'on m'avoit voirement bien gardé de dormir, & qu'il estoit un mauvais homme de m'avoir ainsi laissé parmi ces gens que ie n'entendois point, ne me pouvant rasséurer, ie le priay qu'en diligence nous nous ostissions de là. Toutesfois luy là dessus m'ayant dit que ie n'eusse point de crainte, & que ce n'estoit pas à nous à qui on en vouloit : apres qu'il eut le tout recité aux sauvages, lesquels s'estouyffans de ma venue, me pensans caresser, n'avoient bougé d'aupres de moy toute la nuit : eux ayans dit qu'ils s'estoyent aussi aucunement apperceus que i'avois eu peur d'eux, dont ils estoient bien marris, ma consolation fut (selon qu'ils sont grands gausseurs) une risee qu'ils firent, de ce que sans y penser, ils me l'avoient baillée si belle. Le truchement & moi fusmes encores de là en quelques autres villages, mais me contentant d'avoir recité ce que dessus pour eschantillon de ce qui m'advint en mon premier

voyage parmi les sauvages, ie pourfuyvray à la generalité.

Pour doncques declarer les ceremonies que les *Toüoupinambaoult*s observent à la reception de leurs amis qui les vont visiter : il faut en premier lieu, si tost que le voyageur est arrivé en la maison du *Mouffacat*, c'est à dire bon pere de famille qui donne à manger aux passans, qu'il aura choisi pour son hôte (ce qu'il faut faire en chacun village où on frequente, & sur peine de le fascher quand on y arrive n'allez pas premierement ailleurs) que s'asseant dans un liect de cotton pendu en l'air il y demeure quelque peu de temps sans dire mot. Apres cela les femmes venant à l'entour du liect, s'accroupissans les fesses contre terre, & tenans les deux mains sur leurs yeux, en pleurant de ceste façon la bienvenue de celuy dont sera question, elles diront mille choses à sa louange.

Comme par exemple : Tu as pris tant de peine à nous venir voir : tu es bon ; tu es vaillant. Et si c'est un François ou austre estrangier de par deça, elles adiousteront : Tu nous as apporté tant de belles besongnes dont nous n'avons point encore en ce pays : brief, comme i'ai dit, elles en iettant des grosses larmes, tiendront plusieurs tels propos d'applaudissemens & flatteries. Que si au contraire le nouveau venu qui est assis dans le liect leur veut agreer : faisant bonne mine de son costé, s'il ne veut pleurer tout à fait (comme i'en ai veu de nostre nation, qui, oyant la braverie de ces femmes aupres d'eux, estoient si veaux que d'en venir iusques-là) pour le moins, en leur respondant, iettant quelques souspirs, faut-il qu'il en face semblant. Ceste premiere salutation ainsi faite de bonne grace, par ces femmes Americaines, le *Mouffacat*, c'est à dire, vieillard maistre de la maison,

lequel aussi de sa part, comme vous voyez en la figure, s'occupant à faire une fleche ou autre chose, aura esté un quart d'heure sans faire semblant de vous voir (caresse fort contraire à nos embrassemens, accolades, baïsemens & touchemens à la main à l'arrivée de nos amis) venant lors à vous, usera premierement de ceste façon de parler, *Ere-ioubé?* c'est à dire, Es-tu venu? puis, comment te portes-tu? que demandes-tu? &c. A quoi il faut respondre selon que verrez cy apres au colloque de leur langage. Cela fait, il vous demandera si vous voulez manger : que si vous respondes qu'ouy, il vous fera soudain apprester & apporter dans de belle vaisselle de terre, tant de la farine qu'ils mangent au lieu de pain, que des venaisons, volailles, poissons, & autres viandes qu'il aura : mais parce qu'ils n'ont tables, bancs, ny scabelles, le service se fera à belle terre devant vos pieds : quant au bruyage, si vous voulez du *caouin*, & qu'il en ait de fait, il vous en baillera aussi. Semblablement apres que les femmes ont pleuré aupres du passant, à fin d'avoir de luy des peignes, mirouers, ou petites patenostres de verre qu'on leur porte pour les mettre à l'entour de leur bras, elles luy apporteront des fruicts, ou autre petit present des choses de leur pays.

Que si au surplus on veut coucher au village où on est arrivé, le vieillard non seulement fera tendre un beau liest blanc, mais encores outre cela (combien qu'il ne face pas froit en leur pays) à cause de l'humidité de la nuit, & à leur mode il fera faire trois ou quatre petits feux à l'entour du liest, lesquels seront souvent ralumez la nuit, avec certains petits ventaux qu'ils appellent *Tatapecoua*, faits de la façon des contenance que les dames de par deça tiennent devant elles au pres du feu, de peur qu'il ne leur gaste la face.

Mais puisqu'en traittant de la police des sauvages ie suis venu à parler du feu, lequel ils appellent *Tata*, & la fumee *Tatatin*, ie veux aussi declarer l'invention gentile, & incognue, par deça, qu'ils ont d'en faire quand il leur plaist (chose non moins esmerveillable que la pierre d'Escoffe, laquelle, fuyvant le tefmoignage de celuy qui a escrit des singularitez dudit pays, a ceste propriété, qu'estant dans des estoupes, ou dans de la paille, sans autre artifice, elle allume le feu). D'autant doncques qu'aymans fort le feu, ils ne demeurent gueres en un lieu sans en avoir, principalement la nuict qu'ils craignent merueilleusement d'estre surprins d'*Aygnan*, c'est à dire du malin esprit, lequel, comme i'ay dit ailleurs, les bat & tourmente souvent : soit qu'ils soyent par les bois à la chasse, ou sur le bord des eaux à la pescherie, ou ailleurs par les champs : au lieu que nous nous servons à cela de la pierre & du fusil, dont ils ignorent l'usage, ayans en recompense en leur pays deux certaines especes de bois, dont l'un est presque aussi tendre q' s'il estoit à demy pourri, & l'autre au contraire aussi dur que celuy dequoy nos cuisiniers font des lardoires : quand ils veulent allumer du feu, ils les accommodent de ceste forte. Premièrement apres qu'ils ont apprimé & rendu aussi pointu qu'un fuseau par l'un des bouts un baston de ce dernier, de la longueur d'environ un pied, plantant ceste pointe au milieu d'une piece de l'autre, que i'ay dit estre fort tendre, laquelle ils touchent tout à plat contre terre, ou la tiennent sur un tronc, ou grosse busche, en façon de potence renversee : tournant puis apres fort soudainement ce baston entre les deux palmes de leurs mains, comme s'ils vouloyent forer & percer la piece de dessous de part en part, il advient que de ceste soudaine & roide agitation de

ces deux bois, qui font ainsi comme entrefischez l'un dans l'autre, il fort non seulement de la fumee, mais aussi une telle chaleur, qu'ayans du cotton ou des feuilles d'arbres bien seiches toutes prestes (ainsi qu'il faut avoir par deça le drapeau brulé, ou autre esmorce pres du fusil), le feu s'y prend si bien qu'il assure ceux qui m'en voudront croire, en avoir moy-mesme fait de ceste façon. Non pas cependant qu'il pour cela ie veuille dire, moins croire ou faire accroire, ce qu'un autre a mis en ses escrits : sçavoir que les sauvages de l'Amérique (qui sont ceux dont ie parle à present) avant ceste invention de faire feu, seichoyent leurs viandes à la fumee. Car tout ainsi qu'il ie tiens ceste maxime de physique tournée en proverbe estre tres vraie; sçavoir qu'il n'y a point de feu sans fumee, aussi par le contraire estimé-ie celui n'estre pas bon naturaliste qui nous veut faire accroire qu'il y a de la fumee sans feu. I'entend de la fumee, laquelle, comme celui dont ie parle veut donner à entendre, puisse cuire les viandes : tellement que si pour solution il vouloit dire qu'il a entendu parler des vapeurs & exhalations, encores qu'on luy accorde qu'il y en ait de chaudes, tant y a qu'attendu que tant s'en faut qu'elles les puissent seicher, qu'au contraire, fust chair ou poisson, elles les rendroyent plus tost moites & humides : la response sera, que cela est se moquer du monde. Partant puisque cest aucteur, tant en sa *Cosmographie* qu'ailleurs, se plaint si fort & si souvent de ceux, lesquels ne parlans pas à son gré des matieres qu'il touche, il dit n'avoir pas bien leu ses escrits : ie prie les lecteurs d'y bien noter le passage serial que j'ay conte de sa nouvelle chaude, & sogrenue fumee, laquelle ie lui renvoye en son cerveau de vent.

Retournant donc à parler du traitement que les sau-

vages font à ceux qui les vont visiter : apres, qu'en la maniere que i'ay dit, leurs hostes ont beu & mangé, & se font reposez, ou ont couché en leurs maisons : s'ils sont honnestes, ils baillent ordinairement des cousteaux, ou des cizeaux, ou bien des pincettes à arracher la barbe aux hommes : aux femmes, des peignes & des mirouers : & encores aux petits garçons des haims à pescher. Que si au reste on a affaire de vivres ou autres choses de ce qu'ils ont, ayant demandé que c'est qu'ils veulent pour cela, quand on leur a baillé ce dequoy on est convenu, on le peut emporter & s'en aller. Au surplus, parce, comme i'ay dit ailleurs, que n'ayans chevaux, asnes, ny autres bestes qui portent ou charient en leur pays, la façon ordinaire estant d'y aller à beaux pieds sans lance : si les passans estrangers se trouvent las, presentans un couteau ou autre chose aux sauvages, prompts qu'ils sont à faire plaisir à leurs amis, ils s'offriront pour les porter. Comme de fait, durant que i'estois par delà, il y en a eu tels qui nous ayans mis la teste entre les cuisses & les iambes pendantes sur leurs ventres, nous ont ainsi portez sur leurs espaules plus d'une grande lieüe sans se reposer : de façon que si pour les soulager, nous les voulions quelques fois faire arrester, eux se moquans de nous, disoyent en leur langage : Et comment ? pensez-vous que nous soyons des femmes, ou si lasches & foibles de cœur que nous puissions defaillir sous le faix ? Plus tost, me dit une fois un, qui m'avoit sur son col, ie te porterois tout un iour sans cesser d'aller : tellement que nous autres de nostre costé rians à gorge desployee sur ces Traquenards à deux pieds, les voyans si bien deliberez en leur applaudissans & mettans encores (comme on dit) d'avantage le cœur au ventre, leur disions, allons doncques tousiours.

Quant à leur charité naturelle, en se distribuans & faifans iournellement prefens les uns aux autres, des venaiſons, poiſſons, fruitſ & autres biens qu'ils ont en leur pays, ils l'exercent de telle façon que non ſeulement un ſauvage, par maniere de dire, mourroit de honte ſ'il voyoit ſon prochain, ou ſon voiſin aupres de ſoy avoir faute de ce qu'il a en ſa puiſſance, mais auſſi, comme ie l'ay experimenté, ils uſent de meſme liberalité envers les eſtrangers leurs alliez. Pour exemple de quoy i'allegueray, que ceſte fois (ainſi que i'ay touché au dixieſme chapitre) que deux François & moy, nous eſtans eſgarez par les bois, cuidaſmes eſtre devorez d'un gros & eſpouvantable lezard, ayans outre cela, l'eſpace de deux iours & d'une nuit que nous demeurafmes perdus, enduré grand faim : nous eſtant finalement retrouvez en un village nommé *Pano*, où nous avions eſté d'autres fois, il n'eſt pas poſſible d'eſtre mieux receu que nous fuſmes des ſauvages de ce lieu-la. Car en premier lieu, nous ayans ouy raconter les maux que nous avions endurez : meſme le danger où nous avions eſté, d'eſtre non ſeulement devorez des beſtes cruelles, mais auſſi d'eſtre prins & mangez des *Margaias*, nos ennemis & les leurs, de la terre deſquels (ſans y penſer) nous nous eſtions approché bien pres : parce, di-ie, qu'outre cela, paſſans par les deſerts, les eſpines nous avoyent bien fort eſgratignez, eux nous voyans en tel eſtat, en prindrent ſi grand pitié, que les receptions hypocritiques de ceux de par deça, qui pour conſolation des affligez n'uſent que du plat de la langue, eſt bien eſloignee de l'humanité de ces gens, leſquels neantmoins nous appellons barbares. Pour doncques venir à l'effect, apres qu'avec de belle eau claire, qu'ils furent querir expres, ils eurent com-

mencé par là (qui me fit refouvenir de la façon des anciens) de laver les pieds & les iambes de nous trois François, qui estions affis chacun en son liét à part, les vieillards lesquels dès nostre arrivee avoyent donné ordre qu'on nous apportast à manger, mesme avoyent commandé aux femmes, qu'en diligence elles fissent de la farine tendre, de laquelle (comme i'ay dit ailleurs) i'aimerois autant manger que du molet de pain blanc tout chaud : nous voyans un peu rafraischis, nous firent incontinent servir à leur mode de force bonnes viandes, comme venaisons, volailles, poissons & fruiets exquis, dont ils ne manquent jamais.

Davantage, quand le soir fut venu, à fin que nous reposissions plus à l'aïse, le vieillard nostre hoste, ayant fait oster tous les enfans d'aupres de nous, le matin à nostre resveil nous dit : Et bien *Atono-affats* : (c'est à dire, parfaicts alliez) avez-vous bien dormi ceste nuit ? à quoy luy estant respondu qu'ouy fort bien, il nous dit : Reposez-vous encore, mes enfans, car ie vis bien hier au soir q' vous estiez fort las. Brief il m'est malaisé d'exprimer la bonne chere qui nous fut lors faite par ces sauvages : lesquels à la verité, pour le dire en un mot, firent en nostre endroit ce que saint Luc dit aux actes des Apostres, que les barbares de l'isle de Malte pratiquerent envers saint Paul, & ceux qui estoient avec luy, apres qu'ils eurent eschappé le naufrage dont il est là fait mention. Or parce que nous n'allions point par pays que nous n'eussions chacun un sac de cuir plein de mercerie, laquelle nous servoit au lieu d'argent, pour converfer parmi ce peuple : au departir de là, nous baillafmes ce que il nous pleut, assavoir (comme i'ay tantost dit que c'est la coustume) cousteaux, cizeaux, & pincettes aux bons vieillards : des peignes, mirouers & bracelets,

de boutons de verre aux femmes : & des hameçons à pescher aux petits garçons.

Surquoy aussi, à fin de mieux faire entendre combien ils font cas de ces choses, ie reciteray que moy estant un iour en un village, mon *Mouffacat*, c'est à dire, celuy qui m'avoit receu chez soy, m'ayant prié de luy monstrier tout ce que j'avois dans mon *Caramemo*, c'est à dire, dans mon sac de cuir : apres qu'il m'eut fait apporter une belle grande vaisselle de terre, dans laquelle j'arrangeay tout mon cas : luy, s'esmerveillant de voir cela, appelant soudain tous les autres sauvages, il leur dit : Je vous prie, mes amis, considerez un peu quel personnage j'ay en ma maison : car, puisqu'il a tant de richesses, ne faut-il pas bien dire qu'il soit grand seigneur? Et cependant, comme ie dis en riant contre un mien compagnon qui estoit là avec moy, tout ce que ce sauvage estimoit tant, qui estoit en somme cinq ou six cousteaux emmanchez de diverses façons, autant de peignes, deux ou trois grands mirouers, & autres petites besongnes, n'eust pas vally deux testons dans Paris. Parquoy suyvant ce que j'ay dit ailleurs, qu'ils ayment furtout ceux qui sont liberaux, me voulant encores moy mesme plus exalter qu'il n'avoit fait, ie lui baillay publiquement & gratuitement devant tous, le plus grand & le plus beau de mes cousteaux : duquel de fait il fit autant de conte, que feroit quelqu'un en nostre France, auquel on auroit fait present d'une chaine d'or de la valeur de cent escus.

Que si vous demandez maintenant plus outre, sur la frequentation des sauvages de l'Amérique, desquels ie traite à present : assavoir, si nous nous tenions bien assurez parmi eux, ie respons, que tout ainsi qu'ils haïssent si mortellement leurs ennemis, que comme

vous avez entendu cy devant, quand ils les tiennent, fans autre composition, ils les assomment & mangent : par le contraire ils aiment tant estroitement leurs amis & confederez, tels que nous estions de ceste nation nommee *Toüoupinambaoults*, que plus tost pour les garantir, & avant qu'ils receussent aucun des-plaisir, ils se feroient hacher en cent mille pieces, ainsi qu'on parle : tellement que les ayant experimentez, ie me fierois, & me tenois de fait lors plus asseuré entre ce peuple que nous appellons sauvages, que ie ne ferois maintenant en quelques endroits de nostre France, avec les François desloyaux & degenez : ie parle de ceux qui sont tels : car quant aux gens de bien, dont par la grace de Dieu le royaume n'est pas encore vuide, ie ferois tres marri de toucher à leur honneur.

Toutesfois à fin que ie dise le *pro* & le *contra* de ce que i'ay cognu estant parmi les Ameriquains, ie reciteray encores un faict contenant la plus grande apparence de danger où ie me suis iamais trouvé entre eux. Nous estans donc un iour inopinément rencontrez six François en ce beau village d'*Okorantin*, duquel i'ay ià plusieurs fois fait mention cy dessus, distant de dix ou douze lieües de nostre fort, ayant resolu d'y coucher, nous fismes partie à l'arc, trois contre trois pour avoir des poulles d'Inde & autres choses pour nostre souper. Tellement qu'estant advenu que ie fus des perdans, ainsi que ie cherchois des volailles à acheter parmi le village, il y eut un de ces petits garçons François, que i'ay dit du commencement, que nous avions mené dans le navire de Rofee pour apprendre la langue du pays, lequel se tenoit en ce village, qui me dit : Voila une belle & grosse canne d'Inde, tuez-la, vous en ferez quitte en payant : ce que n'ayant point

fait difficulté de faire (parce que nous avions souvent ainsi tué des poules en d'autres villages, dequoy les sauvages, en les contentans de quelques cousteaux, ne s'estoient point faschez) apres que i'eu ceste cane morte en ma main, ie m'en allay en une maison, où presque tous les sauvages de ce lieu estoient assemblez pour *caouiner*. Ainsi ayant là demandé à qui estoit la cane, à fin q' ie la luy payasse, il y eut un vieillard, lequel, avec une assez mauvoise trongne, se presentant, me dit, c'est à moy. Que veux-tu que ie t'en donne, lui di-ie? Un cousteau, respondit-il : auquel sur le champ en ayant voulu bailler un, quand il l'eut veu, il dit, i'en veux un plus beau : ce que sans repliquer lui ayant présenté, il dit qu'il ne vouloit point encore de celsuy la. Que veux-tu donc, lui di-ie, que ie te donne? Une serpe, dit-il. Mais parce qu'outre que cela estoit un pris de tout excessif en ce pays là, de donner une serpe pour une cane, encores n'en avois-je point, pour lors ie lui dis qu'il se contentast s'il vouloit du second cousteau que ie luy presentois, & qu'il n'en auroit autre chose. Mais là dessus le truchement, qui cognoissoit mieux leur façon de faire (combien qu'en ce fait, comme ie diray, il fust aussi bien trompé que moy) me dit, il est bien fasché, & quoy que c'en soit, il luy faut trouver une serpe. Parquoy en ayant emprunté une du garçon duquel i'ai parlé, quand ie la voulu bailler à ce sauvage, il en fit derechef plus de refus qu'il n'avoit fait auparavant des cousteaux : de façon que me faschant de cela, pour la troisieme fois ie luy dis : Que veux tu donc de moy? A quoy furieusement il repliqua, qu'il me vouloit tuer comme i'avois tué sa cane : car, dit-il, parce qu'elle a esté à un mien frere qui est mort, ie l'aimois plus que toute autre chose que i'eusse en ma

puissance. Et de fait, mon lourdaud de ce pas s'en allant querir une espee, plustost grosse massue de bois de cinq à six pieds de long, revenant tout soudain vers moy, continuoit tousiours à dire qu'il me vouloit tuer. Qui fut donc bien esbahi ce fut moy : & toutesfois, comme il ne faut pas faire le chien couchant (comme on parle) ny le craintif en ceste nation, il ne falloit pas que i'en fisse semblant. Là dessus le truchement, qui estoit assis dans un liéd de cotton pendu entre le querelleur & moy, m'advertissant de ce que ie n'entendois point, me dit : Dites-luy en tenant vostre espee au poing, & luy monstrant vostre arc & vos flesches, à qui il pense avoir affaire : car quant à vous vous estes fort & vaillant, & ne vous lairrez pas tuer si aisément qu'il pense. Somme fa fant bonne mine & mauvais ieu, comme on dit, apres plusieurs autres propos que nous eufmes ce sauvage & moi, sans (suyvant ce que i'ay dit au commencement de ce chapitre) que les autres fissent aucun semblant de nous accorder, yvre qu'il estoit du *caouin* qu'il avait beu tout le long du iour, il s'en alla dormir & cuver son vin, & moy & le truchement souper & manger sa cane avec nos compagnons, qui nous attendans au haut du village, ne favoyent rien de nostre querelle.

Or cependant, comme l'issue monstra, les *Toūoupinambaoults* sachans bien, qu'ayans ia les Portugais pour ennemis, s'ils avoyent tué un François, la guerre irreconciliable seroit tellement declairee entr'eux, qu'ils seroyent à iamais privez d'avoir de la marchandise, tout ce que mon homme avoit fait, n'estoit qu'en se iouant. Et de fait, s'estant reveillé environ trois heures apres, il m'envoya dire par un autre sauvage que i'estois son fils, & que ce qu'il avoit fait en mon endroit estoit seulement pour esprouver, & voir

à ma contenance si ie ferois bien la guerre aux Portugais & aux *Margaias* nos communs ennemis. Mais de mon costé, à fin de luy oster l'occasion d'en faire autant une autre fois, ou à moy, ou à un autre des nostres : ioint que telles rifees ne sont pas fort plai-fantes, non seulement ie luy manday que ie n'avois que faire de luy, & que ie ne voulois point de pere qui m'esprouast avec une espee au poing, mais aussi le lendemain, entrant en la maison où il estoit, à fin de luy faire trouver meilleur, & luy monstrier que tel ieu me desplaisoit, ie donnay des petits cousteaux & des haims à pescher aux autres tout aupres de luy qui n'eut rien. On peut donc recueillir tant de cest exemple, que de l'autre que i'ay recité cy dessus de mon premier voyage parmi les sauvages, ou, pour l'ignorance de leur coustume envers notre nation ie cuidois estre en danger, que ce que i'ay dit de leur loyauté envers leurs amis demeure tousiours vray & ferme : assavoir qu'ils seroyent bien marris de leur faire desplaisir. Surquoy, pour conclusion de ce point, i'adiousteray, que sur tout les vieillards, qui par le passé ont eu faute de coignes, serpes & cousteaux (qu'ils trouvent maintenant tant propres pour couper leurs bois, & faire leurs arcs & leurs flesches) non seulement traittent fort bien les François qui les visitent, mais aussi exhortent les ieunes gens d'entr'eux, de faire le semblable à l'advenir.





## CHAPITRE XIX.

*Comment les sauvages se traitent en leurs maladies, ensemble de leurs sepultures & funerailles, & des grands pleurs qu'ils font apres leurs morts.*



OUR mettre fin à parler de nos sauvages de l'Amerique, il faut favoir comment ils se gouvernement en leurs maladies, & à la fin de leurs iours : c'est dire, quand ils sont prochains de leur mort naturelle. S'il advient donc qu'aucuns d'eux tombe malade, apres qu'il aura monstré & fait entendre où il sent son mal, soit au bras, iambes ou autres parties du corps : cest endroit là sera fusté avec la bouche par l'un de ses amis : & quelquesfois par une maniere d'abuseurs qu'ils ont entr'eux nommez *Pagés*, qui est à dire barbier ou medecin (autre que les Caraibes dont i'ay parlé, traitant de leur religion), lesquels non seulement leur font accroire qu'ils leur arrachent la douleur, mais aussi qu'ils leur prolongent la vie. Cependant outre les sievres & maladies communes de nos Ameriquains, à quoy, comme i'ay touché cy devant, à cause de leur pays bien temperé, ils ne sont pas si suiets que nous sommes par deçà, ils ont une maladie incurable qu'ils nomment *Pians* : laquelle combien qu'ordinairement elle se prenne & provienne de paillardise, i'ay

neantmoins veu avoir à de ieunes enfants qui en estoyent aussi couverts, qu'on en voit par deçà estre de la petite verole. Mais, au reste, ceste contagion se convertissant en pustules plus larges que le pouce, lesquelles s'espendent par tout le corps & iusques au visage : ceux qui en sont entachez en portent aussi bien les marques toute leur vie, que sont les verolez & chancreux de par deçà, de leur turpitude & vilenie. Et de fait i'ay veu en ce pays la un Truchement, natif de Rouen, lequel s'estant veautré en toutes sortes de paillardises parmi les femmes & filles sauvages, en avoit si bien receu son salaire, que son corps et son visage estans aussi couverts et desfigurez de ces *Pians* que s'il eust esté vray ladre, les places y estoyent tellement imprimees, qu'impossible luy fut de iamais les effacer : aussi est ceste maladie la plus dangereuse en ceste terre du Bresil. Ainsi, pour reprendre mon premier propos, les Ameriquains ont ceste coustume, que quant au traitement de la bouche de leurs malades, si celuy qui est detenu au liect devoit demeurer un mois sans manger, on ne luy en donnera iamais qu'il n'en demande : mesme, quelque grieve que soit la maladie, les autres qui sont en fanté, suyvant leur coustume, ne laisseront pas pour cela, beuvans, sautans & chantans, de faire bruit autour du pauvre patient : lequel aussi de son costé sachant bien qu'il ne gagneroit rien de s'en fascher, aime mieux avoir les oreilles rompues que d'en dire mot. Toutesfois s'il advient qu'il meure, & surtout si c'est quelque bon pere de famille, la chantrerie estant soudain tournée en pleurs, ils lamentent de telle façon, que si nous nous trouvions en quelque village où il y eust un mort, où il ne falloit pas faire estat d'y coucher, on ne se pas attendre de dormir la nuit. Mais principalement c'est mer-

veille d'ouïr les femmes, lesquelles braillans si fort & si haut, que vous diriez que ce sont hurlemens de chiens & de loups, font communément tels regrets & tels dialogues. Il est mort (diront les unes en traînant leurs voix) celui qui estoit si vaillant & qui nous a tant fait manger de prisonniers. Puis les autres en esclatant de mesme, répondront : O que c'estoit un bon chasseur & un excellent pescheur. Ha le brave affommeur de Portugais & de *Margaias*, desquels il nous a si bien vengez, dira quelqu'une entre les autres : tellement que parmi ces grands pleurs, s'incitans à qui fera le plus grand dueil, & comme vous voyez en la presente figure, s'embrassans les bras & les espaules l'une de l'autre, iusques à ce que le corps soit osté de devant elles, elles ne cesseront, en dechifrans & recitans par le menu tout ce qu'il aura fait & dit en sa vie, de faire de longues kirieles de ses louanges.

Bref à la maniere que les femmes de Bearn, ainsi qu'on dit, faisans de vice vertu en une partie des pleurs qu'elles font sur leurs maris decedez chantent : *la mi amon, la mi amon, cara rident, œil de splendon : Cama leugé, bel dansadou : Lo mé balen, lo m'es burbat : mati depes : fort tard au lheit*. C'est à dire mon amour, mon amour; visage riant, œil de splendeur, jambe legere, beau danseur, le mien vaillant, le mien esveillé, matin debout, fort tard au liest : Voire comme aucuns disent que les femmes de Gascongne adioustent, *Vere, vere. ô le bet renegadon, ô le bet iougadon qu'here* : c'est à dire, hélas! hélas! O le beau renieur, ô le beau ioueur qu'il estoit : ainsi en font nos povres Americaines, lesquelles au surplus, au refrain de chaque pose, adioustans tousiours, il est mort, il est mort, celui duquel nous faisons maintenant le dueil : les hommes leur respondans disent, hélas il est vray,

nous ne le verrons plus iufques à ce que nous foyons derriere les montagnes, où, ainfi que nous enfeignent nos *Caraïbes*, nous danferons avec luy, & autres femblables propos qu'ils adiouftent.

Or ces querimones durans ordinairement demy iour (car ils ne gardent gueres leurs corps morts davantage) apres que la fosse aura esté faite, non pas longue à nostre mode, ains ronde & profonde comme un grand tonneau à tenir le vin le corps qui auffi incontinent apres avoir esté expiré, aura esté plié, les bras & les iambes liez à l'entour, fera ainfi enterré presque tout debout : mefme (comme i'ay dit) fi c'est quelque bon vieillard qui foit decedé, il fera enfepulturé dans fa maifon, enveloppé de fon liét de cotton, voire on enterrera avec luy quelques coliers, plumasferies & autres besongnes qu'il vouloit porter quand il estoit en vie. Sur lequel propos on pourroit alleguer beaucoup d'exemples des anciens qui en ufoyent de ceste façon : comme ce que Iosephe dit que fut mis au sepulchre de David & ce que les histoires prophanes tesmoignent de tant de grands personnages qui apres leur mort, ayans esté ainfi parez de ioyaux fort precieux, le tout est pourri avec leurs corps. Et pour n'aller plus loin de nos Ameriquains (comme nous avons ici allegué ailleurs), les Indiens du Peru, terre continente à la leur, enterrans avec leurs rois & caciques grande quantité d'or et de pierres precieuses : plusieurs Espagnols de ceux qui furent les premiers en ceste contrée là, recherchans les despouilles de ces corps morts, iufques aux tombeaux & crottes où ils fçavoyent les trouver, en furent grandement enrichis. De maniere qu'on peut bien appliquer à tels avaricieux, ce que Plutarque dit que la Royne Semiramis avoit fait engraver en la pierre de sa sepulture :

affavoir par le dehors tourné en vers françois, comme s'en suit :

Quiconque soit le Roy de pecune indigent,  
Ce tombeau ouvert prenne autant qu'il veut d'argent.

Puis celuy qui l'ouvrit y pensant trouver grand butin, au lieu de cela vid ceste escriture par le dedans :

Si tu n'estois meschant infatiable d'or,  
Jamais n'eusses fouillé des corps morts le thrésor.

Toutesfois pour retourner à nos *Toüoupinambaoultz*, depuis que les François ont hanté parmi eux, ils n'enterrent pas si coustumierement les choses de valeur avec leurs morts, qu'ils souloyent faire auparavant : mais, ce qui est beaucoup pire, oyez la plus grande superstition qui se pourroit imaginer, en laquelle ces pauvres gens sont detenus. Dès la premiere nuit d'apres qu'un corps, à la façon que vous avez entendu, a esté enterré, eux croyans fermement que si *Aygnan*, c'est à dire le diable en leur langage, ne trouvoit d'autres viandes toutes prestes aupres, qu'il le deterreroit & mangeroit : non seulement ils mettent de grands plats de terre pleins de farine, volailles, poissons & autres viandes bien cuites, avec de leur bruyage dit *Caouin*, sur la fosse du desfunct, mais aussi iusqu'à ce qu'ils pensent que le corps soit entierement pourri, ils continuent à faire tels services vrayement diaboliques : duquel erreur il nous estoit tant plus mal aisé de les divertir, que les truchemens de Normandie qui nous avoyent precedez en ce pays là, à l'imitation des prestres de Bel, desquels il est fait mention en l'Escriture, prenans de nuit ces bonnes viandes pour les manger, les y avoyent tellement

entretenus, voire confirmez, que quoy que par l'experience nous leur monstrissions que ce qu'ils y mettoient le soir s'y retrouvoit le lendemain, à peine pûmes nous persuader le contraire à quelques uns. Tellement qu'on peut dire que ceste resverie des sauvages n'est fort différente de celle des rabins docteurs iudaïques, ni de celle de Pausanias. Car les rabins tiennent que le corps mort est laissé en la puissance d'un diable qu'ils nomment Zabel ou Azazel, lequel ils disent estre appelé prince du desert, au Levitique : & mesmes pour confirmer leur erreur, ils destournent ces passages de l'Ecriture où il est dit au serpent : Tu mangeras la terre tout le temps de la vie : car, disent-ils, puisque nostre corps est créé du limon & de la poudre de la terre, qui est la viande du serpent, il luy est suiect iusques à ce qu'il soit transmué en nature spirituelle. Pausanias semblablement raconte d'un autre diable nommé Eurinomus, duquel les interpreteurs des Delphiens ont dit qu'il devoit la chair des morts, & n'y laissoit rien que les os, qui est en somme, ainsi que j'ay dit, le mesme erreur de nos Ameriquains.

Finalement quant à la maniere que nous avons montré au chapitre precedent, les sauvages renouvellent & transportent leurs villages en autres lieux, mettans sur les fosses des trespassez de petites couvertures de ceste grande herbe qu'ils nomment *Pindo*, non seulement les passans, par ce moyen, y reconnoissent forme de cimetièrre, mais aussi quand les femmes s'y rencontrent, ou autrement quand elles sont par les bois, si elles se ressouviennent de leurs feus maris, ce fera, faisant les regrets accoutumez, à hurler de telle façon qu'elles se font ouyr de demie lieüe. Parquoy les laissant pleurer tout leur saoul, puis que j'ay pourfuyvi les sauvages iusques à la fosse, ie mettrai

ici fin à discourir de leur maniere de faire : toutesfois les lecteurs en pourront encore voir quelque chose au colloque suyvant, qui fut fait au temps que i'estois en l'Amerique, à l'aide d'un truchement : lequel non seulement pour y avoir demeuré sept ou huit ans, entendoit parfaitement le langage des gens du pays, mais aussi parce qu'il avoit bien étudié, mesme en la langue grecque, de laquelle (ainsi que ceux qui l'entendent ont ia peu voir ci-dessus) ceste nation des *Toüoupinambaoults* a quelques mots, il le pouvoit mieux expliquer.





## CHAPITRE XX

Colloque de l'entrée ou arrivée en la terre du Bresil, entre les gens du pays nommés Tououpinambaoults & Toupinkenins en langage sauvage & françois.

*Pa-arout*



OÛOUPINAMBAOULT. — *Ere-ioubè?* Es-tu venu?

FRANÇOIS. — Ouy, ie suis venu.

T. — *Teh! auge-ny-po.* Voila bien dit.

T. — *Mara-pé-déréré?* Comment te nommes tu?

L. — *Lery-oussou.* Une grosse huitre.

T. — *Ere-iacassopienc?* As-tu laissé ton pays pour venir demeurer icy?

F. — *Pa.* Ouy.

T. — *Eori-deretani ouani repiac.* Vien doncques voir le lieu où tu demeureras.

F. — *Augé-bé.* Voila bien dit.

T. — *I-endé-répiac? aout i-eudérépiac aout é éhéraire.* *Teh! ouéreté kenois Lery-oussou yméen!* Voila doncques il est venu par deçà, mon fils, nous ayant en sa memoire, hélas!

T. — *Eréron dé carameino?* As-tu apporté tes coffres? Ils entendent aussi tous autres vaisseaux à tenir hardes que l'homme peut avoir.

F. — *Pá arout.* Ouy, ie les ay apportez.

T. — *Mobouy?* Combien?

Autant qu'on en aura on leur pourra nombrer par paroles iusques au nombre de cinq, en les nommant ainsi : *Augé-pé* 1, *mocoueïn* 2, *mossaput* 3, *oioicondic* 4, *ecoinbo* 5. Si tu en as deux, tu n'as que faire d'en nommer quatre ou cinq. Il te suffira de dire *mocoueïn* de trois & quatre. Semblablement s'il y en a quatre, tu diras *oioicondic*. Et ainsi des autres; mais s'ils ont passé le nombre de cinq, il faut que tu monstres par les doigts & par les doigts de ceux qui sont auprès de toy, pour accomplir le nombre que tu leur voudras donner à entendre, & de toute autre chose semblablement. Car ils n'ont autre maniere de conter.

T. — *Mâé pèrèrout*, de *caramémo poupé*? Quelle chose est-ce que tu as apportee dedans tes coffres?

F. — *A-aub*. Des vestements.

T. — *Mara-vaé*? De quelle sorte ou couleur?

F. — *Sóbouy-eté*, de bleu. *Pirenc*, rouge. *Ioup*, iaune. *Son*, noir. *Sóbouy-masson*, verd. *Pirienc*, de plusieurs couleurs. *Pegassou-aue*, couleur de ramier. *Tin*, blanc & est entendu de chemise.

T. — *Maé-pàmo*? Quoi encores?

F. — *A cang aubé-roupé*. Des chapeaux.

T. — *Seta-pé*? Beaucoup.

F. — *Icatoupané*. Tant qu'on ne peut les nombrer.

T. — *Ai-pogno*? Est-ce tout?

F. — *Erimen*. Non ou nenny.

T. — *Esse non bat*. Nomme tout.

F. — *Coromo*. Attens un peu.

T. — *Neïn*. Or sus doncques.

F. — *Mocap* ou *Mororocap*. Artillerie à feu, comme harquebuze grande ou petite : car *Mocap* signifie toute maniere d'artillerie à feu, tant de grosses pieces de navires, qu'autres. Il semble aucune fois qu'ils prononcent *Bocap* par B, & seroit bon en escrivant ce

mot d'entremesler *M B* ensemble qui pourroit. *Mocap-coui*, de la poudre à canon, ou poudre à feu, comme flasques, cornes & autres.

T. — *Mara-vaé*? Quels font-ils?

F. — *Tapiroussou-alc*. De corne de bœuf.

T. — *Augé-gaton-tégué*. Voila très bien dit.

*Màe pé sepouyt rem*? Qu'est-ce qu'on baillera pour ce?

F. — *Arouri*. Je ne les ay qu'apportees comme disant, ie n'ay point de haste de m'en desfaire : en leur faisant sembler bon.

T. — *Hé!* C'est une interiection qu'ils ont accoustumé de faire quand ils pensent à ce qu'on leur dit, voulans resplicher volontiers. Neantmoins se taisent a fin qu'ils ne soyent veus importuns.

F. — *Arrou-itaygapeu*. J'ay apporté des espees de fer.

T. — *Naoepiac-icho péné*? Ne les verray-ie point?

F. — *Bégoé irem*. Quelque iour à loisir.

T. — *Néréroupè guya-pat*? N'as-tu point apporté de serpes à creuser?

F. — *Arrout*. J'en ay apporte.

T. — *Igatou-pé*? Sont-elles belles?

F. — *Guiapav-été*. Ce sont serpes excellentes.

T. — *Aua-pomoquem*? Qui les a faites?

F. — *Pagé-ouassou remymogneu*. Ç'a esté celuy que cognoissez, qui se nomme ainsi, qui les a faites.

T. — *Augé-terah*. Voila qui va bien.

T. — *Acepiah mo mèn*. Helas! ie les verrois volontiers.

F. — *Karamouffee*. Quelque autre fois.

T. — *Tàcépiah taugé*. Que ie les voye presentement.

F. — *Eembereingué*. Atten encore.

T. — *Erérroupè itaxé amo*. As-tu point apporté de cousteaux?

F. — *Arroureta*. I'en ay apporté en abondance.

T. — *Secouarantin vaé*. Sont-ce des cousteaux qui ont le manche fourchu?

F. — *En-eu non ivetin*, à manche blanc. *Ivèpèp*, à demi raffé. *Taxe miri*, des petits cousteaux. *Pinda*, des haims. *Montemonton*, des alanies. *Arroua*, des miroirs. *Knap*, des peignes. *Mourobouy été*, des colliers ou bracelets bleus. *Cepiah yponyéum*, qu'on n'a point accoustumé d'en voir. Ce sont les plus beaux qu'on pourroit voir depuis qu'on a commencé à venir deçà.

T. — *Easo ia-voh de caramemo t'acepiah de maé*. Ouvre ton coffre à fin que ie voye tes biens.

F. — *Aimossaénen*, ie suis empesché. *A cépiah-ouca iren desne*, ie le monstreray quelque iour que ie viendray à toy.

T. — *Nârour ichop' Iemmaé desne?* Ne t'apporteroy-ie point des biens quelques iours?

F. — *Maé pererou potat?* Que veux-tu apporter?

T. — *Sceh de*. Ie ne scay, mais toy? *Maé peréi potat?* Que veux-tu?

F. — *Soo*, des bestes; *oura*, des oyseaux; *pira*, du poisson; *ouy*, de la farine; *yetio*, des naveaux; *commenda-ouassou*, des grandes febves; *commenda miri*, des petites febves; *morgonia ouassou*, des oranges & des citrons; *maé tironèn*, de toutes ou plusieurs choses.

T. — *Mara-vaé sôo ereiusceh?* De quelle forte de beste as-tu appetit de manger?

F. — *Nacepiah que von gonacuré*. Ie ne veux de celles de ce pays.

T. — *Aasienon desne*. Que ie te les nomme.

F. — *Nein*. Or là.

T. — *Tapiroussou*. Une beste qu'ils nomment ainsi,

demi-asne & demi-vache. *Se-ouassou*, espece de cerf & biche. *Taiasou*, fanglier du pays. *Agouti*, une beste rousse grande comme un petit cochon de trois semaines. *Pague*, c'est une beste grande comme un petit cochon d'un mois, rayee de blanc & noir. *Tapiti*, espece de lievre.

F. — *Esse non ooca y chesne*. Nomme moy des oiseaux.

T. — *Iacon*. C'est un oiseau grand comme un chapon, fait comme une petite poule de Guinee, dont il y en a de trois sortes, c'est assavoir *Iacoutin*, *Iacou-pem* & *Iacou-ouassou* : & font de fort bonne saveur, autant qu'on pourroit estimer autres oiseaux. *Moutou*, paon sauvage dont en y a de deux fortes, de noirs & gris ayans le corps de la grandeur d'un paon de nostre pays (oyseau rare). *Mocacouà*, c'est une grande forte de perdrix ayant le corps plus gros qu'un chapon. *Ynambou-ouassou*, c'est une perdrix de la grande forte, presque aussi grande comme l'autre ci-dessus nommee. *Ynambou*, c'est une perdrix presque comme celles de ce pays de France. *Pegassou*, tourterelle du pays. *Pai-cacu*, autre espece de tourterelle plus petite.

F. — *Seta pe-pira sенаé?* Est-il beaucoup de bons poissons?

T. — *Nan*, il y en a autant. *Kurema*, le mulet; *Parati*, un franc mulet. *Acara-ouassou*, un autre grand poisson qui se nomme ainsi. *Acara-pep*, poisson plat encores plus delicat, qui se nomme ainsi. *Acara-bouten*, un autre de couleur tannée qui est de moindre forte. *Acara miri*, de tres petit qui est en eau douce de bonne saveur. *Ouara*, un grand poisson de bon goust. *Kamouronpouy-ouassou*, un grand poisson.

F. — *Mamo pe deretam?* où est ta demeure?

T. — Maintenant il nomme le lieu de sa demeure.

*Kariauh, Ora-ouaffou-onée, Iaeu-ur affic, Piracan i o-pen, Eircifa, I tanen, Taracuir-apan, Sarapo-u.* Ce font les villages du long du rivage entrant en la riviere de *Geneure* du costé de la main fenestre, nommez en leurs propres noms : & ne sache qu'ils puissent avoir interpretation selon la signification d'iceux. *Ke-ri-u, Acara-u, Kouroumouré, Ita ané, Ioirârrouen*, qui font les rivages en ladite riviere du costé de la main dextre. Les plus grands villages de dessus les terres tant d'un costé que d'autre, font : *Sacouarrouffou-tuve, Oca rentin, Sapopem, Nouroucuve, Arasa-tuve, Usu-portuve* & plusieurs autres, dont avec les gens de la terre ayant communication, on pourra avoir plus ample cognoissance, & des peres de famille que frustratoirement on appelle Rois, qui demeurent aufdits villages : & en les cognoissant on en pourra iuger.

F. — *Môbouy-pé toupicha gaton heuou?* Combien y en a-il de grands par deçà ?

T. — *Seta-gue.* Il y en a beaucoup.

F. — *Essenon auge pequoube ychesne.* Nomme m'en quelqu'un.

T. — *N'âu.* C'est un mot pour rendre attentif celui à qui on veut dire quelque propos. *E apirau i-ioup*, c'est le nom d'un homme qui est interpreté, teste à demi pelee, où il n'y a guere de poil.

F. — *Mamo-pè se tam?* Où est sa demeure ?

T. *Kariauh-bé.* En ce village ainsi dit ou nommé, qui est le nom d'une petite riviere dont le village prend le nom, à raison qu'il est assis pres, & est interpreté la maison des *Karios*, composé de ce mot *Karios* & d'*aug*, qui signifie maison, & en ostant *os*, & y adioustant *aug* fera *Kariauh*, & *bé*; c'est l'article de l'ablatif, qui signifie le lieu qu'on demande où là où on veut aller.

T. — *Mosseu y gerre*, qui est interpreté garde de

medecines, ou à qui medecine appartient : & en usent proprement quand ils veulent appeller une femme forciere, ou qui est possedee d'un mauvais esprit : car *mosseu* c'est medecine, & *gerra* c'est appartenance.

T. — *Ourauh-ouffou au areutin*, la grande plume de ce village nommé Defestorts.

F. — *Tau-couar-ouffou-tuye gonare* &, en ce village nommé le lieu où on prend des cannes comme de grands roseaux.

T. — *Ouacau*. Le principal de ce lieu là, qui est à dire leur teste. *Soouar-ouffou*, c'est la feuille qui est tombee d'un arbre. *Morgouia-ouaffou*, un gros citron ou orange, il se nomme ainsi *Mae-du*, qui est flambé de feu de quelque chose. *Maracca-ouaffou*, une grosse sonnette ou une cloche. *Mae-uocep*, une chose à demi sortie, soit de la terre ou d'un autre lieu. *Karianpiare*, le chemin pour aller aux Karios. Ce sont les noms des principaux de la riviere de *Geneure*, & à l'environ.

T. — *Che-ropup-gatou, derour ari*. Je suis fort ioyeux de ce que tu es venu. *Nein téréico, pai Nicolas irou*. Or tien-toy avec le seigneur Nicolas. *Nère roupé d'éré miceco*? N'as-tu pas amené ta femme?

F. — *Arrout iran chéréco angernie*. Je l'ameneray quand mes affaires seront faites.

T. — *Marapè d'erecoran*? Qu'est-ce que tu as affaire?

F. — *Cher auc-ouam*. Ma maison peut demeurer.

T. — *Mara-vae-auc*? Quelle sorte de maison?

F. — *Seth, daè ehèrèco-rem couap rengue*. Je ne scay encore comme ie dois faire.

T. — *Nein tèreie ouap dèrècorem*. Or là donc pense ce que tu auras affaire.

F. — *Peretan repiac-iree*. Apres que j'auray veu vostre pays & demeure.

T. — *Nereico-icho-pe-deauema irom*? Ne te tiendras-tu pas avec tes gens? c'est à dire avec ceux de ton pays?

F. — *Marà amo pè*? Pourquoi t'en enquiers-tu?

T. — *Aipo-gué*. Je le di pour cause. *Ché-pontoupa-gué-déri*, i'en suis ainsi en malaise : comme difant, ie le voudrais bien favoir.

F. — *Nèn pé amotareum pè orèroubicheh*? Ne haïſſez-vous point noſtre principal, c'est à dire noſtre vieillard?

T. — *Erymen. Nenny. Séré cogaton pouy eùm-éié mo*. Si ce n'estoit une chose qu'on doit bien garder, on devroit dire. *Sécouàè aponan-è engatourefme, y potèré cogaton*. C'est la couſtume d'un bon pere qui garde ce qu'il aime.

F. — *Nereſco-icho pirem-ouarini*? N'iras-tu point à la guerre au temps advenir?

F. — *Aſſo irénué*. I'y iray quelque iour. *Marapé peronagèrè*? Comment eſt-ce que vos ennemis ont nom?

T. — *Touaiat* ou *Margaiat*. C'est une nation qui parle comme eux, avec leſquels les Portugais ſe tiennent. *Ouétaca*, ce ſont de vrais ſauvages qui ſont entre la riviere de Maoh-hé & dé paraï. *Ouèauem*. Ce ſont ſauvages qui ſont encores plus ſauvages, ſe tenans parmi les bois & montagnes. *Caraia*. Ce ſont gens d'une plus noble façon & plus abondans en biens, tant vivres qu'autrement, que non pas ceux ci-devant nommez. *Karios*. Ce ſont une autre maniere de gens demeurans par delà les *Tonaire*, vers la riviere de Plate, qui ont un meſme langage que les *Touòup. Tou-pinenquin*.

La difference des langues, ou langage de la terre, eſt entre les nations deſſus nommees : Et premiere-

ment les *Toïoupinambaoults*, *Toupinenquin*, *Touaiaire*, *Teureuminon* & *Kario* parlent un mesme langage, ou pour le moins y a peu de difference entre eux, tant de façon de faire qu'autrement.

Les *Karaia* ont une autre maniere de faire & de parler.

Les *Ouetaca* different tant en langage qu'en fait de l'une & de l'autre partie.

Les *Oueanen* aussi au semblable ont toute autre maniere de faire & de parler.

T. — *Teh! oivac poireca à paau ué, iendésné*. Le monde cherche l'un l'autre & pour nostre bien. Car ce mot *iendésné* est un dual dont les Grecs usent quand ils parlent de deux. Et toutesfois icy est prins pour ceste maniere de parler à nous. *Ty ierobah apôau ari*, Tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apôan ae mae gevre, iendesne*. C'est le monde qui nous est pour nostre bien. C'est, qui nous donne de ses biens. *Ty réco-gaton iendesne*; Gardons le bien, c'est qu'nous le traittions en forte qu'il soit content de nous. *Iporenc eté-amreco iendesne*, Voila une belle chose s'offrant à nous. *Ty maran gaton apoau-apè*, Soyons à ce peuple icy. *Ty momouron, mé mae gerre iendesne*, Ne faisons point outrage à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaué iendesne*, Donnons leur des biens pour vivre. *Ty porraca apoaué*, Travaillons pour prendre de la proie pour eux. Ce mot *yporraca* est spécialement pour aller en pescherie au poisson. Mais ils en usent en toute autre industrie de prendre beste & oyseaux. *Tyrrout maè tyronam ani apè*, Apportons leur de toutes choses que nous leur pourrons recouvrer. *Ty re comrémoich-meiendé-maé recoussaué*, Ne traittons point mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pe-poironc auu-mecharaire-*

*oueh*, Ne foyez point mauvais, mes enfans. *Ta pere coihmaé*, à fin que vous ayez des biens. *Toerecoih perairé amo*, et que vos enfans en ayent. *Ny recoih ienderamouyn maé ponaire*, Nous n'avons point de biens de nos grands peres. *Opap cheramouyn maé ponaire aiti*, l'ay tout ietté ce que mon grand pere m'avoit laissé. *Apoan-maè-ry oi ierobiah*, me tenant glorieux des biens que le monde nous apporte. *Ienderamouyn remiè piac potategue aou-aire*, Ce que nos grands peres voudroyent avoir veu, & toutesfois ne l'ont point veu. *Teh! oip ot arhètè ienderamouyn rècohiare ete iendesne*, Or voila qui va bien, que l'efchange plus excellent que nos grands peres nous est venu. *Iende porrau-ouffou vocare*, C'est ce qui nous met hors de tristesse. *Iende-co ouaffou gerre*, qui nous fait avoir de grands iardins. *En fassî piram*, ienderè *memy non apê*, Il ne fait plus de mal à nos enfanchonnets quand on les tond. l'entend ce diminutif enfanchonnet pour les enfans de nos enfans. *Tyre coih apouan*, ienderoua *gerre-ari*, menons ceux-cy avec nous contre nos ennemis. *Toere coih mocop ò mae-ae*, qu'ils ayent des harquebufes qu'est leur propre bien venu d'eux. *Mara-mo senten goton-enim amo?* Pourquoi ne feront-ils point forts? *Meme-tae morerobiarem*, c'est une nation ne craignant rien. *Ty senenc aponau*, *maram iende iron*, Esprouvons leur force estant avec nous autres. *Mèure-tae moreroar roupiare*, Sont ceux qui deffont ceux qui emportent les autres, assavoir les Portugais. *Agne he oueh*, comme disant, il est vray tout ce que j'ay dit. *Nein-tyamoneta iendere cassoriri*, Devifons ensemble de ceux qui nous cherchent : ils entendent parler de nous en la bonne partie, comme la phrase le requiert.

F. — *Nein-che atam-affaire*. Or donc mon allié.

Mais sur ce point, il est à noter que ce mot *Atour-assap* & *Coton-assap* different : car le premier signifie une parfaite alliance entr'eux, & entr'eux & nous, tant que les biens de l'un sont communs à l'autre. Et aussi qu'ils ne peuvent avoir la fille ne la sœur dudit premier nommé. Mais il n'en est pas ainsi du dernier. Car ce n'est qu'une legere maniere de nommer l'un l'autre par un autre nom que le sien propre, comme ma iambe, mon œil, mon oreille, & autres semblables.

T. — *Maé resse iende moneta?* De quoy parlerons-nous?

F. — *Séeh maé tirouen resse.* De plusieurs & diverses choses.

T. — *Mara-pieu y vah-reré?* Comment s'appelle le ciel?

F. — Le ciel.

T. — *Cyh-rengne tassenouh maetironen desne.*

F. — *Auge-bè,* c'est bien dit.

T. — *Mac,* le ciel. *Couarassé,* le soleil. *Iasce,* la lune. *Iassi tata ouassou,* la grande estoile du matin & du vespre qu'on appelle communement Lucifer. *Iassi tata miri,* ce sont toutes les autres petites estoiles. *Ubouy,* c'est la terre. *Paranan,* la mer. *Uh-été,* c'est eau douce. *Uh-éen,* eau salée. *Uh-éen buhé,* eaux que les matelots appellent le plus souvent sommaque. *Ita est* proprement pris pour pierre, aussi est pris pour toute espece de metal & fondement d'edifice, comme *aoh-ita,* le pilier de la maison. *Yapurr-ita,* le feste de la maison. *Iura-ita,* les gros traversains de la maison. *Igourahon ybouirah,* toute espece & forte de bois. *Ourapat,* un arc, & neantmoins que ce soit un nom composé de *ybouirah* qui signifie bois, & *apat,* crochu ou partie : toutesfois ils prononcent *Orapat* par syncope. *Arre,* l'air. *Arraip,* mauvais air. *Amen,* pluye. *Amen poyton,*

le temps disposé & prest à pleuvoir. *Toupen*, tonnerre. *Toupen verap*, c'est l'esclair qui le prévient. *Ybuoytin*, les nuees ou le brouillard. *Ybue-tare*, les montagnes. *Guum*, campagnes ou pays plat où il n'y a nulles montagnes. *Taue*, villages. *Anc*, maison. *Uh-ecouap*, riviere ou eau courant. *Uh-paon*, une isle enclose d'eau. *Kaa*, c'est toute forte de bois & forest. *Kaa paon*, c'est un bois au milieu d'une campagne. *Kaa-onau*, qui est nourri par les bois. *Kaa-gerre*, c'est un esprit malin, qui ne leur fait que nuire en leurs affaires. *Ygat*, une nasselle d'escorce qui contient trente ou quarante hommes allans en guerre. Aussi est pris pour navire qu'ils appellent *yguerouffou*. *Puiffa-ouaffou*, c'est une saine pour prendre le poisson. *Inguea*, c'est une grande nasselle pour prendre le poisson. *Inquei*, diminutif, nasselle qui sert quand les eaux sont desbordées de leur cours. *Nomognot mae tasse nom dessue*, que ie ne nomme plus de choses. *Emourbeon deretani ichesue*, parle-moy de ton pays & de ta demeure.

F. — *Augé-bé derenguée pourendoup*. C'est bien dit, enquiers toy premierement.

T. — *Ia-eh-marape deretani-rere*. Ie t'accorde cela. Comment a nom ton pays & ta demeure?

F. — Rouen, c'est une ville ainsi nommee.

T. — *Tan-ou/cou-pe-ouim*? Est-ce un grand village? Ils ne mettent point de différence entre ville & village à raison de leur usage, car ils n'ont point de ville.

F. — *Pa*, ouy.

T. — *Moboi-pe-reroupichah-gatou*? Combien avez-vous de seigneurs?

F. — *Auge-pe*. Un seulement.

T. — *Marape-sere*? Comment a-il nom?

F. — Henry. C'estoit du temps du roy Henry II que ce voyage fut fait.

T. — *Tere-porrem*. Voilà un beau nom. *Mara-pe peron pichau-eta-enin*? Pourquoi n'avez-vous plusieurs seigneurs?

F. — *Moroéré chih-gué*, nous n'en avons non plus. *Ore ramouin-aué*, dès le temps de nos grands peres.

T. — *Mara pieuc-pee*? Vous autres qui estes-vous?

F. — *Oroicogné*. Nous sommes contents ainsi. *Oree-maé-gerre*. Nous sommes ceux qui avons du bien.

T. — *Epè-noéré-coih*? *peronpichah-maé*? Et vostre prince a-il point de bien?

F. — *Oerecoig*. Il en a tant & plus. *Oree-mae-gerre-ahèpé*. Tout ce que nous avons est à son commandement.

T. — *Oraini-pe ogèpé*. Va-il en guerre?

F. — *Pa*, ouy.

T. — *Mobouy-tane pe-ionca ny maé*? Combien avez-vous de villes ou villages?

F. — *Seta-gaton*. Plus que ie ne pourrois dire.

T. — *Niresce mouih-icho-pene*? Ne me les nommeras-tu point?

F. — *Ypoicopouy*. Il seroit trop long, ou prolix.

T. — *Yporrenc-pe-peretani*? Le lieu dont vous estes est-il beau?

F. — *Yporren-gaton*. Il est fort beau.

T. — *Eugaya-pe-per-auce*? Vos maisons sont-elles ainsi? assavoir comme les nostres.

F. — *Oicoe-gaton*. Il y a grande difference.

T. — *Mara-vaé*? Comment sont-elles?

F. — *Ita-gepe*. Elles sont toutes de pierre.

T. — *Yourouffou-pe*? Sont-elles grandes?

F. — *Tourouffou-gatou*. Elles sont fort grandes.

T. — *Vaton-gaton-pé*? Sont-elles fort grandes? assavoir hautes.

F. — *Mahmo*. Beaucoup. Ce mot emporte plus que

beaucoup, car ils le prennent pour chose esmerveillable.

T. — *Eugaya-pe-pet auc ynim?* Le dedans est-il ainsi ? assavoir comme celles de par deça.

F. — *Erymen.* Nenny.

T. — *Efse-non de rete renomdau eta ichesne.* Nomme moy les choses appartenant au corps.

F. — *Efscendou.* Escoute.

T. — *Yehl* Me voila prest.

F. — *Che-acan,* ma teste. *De acan,* ta teste. *Ycan,* sa tête. *Ore acan,* nostre teste. *Pé acan,* vostre teste. *Anatcan,* leur teste.

Mais pour mieux entendre ces pronoms en passant, ie declaireray seulement les personnes tant du singulier que du pluriel. Premièrement *ché,* c'est la premiere personne du singulier qui sert en toute maniere de parler, tant primitive que derivative, possessive ou autrement. Et les autres personnes aussi. *Chè-anè,* mon chef ou cheveux, *chè-vona,* mon visage. *Chè-nembi,* mes oreilles. *Chè-shua,* mon front. *Chè-ressa,* mes yeux. *Chè-tin,* mon nez. *Chè-iourou,* ma bouche. *Chè-retoupané,* mes ioues. *Chè-redmina,* mon menton. *Chè-redmina-ané,* ma barbe. *Chè-ape-con,* ma langue. *Chè-ram,* mes dents. *Chè-aiouré,* mon col, ou ma gorge. *Chè-poca,* ma poitrine. *Chè-rôcapé,* mon devant généralement. *Chè-atoucoupè,* mon derriere. *Chè pouy-afoo,* mon eschine. *Chè-roufbouy,* mes reins. *Chè-renirè,* mes fesses. *Chè-innanpouy,* mes espauls. *Chè-inna,* mes bras. *Chè-papouy,* mon poing. *Chè-po,* ma main. *Chè-ponen,* mes doigts. *Chè-puyac,* mon estomac ou foye. *Chè-reguie,* mon ventre. *Chè pourou-assen,* mon nombril. *Chè-cam,* mes mamelles. *Chè-oup,* mes cuisses. *Chè-roduponam,* mes genoux. *Chè-porace,* mes coudes. *Chè-redemen,* mes iambes. *Chè-pouy,* mes

pieds. *Chè-puffempé*, les ongles de mes pieds. *Chè-ponampe*, les ongles de mes mains. *Chè-gui eneg*, mon cœur & poulmon. *Chè-eucg*, mon ame ou ma penſee. *Chè-eucg-gouere*, mon ame apres qu'elle eſt fortie de mon corps. Nom des parties du corps qui ne ſont honneſtes à nommer. *Chè-rencouen*, *chè-rementien*, *chè-rapoupit*.

Et pour cauſe de briefveté ie n'en feray autre déſſinition. Il eſt à noter qu'on ne pourroit nommer la pluſpart des choſes tant de celles cy-devant eſcrites qu'autrement, ſans y adiouſter le pronom, tant premiere, ſeconde, que tierce perſonne, tant en ſingulier qu'en pluriel. Et pour les mieux faire entendre ſeparément & à part : 1<sup>o</sup> *Chè*, moy. *Dè*, toy. *Ahé*, lui. Pluriel *oree*, nous. *Pèe*, vous. *Au-aé*, eux. Quant à la tierce perſonne du ſingulier, *ahe* eſt maſculin, & pour le féminin & neutre *aé* ſans aſpiration. Et au pluriel *Au-aé* eſt pour les deux genres tant maſculins que féminins : & par conſequent peut eſtre commun.

Des choſes appartenantes au meſnage & cuisine :

*Emi redu-tata*, allume le feu. *Emo-goep-tata*, eſtein le feu. *Erout-che-rata-rem*, apporte de quoy allumer mon feu. *Emogip-pira*, fay cuire le poiſſon. *Eſſeſſit*, roſti-le. *Emoui*, fay-le bouillir. *Fa-vecu-duy-amo*, fay de la farine. *Emogip-caouin-amo*, fay du vin ou breuvage, ainſi dit. *Coein upé*, va à la fontaine. *Erout-vicheſne*, apporte moy de l'eau. *Chè-renni-auge-pe*, donne moy à boire. *Quere me che-renuyon-récoap*, vien moy donner à manger. *Taie-poch*, que ie lave mes mains. *Tae-iourouh-eh*, que ie lave ma bouche. *Chè-embouaſſi*, j'ay faim de manger. *Nam-chè-iouron-eh*, ie n'ay point appetit de manger. *Ehe-uſſeh*, j'ai ſoif.

*Chè-reaic*, j'ay chaut, ie ſue. *Che-roü*, j'ay froid.

*Chè-racoup*, j'ay la fièvre. *Chè-carouc-affi*, ie suis triste. Neantmoins que *carouc* signifie le vespre ou le soir. *Aicotene*, ie suis en malaise, de quelque affaire que ce soit. *Chè-porora ouffoup*, ie suis traité mal aisément, ou ie suis fort povrement traité. *Chéroemp*, ie suis ioyeux. *Aicome mouoh*. Ie suis cheu en moquerie, ou on se moque de moy. *Aico-gaton*, ie suis en mon plaisir. *Chè-remiac-ouffou*, mon esclave. *Chè-re miboie*, mon serviteur. *Chè-roiac*, ceux qui sont moindres que moy, & qui sont pour me servir. *Chè-poracassare*, mes pescheurs, tant en poisson qu'autrement. *Chè-maé*, mon bien & ma marchandise, ou meuble & tout ce qui m'appartient. *Chè-remig-mognem*, c'est de ma façon. *Chè-rere-couarré*, ma garde. *Chè-roubichac*, celuy qui est plus grand que moy; ce que nous appellons nostre roy, duc ou prince. *Mouffacat*, c'est un pere de famille qui est bon, & donne à repaistre aux passans, tant estrangers qu'autres. *Querre-muhau*, un puissant en la guerre, & qui est vaillant à faire quelque chose. *Teuten*, qui est fort par semblance, soit en guerre ou autrement.

Du lignage. *Chè-roup*, mon pere. *Chè-requeyt*, mon frere aisné. *Chè-rebure*, mon puisné. *Chè-renadire*, ma sœur. *Chè-rure*, le fils de ma sœur. *Chè-aiché*, ma tante. *Ai*, ma mere. On dit aussi *chè-fi*, ma mere, & le plus souvent en parlant d'elle. *Chè-siit*, la compagne de ma mere, qui est femme de mon pere comme ma mere. *Chè-raüt*, ma fille. *Chè-reme mynon*, les enfans de mes fils & de mes filles. Il est à noter qu'on appelle communément l'oncle comme le pere; & par semblable le pere appelle ses neveux & nieces, mon fils & ma fille.

Ce que les grammairiens nomment & appellent verbe, peut estre dit en nostre langue parole : & en la

langue bresilienne *guengane*, qui vaut autant à dire que parlement ou maniere de dire. Et pour en avoir quelque intelligence, nous en mettrons en avant quelque exemple.

Premierement : Singulier indicatif ou demonstratif, *aico*, ie suis; *ereico*, tu es; *oico*, il est. Pluriel, *oroico*, nous sommes; *peico*, vous estes; *aurae-ico*, ils sont. La tierce personne du singulier & pluriel sont semblables, excepter qu'il faut adiouster au pluriel *au ae*, pronom, qui signifie eux, ainsi qu'il appert.

Au temps passé imparfait & non du tout accompli, car on peut estre encores ce qu'on estoit alors : singulier résout par l'adverbe *aquoémé*, c'est à dire, en ce temps-là; *aico-aquoémé*, j'estois alors; *ereico-aquoémé*, tu estois alors; *oico-aquoémé*, il estoit alors. Pluriel imparfait : *oroico-aquoémé*, nous estions alors; *peico-aquoémé*, vous estiez alors; *aurae-oico-aquoémé*, ils estoient alors.

Pour le temps parfaitement passé & du tout accompli. Singulier : on reprendra le verbe *oico* comme devant, & y adioustera-on cest adverbe *Aquoé-méné*, qui vaut à dire au temps iadis & parfaitement passé sans nulle esperance d'estre plus en la maniere que l'on estoit en ce temps-la. Exemple : *Affavouffou-gaton-aquoé-méné*, ie l'ay aimé parfaitement en ce temps là; *quovenen-gaton-tégné*, mais maintenant nullement : comme devant, il se devoit tenir à mon amitié durant le temps que ie lui portois amitié. Car on n'y peut revenir.

Pour le temps à venir qu'on appelle futur : *aico-iren*, ie seray pour l'advenir. Et en enfuyvant des autres personnes comme devant, tant au singulier comme pluriel.

Pour le commandeur qu'on dit imperatif : *oico*, fois.

*disant*

*Toico*, qu'il soit. Pluriel : *Toroico*, que nous foyons. *Tapeico*, que vous foyez. *Aurae-toico*, qu'ils foyent. Et pour le futur il ne faut qu'adiouster *iren*, ainsi que devant, & en commandeur pour le present, il faut dire *tangé*, qui est à dire tout maintenant.

Pour le désir & affection qu'on a en quelque chose, que nous appellons optatif : *Aico-mo-men*, O que je serois volontiers : poursuyvant semblablement comme devant.

Pour la chose qu'on veut ioindre ensemblement que nous appellons conionctif, on le resout par un aduerbe *iron*, qui signifie avec ce qu'on le veut ioindre. Exemple : *Taico-de-iron*, que ie foye avec toy : & ainsi des semblables.

Le participe tiré de ce verbe : *Chè recoruré*, moy estant. Lequel participe ne peut bonnement estre entendu seul sans y adiouster le pronom *de-ahe-et-aé*, & le pluriel semblablement, *orée*, *peè*, *au*, *aé*.

Le terme indéfini de ce verbe peut estre prins pour un infinitif, mais ils n'en usent guere souvent.

La declination du verbe *aiout*. Exemple de l'indicatif ou demonstratif en temps present. Neantmoins qu'il sonne en nostre langue François double, c'est qu'il sonne comme passé. Singulier nombre. *Aiout*, ie viens, ou ie suis venu. *Ereiout*, tu viens ou tu es venu. *O-out*, il vient ou est venu. Pluriel nombre. *Ore-iout*, vous venez ou estes venus. *Au-ae-o-out* : ils viennent ou sont venus.

Pour les autres temps, on doit prendre seulement les aduerbes ci apres declarez. Car nul verbe n'est autrement decliné qu'il ne soit resout par un aduerbe, tant au preterit, present, imparfait, plus que parfait indéfini qu'au futur ou temps à venir.

Exemple du preterit imparfait, & qui n'est du tout accompli : *Aiout-agnomène*, ie venoye alors.

Exemple du preterit parfait, & du tout accompli : *Aiout-agnòemènè*, ie vins, ou estois, ou fus venu en ce temps-là. *Aiout-dimaè-nè*. Il y a fort longtemps que ie vins. Lesquels temps peuvent estre plustost indefinis qu'autrement, tant en cest endroit qu'en parlant.

Exemple du futur ou temps à venir : *Aiout-irau-nè*, ie viendray un certain iour; aussi on peut dire *irau* sans y adiouster *nè*, ainsi comme la phrase en maniere de parler le requiert. Il est à noter qu'en adioustant les adverbès, convient repeter les personnes, tout ainsi qu'au present de l'indicatif ou demonstratif.

Exemple de l'imperatif ou commandeur : Singulier nombre. *Eori*, vien, n'ayant que la seconde personne. *Eyot*, car en ceste langue on ne peut commander à la tierce personne qu'on ne voit point, mais on peut dire : *Emo-out*, fay le venir; *pe-ori*, venez; *pe-iot*, venez. Les sons escrits, *eiôt* & *pe-iot*, ont semblable sens, mais le premier *eiôt* est plus honneste à dire entre les hommes, d'autant que le dernier *Pe-iot* est communément pour appeler les bestes & oyseaux qu'ils nourrissent.

Exemple de l'optatif, neantmoins semble commander en desir de priant ou en commandant. Singulier : *Aiout-mo*, ie voudrois ou ferois venu volontiers. En poursuyvant les personnes comme en la declinaison de l'indicatif. Il a un temps à venir, en adioustant l'adverbe comme dessus.

Exemple du conionctif. *Ta-iout*, que ie vienne, mais pour mieux emplir la signification on adiouste ce mot *nein*, qui est un adverbe pour exhorter, commander, inciter, ou prier.

Ie ne cognois point d'indicatif en ce verbe ici, mais il s'en forme un participe *Touume*, venant. Exemple : *Chè-rourmé-assoua-nitin*. *Chè-remiereco-ponère*. Comme

en venant i'ay rencontré ce que i'ay gardé autresfois. *Senoyt-pe*, fangfue. *Inuby-a*, des cornets de bois dont les sauvages cornent.

Au surplus à fin que non seulement ceux avec lesquels i'ay passé & repassé la mer, mais aussi ceux qui m'ont veu en l'Amerique (dont plusieurs peuvent encores estre en vie) mesmes les mariniers & autres, qui ont voyagé & quelque peu sejourné en la riviere de Geneure ou *Ganabara*, sous le Tropique du Capricorne, iugent mieux & plus promptement des discours que i'ay fait ci-dessus, touchant les choses par moy remarquées en ce pays-là : i'ai bien voulu encores particulierement en leur faveur, apres ce colloque, adiouster à part le Catalogue de vingt deux villages où i'ay esté & fréquenté familièrement parmi les sauvages ameriquains.

Premierement ceux qui sont du costé gauche quand on entre dans ladite riviere :

*Kariauc*. 1. *Yabarici*. 2. Les François appellent ce second Pepin, à cause d'un navire qui y chargea une fois, duquel le maistre se nommoit ainsi. *Euramyry*. 3. Les François l'appellent Goffet, à cause d'un truchement ainsi appelé qui s'y estoit tenu. *Pira-ouassou*. 4. *Sapopem*. 5. *Oçarentin*, beau village. 6. *Oura-ouassou-onée*. 7. *Tentimen*. 8. *Cotina*. 9. *Pano*. 10. *Sarigoy*. 11. Un nommé la Pierre par les François, à cause d'un petit rocher, presque de la façon d'une meule de moulin, lequel remarquoit le chemin en entrant au bois pour y aller. 12. Un autre appelé *Upec* par les François, parce qu'il y avoit force cannes d'Indes, lesquelles les sauvages nomment ainsi. 13. Item un sur le chemin duquel, dans le bois, la premiere fois que nous y fumes, pour le mieux retrouver puis apres, ayant tiré force fleches au haut d'un fort grand

& gros arbre pourri, lesquelles y demeurèrent toujours sèches, nous nommasmes pour ceste cause le village aux fleches. 14.

Ceux du costé dextre :

*Keri-u.* 15. *Acara-u.* 16. *Morgouia-ouassou.* 17.

Ceux de la grande isle :

*Pindo-oussou.* 18. *Corouque.* 19. *Pirauüou.* 20. Et un autre duquel le nom m'est eschappé, entre *Pindo-oussou* & *Pirauüou*, auquel i'aiday une fois à acheter quelques prisonniers. 21. Puis un autre entre *Corouque* & *Pindo-oussou*, duquel i'ay aussi oublié le nom. 22.

I'ay dit ailleurs quels sont ces villages & la façon des maifons.





## CHAPITRE XXI

*De nostre departement de la terre du Bresil, dite Amerique : ensemble des naufrages & autres premiers perils que nous eschapasmes par mer à nostre retour.*



Pour bien comprendre l'occasion de nostre departement de la terre du Bresil, il faut reduire en memoire ce que j'ai dit ci-devant à la fin du sixiesme chapitre : assavoir qu'apres que nous eusmes demeuré huit mois en l'isle où se tenoit Villegagnon, luy, à cause de sa revolte de la religion reformee, se fachant de nous, ne nous pouvant domter par force, nous contraignit d'en sortir, tellement que nous nous retirasmes en terre ferme, à costé gauche en entrant en la riviere de *Ganabara*, autrement dite Geneure, seulement à demi lieüe du fort de Coligny situé en icelle, au lieu que nous appelions la Briqueterie : auquel, dans certaines telles quelles maisons que les manouvriers François, pour se mettre à couvert quand ils alloient à la pescherie ou autres affaires de ce costé-la, y avoient basties, nous demeurasmes environ deux mois. Durant ce temps les sieurs de la Chapelle & Boissi, lesquels nous avions laissez avec Villegagnon, l'ayant abandonné pour la mesme cause que nous avions fait : assavoir parce qu'il avoit tourné le dos à l'Evangile, se vindrent renger & ioindre en nostre compagnie, & furent compris au marché de six cents

livres tournois, & vivres du pays que nous avions promis payer & fournir, comme nous fîmes au maître du navire dans lequel nous repassâmes la mer.

Mais suyvant ce que j'ay promis ailleurs, avant que passer plus outre il faut que ie declare ia comment Villegagnon se porta envers nous à nostre departement de l'Amerique. D'autant donc que faisant le Vice-Roy en ce pays-la, tous les mariniers François qui y voyageoient n'eussent rien osé entreprendre contre sa volonté : pendant que ce vaisseau où nous repassâmes estoit à l'ancre & à la rade en ceste riviere de Geneure, où il chargeait pour s'en revenir : non seulement Villegagnon nous envoya un congé signé de sa main, mais aussi il escrivit une lettre au maître dudit navire, par laquelle il luy mandoit qu'il ne fist point de difficulté de nous repasser pour son esgard : Car, disoit-il frauduleusement, tout ainsi que ie fus ioyeux de leur venue, pensant avoir rencontré ce que ie cherchois, aussi, puisqu'ils ne s'accordent pas avec moi, suis-ie content qu'ils s'en retournent. De maniere que sous ce beau pretexte, il nous avoit brassé la trahison que vous orrez : c'est qu'ayant donné à ce maître de navire un petit coffret enveloppé de toile ciree (à la façon de la mer) plein de lettres qu'il envoyoit par deçà à plusieurs personnes, il y avoit aussi mis un procès, qu'il avoit fait & formé contre nous & à nostre desceu, avec mandement expres au premier iuge auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'iceluy il nous retinst & fist brusler, comme heretiques qu'il disoit que nous estions : tellement qu'en recompense des services que nous luy avons faits, il avoit comme scellé & cacheté nostre congé de ceste desloyauté, laquelle neantmoins (comme il serveu en son lieu) Dieu par sa providence admirable

fit redonder à nostre foulagement & à sa confusion.

Or apres que ce navire qu'on appelloit le Jacques fut chargé de bois de Bresil, poivre long, cottons, guenons, sagouins, perroquets & autres choses rares par deça, dont la pluspart de nous s'estoyent fournis auparavant, le quatriesme de ianvier 1558 prins à la nativité nous nous embarquasmes pour nostre retour. Mais encor, avant que nous mettre en mer, à fin de mieux faire entendre que Villegagnon est seul cause que les François n'ont point anticipé & ne sont demeurez en ce pays là, ie ne veux oublier à dire, qu'un nommé Faribau de Rouan, qui estoit capitaine en ce vaisseau, ayant à la requeste de plusieurs notables personages, faisans profession de la Religion reformee au Royaume de France, fait expressement ce voyage pour explorer la terre & choisir promptement lieu pour habiter, nous dit que n'eust esté la revolte de Villegagnon on avoit dès la mesme annee deliberé de passer sept à huit cens personnes dans de grandes hourques de Flandres pour commencer de peupler l'endroit où nous estions. Comme de fait ie croy fermement si cela ne fust intervenu, & que Villegagnon eust tenu bon, qu'il y auroit à present plus de dix mille François, lesquels outre la bonne garde qu'ils eussent fait de nostre isle & de nostre fort (contre les Portugais qui ne l'eussent iamais sceu prendre comme ils ont fait depuis nostre retour) possederoyent maintenant sous l'obeissance du Roy un grand pays en la terre du Bresil, lequel à bon droit, en ce cas, on eust peu continuer d'appeler France Antarctique.

Ainsi reprenant mon propos, parce que ce n'estoit qu'un moyen navire marchand où nous repassasmes, le maistre d'icelle dont i'ay ia parlé, nommé Martin Baudouin du Havre de Grace, n'ayant qu'environ

vingt cinq matelots, & quinze que nous estions de nostre compagnie, faisant en tout nombre de quarante cinq personnes, dès le même iour quatriesme de ianvier, ayant levé l'ancre, nous mettans en la protection de Dieu, nous nous mismes derechef à naviger sur ceste grande & impetueuse mer Oceane & du Ponent. Non pas toutesfois sans grandes craintes & apprehensions : car à cause des travaux que nous avions endurez en allant, n'eust esté le mauvais tour que nous ioua Villegagnon, plusieurs d'entre nous, ayans là non seulement moyen de servir à Dieu, comme nous desirions, mais aussi goûté la bonté & fertilité du pays, n'avoient pas deliberé de retourner en France, où les difficultez estoient lors & sont encores à present, sans comparaison beaucoup plus grandes, tant pour le fait de la Religion que pour les choses concernantes ceste vie. Tellement que pour dire ici adieu à l'Amerique, ie confesse en mon particulier, combien que j'aye toujours aimé & aime encores ma patrie : neantmoins voyant non seulement le peu, & presque point de tout de fidelité qui y reste, mais, qui pis est, les desloyautez dont on y use les uns envers les autres, & brief que tout nostre cas estant maintenant Italianisé, ne consiste qu'en dissimulations & paroles sans effects, ie regrette souvent que ie ne suis parmi les sauvages, auxquels (ainsi que j'ay amplement montré en ceste histoire) j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par deçà, lesquels à leur condamnation portent titre de chrestiens.

Or parce que du commencement de nostre navigation, il nous falloit doubler les grandes Basses, c'est à dire une pointe de fables & de rochers entremeslez se iettans environ trente lieües en mer, lesquels les mariniers craignent fort : ayans vent assez mal propre

pour abandonner la terre, comme il falloit, sans la costoyer, à fin d'éviter le danger nous fusmes presque contrains de relascher. Toutesfois apres que par l'espace de sept ou huit iours nous eufmes flotté, & fusmes agitez de costé & d'autre de ce mauvais vent, qui ne nous avoit gueres avancé : advint environ minuit (inconvenient beaucoup pire que les precedens) que les matelots, selon la coustume, faisans leur quart, en tirans l'eau à la poupe y ayans demeuré si long temps, que quoy qu'ils en contassent plus de quatre mille bastonnees (ceux qui ont frequenté la mer Oceane avec les Normans entendent bien ce terme), impossible leur fut de la pouvoir franchir ni espuiser : apres qu'ils furent bien las de tirer, le contremaistre pour voir d'où cela procedoit, estant descendu par l'escoutille dans le vaisseau, non seulement le trouva entr'ouvert en quelques endroits, mais aussi desia si plein d'eau (laquelle y entroit tousiours à force) que de la pesanteur, au lieu de se laisser gouverner, on le sentoit peu à peu enfoncer. De façon qu'il ne faut pas demander, quand tous furent resveillez, cognoissans le danger où nous estions, si cela engendra un merveilleux estonnement entre nous : & de vray l'apparence estoit si grande, que tout à l'instant nous deussions estre submergez, que plusieurs perdans soudain toute esperance d'en reschapper, faisoient ia estat de la mort, & couler en fond.

Toutesfois comme Dieu voulut, quelques uns, du nombre desquels ie fus, s'estant resolu de prolonger la vie autant qu'ils pourroyent, prindrent un tel courage qu'avec deux pompes, ils soustindrent le navire iusques à midi : c'est à dire pres de douze heures, durant lesquelles l'eau entra en si grande abondance dans nostre vaisseau, que sans cesser une seule minute,

nous l'en peusmes tirer avec lescdites deux pompes : mesmes ayant surmonté le Bresil dont il estoit chargé, elle en sortoit par les canaux aussi rouge que sang de bœuf. Pendant donc qu'en telle diligence que la necessité requeroit, nous nous y employions de toutes nos forces, ayans vent propice pour retourner contre la terre des sauvages, laquelle n'ayans pas fort esloignée, nous vismes dès environ les onze heures du mesme iour : en deliberation de nous y sauver si nous pouvions, nous mismes droit le cap dessus. Cependant les mariniers & le charpentier qui estoient sous le Tillac, recerchans les trous & fentes par où ceste eau entroit & nous assailloit si fort, firent tant qu'avec du lard, du plomb, des draps & autres choses qu'on n'estoit pas chiche de leur bailler, ils estouperent le plus dangereux : tellement que, au besoin, voire lors que nous n'en pouvions plus, nous eusmes un peu relasche de nostre travail. Toutesfois apres que le charpentier eut bien visité ce vaisseau, ayant dit qu'estant trop vieux & tout rongé de vers il ne valloit rien pour faire le voyage que nous entreprenions, son advis fut que nous retournissions d'où nous venions, & la attendre qu'il vint un autre navire de France, ou bien que nous en fissions un neuf, & fut cela fort debattu. Neantmoins le maistre mettant en avant, qu'il voyoit bien s'il retournoit en terre que ses matelots l'abandonneroyent, & qu'il aimoit mieux (tant peu sage estoit-il) hazarder sa vie que de perdre ainsi son navire & sa marchandise : il conclut à tout peril de pourfuyvre sa route. Bien, dit-il, que si monsieur du Pont & les passagers qui estoient sous sa conduite vouloyent rebrosser vers la terre du Bresil, qu'il leur donneroit une barque : surquoy du Pont respondant soudain dit, que comme il estoit resolu de tirer du costé de la

France, auffi confeilloit-il à tous les fiens de faire le femblable. Là deffus le contremaître remonſtrant qu'outre la navigation dangereuſe, il prevoyoit bien que nous ferions long temps ſur mer & qu'il n'y avoit pas aſſez de vivres dans le navire pour repaſſer tous ceux qui y eſtoient : nous fuſmes fix qui ſur cela, conſiderans le naufrage d'un coſté, & la famine qui ſe preparoit de l'autre, deliberaſmes de retourner en la terre des ſauvages, de laquelle nous n'eſtions qu'à neuf ou dix lieües.

Et de faiſt, pour eſſectuer ce deſſein, ayans en diligence mis nos hardes dans la barque qui nous fut donnee; avec quelque peu de farine de racines & du bruvage : ainſi que nous prenions congé de nos compagnons, l'un d'iceux du regret qu'il avoit à mon depart, pouſſé d'une ſinguliere affection d'amitié qu'il me portoit, me tendant la main dans la barque où i'eſtois, il me dit, ie vous prie de demeurer avec nous : car quoy que c'en ſoit ſi nous ne pouvons aborder en France, encores y a-il plus d'eſperance de nous ſauver ou du coſté du Peru, ou en quelque iſle que nous pourrons rencontrer, que de retourner vers Ville-gagnon, lequel comme vous pouvez iuger, ne vous lailra iamais en repos par deçà. Sur leſquelles remonſtrances, parce que le temps ne permettoit pas de faire plus long diſcours, quittant une partie de mes beſongnes, que ie laiffay dans la barque, remontant en grande haſte au navire, ie fus par ce moyen preſervé du danger que vous orrez ci-apres, lequel ce mien ami avoit bien prevenu. Quant aux cinq autres, deſquels pour cauſe ie ſpécifie ici les noms : ſavoir, Pierre Bourdon, Iean du Bordel, Mathieu Verneuil, André La Fon, & Jacques le Balleur, avec pleurs prenans congé de nous, ils s'en retournerent en la terre

du Bresil : en laquelle (comme ie diray à la fin de ceste histoire) estans abordez à grande difficulté, retournez qu'ils furent vers Villegagnon, il fit mourir les trois premiers pour la confession de l'Évangile.

Ainsi nous ayans appareillé & mis voiles au vent, nous nous reiettafmes derechef en mer dans ce vieil & meschant vaisseau, auquel, comme en un sepulchre, nous attendions plus tost mourir que de vivre. Et de fait, outre que nous passafmes les dites Basses à grande difficulté, non seulement tout le mois de ianvier nous eufmes continuelles tourmentes, mais aussi nostre navire ne cessans de faire grande quantité d'eau, si nous n'eussions esté incessamment apres à la tirer aux pompes, nous fussions (par maniere de dire) peris cent fois le iour : & navigafmes long temps en telle peine.

Ayans doncques avec tel travail esloigné la terre ferme de plus de deux cens lieües, nous eufmes la veue d'une isle inhabitable, aussi ronde qu'une tour, laquelle à mon iugement peut avoir demi lieüe de circuit. Mais au reste comme nous la costoyions & laissions à gauche, nous vismes qu'elle estoit non seulement remplie d'arbres tous verdoyans en ce mois de ianvier, mais aussi il en sortoit tant d'oyseaux, dont beaucoup se vindrent reposer sur les mats de nostre navire, & s'y laissoyent prendre à la main, que vous eussiez dit, la voyant ainsi un peu de loin, que c'estoit un colombier. Il y en avoit de noirs, de gris, de blanchastres & d'autres couleurs, qui tous en volans paroissoyent fort gros : mais cependant quand ceux que nous prismafmes furent plumez, il n'y avoit gueres plus de chair en chacun qu'en un passereau.

Semblablement, environ deux lieües à main dextre nous apperceufmes des rochers fortans de la mer aussi pointus que clochers : ce qui nous donna grande

crainte qu'il n'y en eust à fleur d'eau, contre lesquels nostre vaisseau se fust peu froisser, & nous, si cela fust advenu, quittes d'en tirer l'eau. En tout nostre voyage, durant cinq mois que nous fumes sur mer à nostre retour, nous ne vismes autre terre que ces islettes : lesquelles nos maistres & pilotes ne trouverent pas encore marquees en leurs cartes marines, & possible aussi n'avoient elles iamais esté descouvertes.

Sur la fin du mois de febvrier, estans parvenus à trois degrez de la ligne equinoctiale, parce que pres de sept semaines s'estoyent passées sans que nous eussions fait la tierce partie de nostre route, & cependant nos vivres diminuoyent fort, nous fumes en deliberation de relascher au cap saint Roc, habité de certains sauvages : desquels, comme aucuns des nostres disoyent, il y avoit moyen d'avoir des rafraischissemens. Toutesfois la plus part furent d'avis que plus tost, pour espargner les vivres, on tuast une partie des guenons & des perroquets que nous apportions, & que nous passissions outre : ce qui fut fait.

Au surplus, j'ay declairé au quatriesme chapitre les peines & travaux que nous eufmes en allant, d'approcher l'Equateur : mais ayant veu par experience (ce que tous ceux qui ont passé la Zone torride sçavent bien aussi) qu'on n'est pas moins empesché en revenant du costé du pole antarctique en deçà, j'adiousteray icy ce qui me semble naturellement pouvoir causer telles difficultez. Presupposant doncques que ceste ligne equinoctiale tirant de l'est à l'ouest, soit comme le dos & l'eschine du monde, à ceux qui voyagent du Nord au Sud, & au réciproque (car autrement ie sçay bien qu'il n'y a ne haut ny bas en une boule consideree en foy) ie dy, en premier lieu, q' pour aborder d'une part ou d'autre on n'a pas seulement peine de monter à

ceste fommité du monde, mais auffi quand il est queſtion de la mer les courans qui peuvent eſtre des deux coſtez, ſans qu'on les apperçoive au milieu de telle abyſme d'eau, enſemble les vens inconfans qui ſortent de ceſt endroit comme de leur centre, & qui ſoufflent oppoſitement l'un à l'autre, repouſſent tellement les vaiſſeaux navigables, que ces trois choſes, à mon avis, font que l'Equateur eſt ainſi de difficile accez, & ce qui me confirme en mon opinion eſt, qu'auffi toſt qu'on eſt ſeulement environ un degré par delà en allant, ou un par deçà en retournant, les mariniers s'eſtouiſſans à merveilles d'avoir, par maniere de dire, ainſi franchi ce faut, en bien eſperans du voyage, exhortent un chacun à manger ſes rafraiſchiſſemens : c'eſt à dire, ce qu'on avoit toujours ſoigneuſement gardé, eſtant en incertitude ſi on pourroit paſſer outre ou non. De maniere que quand les navires ſont ſur le panchant du globe, coulant comme en bas, elles ne ſont pas empêchees de la façon qu'elles ont eſté en y montant. Ioint que toutes les mers s'entretenans l'une l'autre, ſans que par l'admirable puiſſance & providence de Dieu elles puiſſent couvrir la terre, quoy qu'elles ſoyent plus hautes, & fondees ſur icelle, ainſi ſeulement la diviſent en pluſieurs iſles & parcelles, leſquelles ſemblablement i'eſtime eſtre toutes conjointes & comme liees par racines, ſi ainſi faut parler, au profond & en l'interieur des gouffres : ce gros amas d'eaux, di-je, eſtant ainſi ſuspendu avec la terre, & tournant comme ſur deux pivots (leſquels i' imagine aux deux quadrangles oppoſites de ceux des poles, tellement que les quatre font deux croiſees en rond & en demi-cercle qui environnent toute la ſphere) en perpetuel mouvement, comme les marees & les flus & reſlus le demonſtrent evidemment : & ce mouve-

ment general prenant son poinct sous ceste ligne, il est certain que quand l'Emisphere des eaux meridionales, à nostre esgard, s'avance en tournant iusques es bornes & limites qui luy sont prescrites, la Septentrionale se reculant d'autant, ceux qui sont au milieu & en la ceinture de la boule estans ainsi comme sur une basse-cule, ou hausse qui baisse continuellement, branslez & agitez, sont par ce moyen encore aucunement empeschez de passer outre. A quoy i'adiouste, ce que i'ay ia touché ailleurs : assavoir que l'intemperature de l'air, & les calmes qu'on a souvent sous l'Equateur nuisent beaucoup, & sont qu'on est long temps retenu es environs & pres iceluy avant qu'y pouvoir parvenir. Voila sommairement & en passant mon advis sur ceste haute matiere, laquelle au reste i'estime estre tellement disputable, que comme celuy qui a créé ceste grande machine ronde composee d'eau & de terre, & qui miraculeusement la soustient suspendue en l'air, peut luy seul comprendre tout ce qui en est : aussi suis-ie asseuré qu'il n'y a homme, tant sçavant soit-il, qui en puisse autrement parler qu'avec correction. Et de fait on pourroit, avec apparence de raison, contredire la plus part des argumens qui s'en font es escoles, lesquels neantmoins ne sont à mespriser pour resveiller les esprits : moyennant toutesfois que tout cela soit tenu pour seconde cause, & non pas pour supreme comme font les atheistes. Conclusion, ie ne croy rien absolument en ce fait, sinon ce que les saintes escritures en disent : car pour ce qu'elles sont procedees de l'Esprit de celuy duquel depend toute verité, ie tiens l'auctorité d'icelles pour seule indubitable.

Soursuyvant donc nostre route, estant ainsi peu à peu avec difficultez approchez de l'Equator, nostre pilote quelques iours apres ayant prins hauteur à

l'Astrolabe, nous assura que nous estions droit sous ceste zone & ceinture du monde le mesme iour equinoctial que le Soleil y estoit, assavoir l'onzieme de mars : ce qu'il nous dit par singularité, & pour chose advenue à bien peu d'autres navires. Par quoy, sans faire plus long discours là dessus, ayans ainsi en cest endroit le Soleil pour Zenith, & en la ligne directe sur la teste, ie laisse à iuger à chacun de l'extreme & vehemente chaleur que nous endurions lors. Mais outre cela, quoy qu'en autres faisons le Soleil alternativement tirant d'un costé ou d'autre vers les Tropiques, s'esgaye & s'esloigne de ceste ligne, puis qu'impossible est neantmoins de se trouver en part du monde, soit sur mer ou sur terre où il face plus chaut que sous l'Equator ; ie suis, par maniere de dire, plus qu'esmerveillé de ce que quelqu'un que i'estime digne de foy, a escrit de certains Espagnols, lesquels, dit-il, passans en une region du Peru, ne furent pas seulement estonnez de voir neiger sous l'Equinoctial, mais aussi avec grande peine & travail traversant sous iceluy des montagnes toutes couvertes de neige : voire y experimenterent un froid si violent, que plusieurs d'entre eux furent gelez. Car d'alleguer la commune opinion des philosophes, assavoir que la neige se fait en la moyenne region de l'air : attendu, di-ie, que le soleil donnant perpetuellement comme à plomb en ceste ligne equinoctiale, & par consequent, qu' l'air tousiours chaud ne peut naturellement souffrir, moins congeler de la neige : quelque hauteur des montagnes, ni frigidité de la Lune qu'on me puisse mettre en avant, pour l'esgard de ce climat là (sauf correction des sçavans) ie n'y vois point de fondement.

Partant concluant de ma part, que cela est cas extraordinaire, & exception en la reigle de philosophie,

ie croy qu'il n'y a point de solution plus certaine à ceste question, sinon celle que Dieu luy mesme allegue à Job : quand entre autres choses pour luy monstrer que les hommes, quelque subtils qu'ils puissent estre, ne sçauroyent atteindre à comprendre toutes ses œuvres magnifiques, moins la perfection d'icelles : il luy dit : Es tu entré ès thresors de la neige ? As tu veu aussi les thresors de la gresse ? Comme si l'Eternel ce tres grand & tres excellent ouvrier disoit à son seruiteur Job : En quel grenier tiens-ie ces choses à ton advis ? En donnerois-tu bien la raison ? nenni, il ne t'est pas possible, tu n'es pas assez sçavant.

Ainsi retournant à mon propos, apres que le vent du Surouest nous eust poussé & tiré de ces grandes chaleurs, au milieu desquelles nous fussions plustost rostis qu'en purgatoire : avançons en deçà, nous commençâmes à revoir nostre pole arctique, duquel nous avions perdu l'elevation il y avoit plus d'un an. Mais au reste pour eviter prolixité, renvoyant les lecteurs ès discours que j'ay fait cy devant, traitant des choses remarquables que nous vîmes en allant, ie ne reiteray point icy ce qui a ia ici esté touché, tant des poissans volans, qu'autres monstrueux & bigerrés de diverses especes qui se voyent sous ceste zone torride.

Pour doncques poursuyvre la narration des extremes dangers, d'où Dieu nous delivra sur mer à nostre retour, comme ainsi fust qu'il y eust querelle entre nostre contremaitre & nostre pilote (à cause de quoy & par despit l'un de l'autre ils ne faisoient pas leur devoir en leur charge) ainsi que le vingt sixiesme de mars ledit pilote faisant son quart, c'est à dire, conduisant trois heures, faisoit tenir toutes voiles hautes & desployees, ne s'estant point pris garde d'un grain, c'est à dire tourbillon de vent qui se preparoit, il le

laisa venir donner & frapper de telle impetuofité dans les voiles (lefquelles auparavant felon fon devoir, il devoit faire abbaiffer) que renverfant le navire plus que fur le costé, iufques à faire plonger les hunes & bouts de mats d'en haut, voir renverfer en mer les cables, cages d'oifeaux & toutes autres hardes qui n'estoyent pas bien amarees, lefquelles furent perdues, peu s'en fallut que nous ne fuissions virez ce dessus dessous. Toutesfois apres qu'en grande diligence on eut coupé les cordages & les escoutes de la grande voile, le vaisseau se redressa peu à peu : mais, quoy que c'en soit, nous la peufmes bien conter pour une, & dire que nous l'avions belle eschappee. Cependant tant s'en fallut que les deux qui avoyent esté cause du mal fussent pour cela prests à se reconcilier, comme ils en furent priez à l'instant, qu'au contraire si tost que le peril fut passé, leur action de graces fut de s'empoigner & battre de telle forte, que nous pensions qu'ils se deussent tuer l'un l'autre.

Davantage, rentrans en nouveau danger, comme quelques iours apres nous eufmes la mer calme, le charpentier & autres mariniers durant ceste tranquillité nous pensans soulager & relever de la peine où nous estions iour & nuit à tirer aux pompes : cherchans au fond du navire les trous par où l'eau entroit, il advint qu'ainfi qu'en charpentans à l'entour d'un qu'ils penferent racoustrer tout au fond du vaisseau pres la quille, il se leva une piece de bois d'environ un pied en quarré, par où l'eau entra si roide & si viste, que faisant quitter la place aux mariniers qui abandonnerent le charpentier, quand ils furent remontez vers nous sur le tillac, fans nous pouvoir autrement declarer le fait, crioient, nous sommes perdus, nous sommes perdus.

Sur quoy le capitaine, maistre & pilote, voyans le peril evident, a fin de destrapper & mettre hors la barque en toute diligence, faisans ietter en mer les panneaux du navire qui la couvroient, avec grande quantité de bois du Bresil & autres marchandises iusques à la valeur de plus de mille francs, deliberans de quitter le vaisseau, se vouloyent sauver dans icelle : mesme le pilote craignant que pour le grand nombre des personnes qui s'y fussent voulu ietter elle ne fust trop chargee, y estant entré avec un grand coutelas au poing dit, qu'il couperoit les bras au premier qui feroit semblant d'y entrer. Tellement que nous voyans desia, ce nous sembloit, delaissez à la merci de la mer, nous ressouvenans du premier naufrage d'où Dieu nous avoit delivrez, autant resolu à la mort qu'à la vie, & neantmoins pour soutenir & empescher le navire d'aller en fond, nous employans de toutes nos forces d'en tirer l'eau, nous fismes tant que elle ne nous surmonta pas. Non toutesfois que tous fussent si courageux, car la plus part des mariniers s'attendans boire plus que leur faoul, tous esperdus apprehendoyent tellement la mort, qu'ils ne tenoyent conte de rien. Et de fait comme ie m'asseure q' si les Rabelistes, mocqueurs et contemp-teurs de Dieu qui iasent & se moquent ordinairement sur terre les pieds sous la table, des naufrages & perils où se trouvent si souvent ceux qui vont sur mer y eussent esté, leur gaudisserie fust changee en horribles espouvantemens : aussi ne doutai-ie point que plusieurs de ceux qui liront ceci (& les autres dangers dont i'ai ià fait & feray encore mention, que nous experim-tasmes en ce voyage) selon le proverbe ne disent : Ha! qu'il fait bon planter des choux, & beaucoup meilleur ouyr deviser de la mer & des sauvages que

d'y aller voir. O combien Diogenes estoit sage de prifer ceux qui ayans deliberez de naviguer, ne navigoyent point pourtant. Cependant ce n'est pas encores fait, car lors que cela nous advint estans à plus de mille lieües du port où nous pretendions, il nous en fallut bien endurer d'autres, mesme (comme vous entendrez ci-apres) il nous fallut passer par la grieve famine qui en emporta plusieurs : mais en attendant voici comme nous fumes delivrez du danger present. Nostre charpentier qui estoit un petit ieune homme de bon cœur, n'ayant pas abandonné le fond de navire comme les autres, ains au contraire ayant mis son caban à la matelote sur le grand pertuis qui s'y estoit fait, se tenant à deux pieds dessus pour resister à l'eau (laquelle comme il nous dit puis apres de son impetuosité l'enleva plusieurs fois) criant en tel estat, tant qu'il pouvoit, à ceux qui estoient en effroi sur le tillac, qu'on luy portast des habillemens, liés de cotton & autres choses propres, pour pendant qu'il racoustreroit la piece qui s'estoit enlevée, empescher tant qu'ils pourroyent l'eau d'entrer : estant di-ie ainsi secouru nous fumes preservez par son moyen.

Après cela nous eufmes les vents tant inconstans, que nostre vaisseau poussé & derivant tantost à l'est, & tantost à l'ouest (qui n'estoit pas nostre chemin, car nous avions affaire au su) nostre pilote, qui au reste n'entendant pas fort bien son mestier, ne sceut plus observer sa route, nous navigasmes ainsi en incertitude jusques sous le tropique du Cancer.

Dayantage nous fumes en ces endroits là, l'espace d'environ quinze iours entre des herbes, qui flotoyent sur mer si espesses & en telle quantité, que si pour faire voye au navire, qu'avoit peine à les rompre, nous ne les eussions coupees avec des coignes, ie croy que

nous fussions demeurez tout court. Et parce que ces herbages rendoyent la mer aucunement trouble, nous estans advis que nous fussions dans des marefcages fangeux, nous coniecturafmes que nous devions estre pres de quelques isles : mais encore qu'on iettaft la sonde avec plus de cinquante brasses de corde, si ne trouva on ny fond ny rive, moins descouvriſmes-nous aucune terre : sur quoy ie reciteray ce que l'historien Indois a aussi escrit à ce propos : Christophe Colomb, dit-il, au premier voyage qu'il fit au descouvrement des Indes, qui fut l'an 1492, ayant prins rafraischissement en une des Isles des Canaries, apres avoir singlé plusieurs iournees, rencontra tant d'herbes qu'il sembloit que ce fust un pré, ce qui lui donna une peur, encore qu'il n'y eust aucun danger. Or pour faire la description de ces herbes marines desquelles i'ay fait mention : s'entretenans l'une l'autre par longs filamens, comme *Hedera terrestris*, flottans sur mer sans aucunes racines, ayant les fueilles assez semblables à celles de rue des iardins, la graine ronde & non plus grosse que celle de genevre, elles sont de couleur blanchastre ou blasarde comme foin fené ; mais au reste, ainsi que nous apperceufmes, aucunement dangereuses à manier. Comme aussi i'ay veu plusieurs fois nager sur mer certaines immondicitez rouges, faites de la mesme façon que la creste d'un coq, si venimeuses & contagieuses, que si tost que nous les touchions, la main devenoit rouge & enflée.

Semblablement ayant n'aguères parlé de la sonde, de laquelle i'ay souvent ouï faire des contes qui semblent estre prins du livre des quenouilles ; assavoir que ceux qui vont sur mer la iettant en fond, rapportent au bout d'icelle de la terre, par le moyen de laquelle ils cognoissent la contrée où ils sont : cela estant faux

quant à la mer du Ponent, ie dirai ce que i'en ay veu, & à quoy elle y sert. La sonde donc estant un engin de plomb, fait de la façon d'une moyenne quille de bois, de quoy on ioüe ordinairement es places & iardins, percee qu'elle est par le bout plus pointu, apres que les mariniers y ont passé & attaché autant de cordeaux qu'il faut, mettant & plaçant du suif ou autre graisse sur le plat de l'autre bout : quand ils approchent le port, ou estiment estre en lieu où ils pourront ancrer, la filant & laissant ainsi filer iusques en bas, quand ils l'ont retiree, s'ils voyent qu'il y ait du gravier fiché & retenu en ceste graisse, c'est signe qu'il y a bon fond : car autrement, & si elle ne rapporte rien, ils concluent que c'est fange ou rocher, où l'ancre ne pourroit prendre ny mordre, & partant faut aller sonder ailleurs. C'est ce que i'ay voulu dire en passant pour relever l'erreur susdite : car outre que tous ceux qui ont esté en la grande mer Oceane tesmoignent qu'il est du tout impossible d'y trouver fond, quand bien, par maniere de dire, on auroit tous les cordages du monde, tellement que quand on a vent il faut aller nuit & iour sans nul arrest, & en temps calme floter & demeurer tout court (parce que les navires ne scauroyent aller à rames comme les galeres), on voit, di-ie, par la, que ces abysses & gouffres estans du tout infondables, c'est une faribole de dire qu'on rapporte de la terre pour cognoistre en quel pays on est. Par quoy si cela se fait es autres mers comme en la Mediterranee, ou par terre en passant pays es deserts d'Afrique, où aussi ainsi qu'on a escrit, on se conduit par les estoiles & par le cadran marin, ie m'en rapporte à ce qui en est : mais pour l'esgard de la mer du Ponent, ie maintien ce que i'ay dit estre veritable.

Estans doncques fortis de ceste mer herbue, parce

que nous craignons d'estre là rencontez de quelques pirates, non seulement nous braquasmes quatre ou cinq pieces de telle quelle artillerie de fer qui estoient dans nostre navire : mais aussi pour nous defendre à la necessité, nous preparasmes les lances à feu & autres munitions de guerre que nous avons. Toutesfois, à cause de cela, voicy de rechef un autre inconvenient qui nous advint : car comme nostre canonnier faisant feschier sa pouldre dans un pot de fer, le laissa si long-temps sur le feu qu'il rougit, la pouldre s'estant emprise, la flambe donna de telle façon d'un bout en autre du vaisseau, mesme gasta quelques voiles & cordages, que peu s'en fallut, qu'à cause de la graisse & du breits dont le navire estoit frotté et goldronné, le feu ne s'y mist, en danger d'estre tous bruslez au milieu des eaux. Et de fait l'un des pages & deux autres mariniers furent tellement gastez de bruslures, que l'un en mourut quelques iours apres. Comme aussi pour ma part, si soudainement ie n'eusse mis mon bonnet à la matelotte devant mon visage, i'eusse eu la face gastee ou pis; mais m'estant ainsi couvert i'en fus quitte pour avoir le bout des oreilles & les cheveux grillez : cela nous advint environ le quinziésme d'avril. Aussi pour reprendre un peu haleine en cest endroit, nous voici iusques à present par la grace de Dieu, non seulement eschappez des naufrages & de l'eau, dont, comme vous avez entendu, nous avons plusieurs fois cuidé estre engloutis, mais aussi du feu qui n'agueres nous a pensé consumer.





## CHAPITRE XXII.

*De l'extreme famine, tourmentes & autres dangers d'où Dieu nous  
preserva en repassant en France.*



Or apres que toutes les choses fufdites nous furent advenues, rentrans de fievre en chaud mal (comme on dit) d'autant que nous estions encores à plus de cinq cens lieües loin de France, nostre ordinaire tant de biscuits que d'autres vivres & breuvages, n'estant ia que trop petit, fut neantmoins tout à coup retranché de la moitié. Et ne nous advint pas seulement ce retardement du mauvais temps & vents contraires que nous eufmes : car outre cela, i'ay dit ailleurs, le pilote pour n'avoir bien observé sa route, se trouva tellement deceu, que quand il nous dit que nous approchions du cap de Fineterre (qui est sur la coste d'Espagne), nous estions encores à la hauteur des isles des Effores, qui en sont à plus de trois cens lieües. Ceste erreur doncques, en matiere de navigation fut cause que dès la fin du mois d'avril nous fusmes entierement despourvus de tous vivres : tellement que ce fut, pour le dernier mets à nettoyer & ballier la soute, c'est à dire, la chambrette blanchie & plastrée où l'on tient le biscuit dans les navires : en laquelle ayant trouvé plus de vers & de crottes de rats que de miettes de pain, partissans neantmoins cela avec des cueilliers, nous en faisons de la bouillie, laquelle estant aussi

noire & amere que fuye, vous pouvez penfer fi c'estoit un plaifant manger. Sur cela ceux qui avoyent encores des guenons & des perroquets (car dès longtems plusieurs avoyent ià mangé les leurs) pour leur apprendre un langage qu'ils ne fçavoyent pas encores, les mettans au gabinet de leur memoire, les firent fervir de nourriture. Brief, dès le commencement du mois de may que tous vivres ordinaires defaillirent entre nous, deux mariniers estans morts de malle rage de faim, furent à la façon de la mer iettez en esepulturez hors le bord.

Outre plus durant ceste famine la tormente continuant iour & nuit l'efpace de trois fepmaines, nous ne fufmes pas seulement, à caufe de la mer merveil leufement haute & efmeüe, contrains de plier toutes voiles & lier le gouvernail : mais auffi ne pouvans plus autrement conduire le vaisseau, il le fallut laiffer aller au gré des ondes & du vent : de maniere que cela empescha, qu'en tout ce temps, & à nostre grande neceffité, nous ne peufmes pescher un seul poisson : fomme nous voila de rechef tout à coup en la famine iufques aux dents, affaillis de l'eau par dedans, & tourmentez des vagues au dehors. Par quoy, puisque ceux qui n'ont point esté fur mer, principalement en telle efpreuve, n'ont veu que la moitié du monde, il faut icy repeter qu'à bon droit le Psalmiste dit des mariniers, que flottant, montant & descendant ainfi sur le tant terrible element subsistant au milieu de la mort, voyent vrayement les merveilles de l'Eternel. Cependant ne demandez pas si nos matelots papistes se voyans reduits à telle extremité, promettans, s'ils pouvoient parvenir en terre, d'offrir à S. Nicolas une image de cire de la grosseur d'un homme, faifoient au reste de merueilleux vœux : mais cela estoit crier

apres Baal, qui n'y entendoit rien. Partant nous autres nous trouvans bien mieux d'avoir recours à celui duquel nous avons ià tant de fois expérimenté l'assistance, & qui seul aussi nous soutenant extraordinairement durant la famine pouvait commander à la mer, & appaiser l'orage, c'estoit à luy & non aux autres que nous nous adressions.

Or estant ià si maigres & affoiblis, qu'à peine nous pouvions nous tenir debout pour faire les manœuvres du navire, la necessité neantmoins au milieu de ceste aspre famine suggerant à chacun de penser & repenser à bon escient de quoy il pourroit remplir son ventre : quelques-uns s'estans advisés de couper des pieces de certaines rondelles faites de la peau de l'animal nommé Tapirouffou, duquel i'ay fait mention en ceste histoire, les firent bouillir dans de l'eau pour les cuider manger de ceste façon : mais ceste recepte ne fut pas trouvee bonne. Par quoy d'autres qui de leur costé cherchoyent aussi toutes les inventions dont ils se pouvoient adviser pour remedier à leur faim, ayans mis de ces pieces de rondelles de cuir sur les charbons, apres qu'elles furent un peu rosties, le bruslé raclé avec un cousteau, cela succeda si bien que les mangeans ainsi, il nous estoit advis que ce fussent carbonnades de coines de pourceau. Tellement que cest essay fait, ce fut à qui avoit des rondelles de les tenir de si court, que parce que elles estoient aussi dures que cuir de bœuf sec, apres qu'avec des serpes & autres ferremens elles furent toutes decoupees : ceux qui en avoyent portans les morceaux dans leurs manches en de petits sacs de toile n'en faisoient pas moins de conte que font par deçà, sur terre, les gros usuriers de leurs bourses pleines d'escus. Mesmes comme Iosephus dit que les assiegez dans la ville de Ierusalem se

repeurent de leurs couroyes, fouliers & cuir de leurs pavois, auffi en y eut-il entre nous qui vindrent iufques-là, de manger leurs collets de maroquins & cuirs de leurs fouliers : voire les pages & garçons du navire preffez de malle rage de faim, mangerent toutes les cornes des lanternes (dont il y a tousiours grand nombre dans les vaiſſeaux de mer) & autant de chandelles de fuif qu'ils en peurent attraper. Davantage nonobſtant notre debileté, fur peine de couler en fond & boire plus que nous n'avions à manger, il falloit qu'avec grand travail nous fuſſions inceſſamment iour & nuit à tirer l'eau à la pompe.

Le cinquième iour de may fur le ſoleil couchant, nous viſmes flamboyer & voler en l'air un grand eclair de feu, lequel fit telle reverberation dans les voiles de noſtre navire que nous penſions que le feu s'y fuſt mis : toutesfois, ſans nous endommager, il paſſa en un instant. Que ſi on demande d'où cela pouvoit proceder, ie di que la raiſon en fera tant plus mal aïſée à rendre, que nous eſtant lors à la hauteur des terres neuves, où on peſche les molues, & de Canada, regions où il fait ordinairement un froid extreme, on ne pourra pas dire que cela vint des exhalations chaudes qui fuſſent en l'air. Et de fait à ſin que nous en eſſayions de toutes les façons, nous fuſmes en ces endroits là battus du vent de Nord nord-eſt, qui eſt preſque droite Bize, lequel nous cauſa une telle froidure que durant plus de quinze iours nous n'eſchauſames aucunement.

Environ le douzième dudit mois de may, noſtre canonnier, auquel au paravant apres qu'il eut bien languï, j'avais veu manger les tripes d'un perroquet toutes crues, eſtant enfin mort de faim, fut comme les precedens decedez de meſme maladie, ietté & enſe-

pulturé en mer : & nous nous en fouciasmes tant moins pour l'esgard de sa charge, qu'au lieu de nous defendre, si on nous eust lors assaillis, nous eussions plus tost desiré (tant estions-nous attenez) d'estre prins & emmenez de quelque pirate, pourveu qu'il nous eust donné à manger. Mais comme il pleust à Dieu de nous affliger tout le long de nostre voyage, à nostre retour nous ne vismes qu'un seul vaisseau, duquel encores, à cause de nostre foiblesse ne pouvans appareiller ni lever les voiles, quand nous le descouvristes nous n'en peusmes approcher.

Or les rondelles dont i'ay fait mention, & tous les cuirs iusques aux couvercles des coffres à bahu, avec tout ce qui se peut trouver pour sustenter dans nostre navire, estant entierement faillis, nous pensions estre au bout de nostre voyage. Mais ceste necessité inventeressé des arts, mettant de rechef en l'entendement de quelques uns de chasser les rats & les fouris, lesquels (parce que nous leur avions osté les miettes & toutes autres choses qu'ils eussent peu ronger) couroyent en grand nombre mourans de faim parmi le vaisseau, ils furent si bien pourfuyvis & avec tant de fortes de ratoires qu'un chacun inventoit, que comme chats les espians à yeux ouverts, mesme la nuit quand ils fortoient à la lune, ie croy, quelques bien cachez qu'ils fussent, qu'il y en demeura fort peu. Et de faict, quand quelqu'un avoit prins un rat, l'estimant beaucoup plus qu'il n'eust fait un bœuf sur terre, non seulement i'en ay veu qui ont esté vendus deux, trois, & iusques à quatre escus la piece : mais, qui plus est, nostre barbier en ayant une fois prins deux tout d'un coup, l'un d'entre nous luy fit ceste offre, que s'il luy en vouloit bailler un, qu'au premier bord où nous aborderions il l'habilleroit de pied en cap : ce que

toutesfois (preferant sa vie à ces habits) il ne voulut accepter. Bref vous eussiez veu bouillir les fouris dans de l'eau de mer, avec les tripes & les boyaux, desquelles ceux qui les pouvoient avoir faisoient plus de cas, que nous ne faisons ordinairement en terre de membres de mouton.

Mais entre autres choses remarquables à fin de montrer que rien ne se perdoit parmi nous : comme nostre contremaistre eut un iour appresté un gros rat, pour le faire cuire, luy ayant coupé les quatre pattes blanches, lesquelles il ietta sur le tillac, ie sçay un quidam, qui les ayant aussi soudain amassées, qu'en deligence fait griller sur les charbons, en les mangeant disoit n'avoir iamais tasté d'ailes de perdrix plus favoureuses. Et pour le dire en un mot, qu'est-ce aussi que nous n'eussions mangé, ou plustost devoré en telle extremité ? car de vray, pour nous rassasier, fouhaitans les vieux os & autres telles ordures que les chiens traînent par dessus les fumiers : ne doutez pas si nous eussions eu des herbes vertes, voire du foin, ou des feuilles d'arbres (comme on peut avoir sur terre) que tout ainsi que bestes brutes nous les eussions broutees. Ce n'est pas tout, car l'espace de trois semaines que ceste aspre famine dura, n'estant nouvelle entre nous ni de vin ni d'eau douce, laquelle dès longtemps estoit saillie, nous estant seulement resté pour tout breuvage un petit tonneau de cistre : les maistres & capitaines le mesnageoyent si bien & tenoyent de si court, que quand un monarque, en ceste necessité, eust resté avec nous dans ce vaisseau, si n'en eust-il eu non plus que l'un des autres : assavoir un petit verre par iour. Tellement qu'estant autant & plus pressez de soif que de faim, non seulement quand il tomboit de la playe estendans des linceuls avec une balle de fer

au milieu pour la faire distiller, nous la recevions dans des vaisseaux de ceste façon, mais aussi retenans celle qui par petits ruisseaux dégoutoit dessus le tillac, quoy qui à cause de bray & des fouilleures des pieds elle fust plus trouble que celle qui court par les rues, nous ne laissions pour cela d'en boire.

Conclusion, combien que la famine laquelle, en l'an 1573, nous endurâmes durant le siege de Sancerre, ainsi qu'on peut voir par l'histoire que i'en ay aussi fait imprimer, doive estre mise au rang des plus grieves dont on ait iamais ouy parler : tant y a toutes-fois, comme i'ay là noté, que n'y ayant eu faute ni d'eau ni de vin, quoy qu'elle fust plus longue, si puis ie dire qu'elle ne fut si extreme que celle dont il est ici question : car pour le moins avions-nous à Sancerre quelques racines, herbes sauvages, bourgeons de vignes & autres choses qui se peuvent encores trouver sur terre. Comme de fait tant qu'il plairoit à Dieu de laisser sa benediction aux creatures, ie dis mesmes à celles qui ne sont point en usage commun pour la nourriture des hommes : comme es peaux, parchemins & autres telles merceries dont i'ay fait catalogue, & que quoy nous vescuâmes en ce siege : ayant di-ie expérimenté que cela vaut au besoin, tant que i'aurois des collets de buffles, habits de chamois, & telles choses où il y a suc & humidité, si i'estois enfermé dans une place pour une bonne cause, ie ne me voudrois pas rendre pour crainte de la famine. Mais sur mer, au voyage dont ie parle, ayans esté reduits à ceste extremité de n'avoir plus de Bresil, bois sec & sans humidité sur tous autres, plusieurs neantmoins pressez iusques au bout, par faute d'autres choses en grignotoyent entre leurs dents : tellement que le sieur Dupont nostre conducteur en tenant un iour une piece

en sa bouche, avec un grand soupir me dit, Helas de Lery mon ami, il m'est deu une partie de quatre millé franes en France, de laquelle pleust à Dieu avoir fait bonne quittance & en tenir maintenant un pain de fol & un verre de vin. Quant à maistre Pierre Richier, à present ministre de la parole de Dieu à la Rochelle, le bon homme dira que de debilité, durant nostre misere, estant estendu tout de son long dans sa petite capite, il n'eust sçeu lever la teste pour prier Dieu : lequel neantmoins, ainsi couché tout à plat qu'il estoit, il invoquoit ardemment.

Or avant que finir ce propos ie diray ici en passant avoir non seulement observé aux autres, mais moy mesme senti durant ces deux aussi aspres famines où i'aypassé qu'homme en ait iamais eschappé, que pour certain quand les corps sont attenez, nature defaillant, les sens estant alienez & les esprits dissipéz, cela rend les personnes non seulement farouches, mais aussi engendre une colere laquelle on peut bien nommer espece de rage : tellement que le propos commun, quand on veut signifier que quelqu'un a faute de manger, a esté fort bien inventé : assavoir dire qu'un tel enrage de faim. Outre plus comme l'experience fait mieux entendre un faict, ce n'est point sans cause que Dieu en sa Loy menaçant son peuple s'il ne luy obeit de luy envoyer la famine, dit expressement qu'il fera que l'homme tendre & delicat, c'est à dire d'un naturel autrement doux & bening, & qui auparavant avoit choses cruelles en horreur, en l'extremité de la famine deviendra neantmoins si desnaturé qu'en regardant son prochain, voire sa femme & ses enfans d'un mauvais œil, il appetera d'en manger. Car entre les exemples que i'ay narrez en l'histoire de Sancerre, tant du pere & de la mere qui mangerent de leur

propre enfant, que de quelques soldats, lesquels ayans essayé de la chair des corps humains qui avoyent esté tuez en guerre, ont confessé depuis que si l'affliction eust encores continué, ils estoient en deliberation de se ruer sur les vivans : outre di-ie ces choses tant prodigieuses, ie puis asseurer veritablement, que durant nostre famine sur mer, nous estions si chagrins qu'encores que nous fussions retenus par la crainte de Dieu, à peine pouvions nous parler l'un à l'autre sans nous fascher : voire qui pis estoit (& Dieu nous le vueille pardonner) sans nous ietter des œillades & regards de travers, accompagnez de mauvaises volontez touchant cest acte barbare.

Or à fin de pourfuyvre ce qui reste de nostre voyage, allans tousiours en declinant, le 15 & 16 de may, qu'il y eut encores deux de nos mariniers qui moururent de malle rage de faim : aucuns d'entre nous imaginans là dessus que par maniere de dire, attendu le long temps qu'il y avoit que sans voir terre nous branlions sur mer nous devions estre en un nouveau deluge, quand pour la nourriture des poissons nous les vismes ietter en l'eau, nous n'attendions autre chose que d'aller tost & tous apres. Cependant nonobstant ceste soufferte & famine inexprimable, durant laquelle, comme i'ay dit, toutes les guenons & les perroquets que nous apportions furent mangez, en ayant neantmoins iusques à ce temps-la tousiours gardé soigneusement un que i'avois aussi gros qu'une oye, proferant franchement comme un homme, & de plumage excellent : lequel mesme de grand desir de le sauver à fin d'en faire present à M. l'amiral, ie tins cinq à six iours caché sans luy pouvoir rien bailler à manger, tant y a que la necessité pressant, joint la crainte que i'eu qu'on ne le me derobast la nuit, il passa comme les autres : de

façon que n'en iettant rien : que les plumes, non seulement le corps mais aussi les tripes, pieds, ongles & becs crochus servirent à quelques miens amis & à moy de vivoter trois ou quatre iours : toutesfois i'en eus tant plus de regret que cinq iours apres que ie l'eus tué nous vismes terre : de maniere que ceste espece d'oiseau se passant bien de boire, il ne m'eust pas fallu trois noix pour le nourrir tout ce temps la.

Mais quoy? dira ici quelqu'un, sans nous particulariser ici ton perroquet, duquel nous n'avions que faire, nous tiendras-tu tousiours en suspens touchant vos langueurs? Sera-ce tantost assez enduré en toutes fortes? n'y aura-il iamais fin ou par mort ou par vie? Helas, si aura, car Dieu qui soustenant nos corps d'autres choses que de pain & de viandes communes, nous tenoit la main au port, fit par sa grace que le vingt quatriesme iour dudit mois de may 1558 (lorsque tous estendus sur le tillac sans pouvoir presque remuer bras ni iambes, nous n'en pouvions plus) nous eufmes la veüe de basse Bretagne. Toutesfois parce que nous avions esté tant de fois abusez par le pilote, lequel au lieu de terre nous avoit souvent monstré des nuees qui s'en estoient allees en l'air, quoy que le matelot qui estoit à la grande hune criaist par deux ou trois fois, terre, terre, encore pensions-nous que ce fust moquerie : mais ayans vent propice & mis le cap droit dessus, nous fusmes tost apres asseurez que c'estoit vrayement terre ferme. Pourquoi pour la conclusion de tout ce que i'ay dit ci dessus touchant nos afflictions, à fin de mieux faire entendre l'extreme extremité où nous estions tombez, & qu'au besoin, n'ayans plus nul respit, Dieu eut pitié de nous & nous assista : apres que nous luy eufmes rendu graces de nostre delivrance prochaine, le maistre du navire dit tout haut, que

pour tout certain si nous fussions encore demeuré un iour en cest estat, il avoit deliberé & résolu, non pas de ietter au fort, comme quelques uns ont fait en telle destresse, mais sans dire mot, d'en tuer un d'entre nous pour servir de nourriture aux autres : ce que j'ap-prehenday tant moins pour mon regard qu'encore qu'il n'y eust pas grand graisse en pas un de nous, si est-ce toutesfois, sinon qu'on eust seulement voulu manger de la peau & des os, que ce n'eust pas esté moy. Or parce que nos mariniers avoyent deliberé d'aller descharger & vendre leur bois de Bresil à la Rochelle, quand nous fusmes à deux ou trois lieües de ceste terre de Bretagne, le maistre du navire avec le sieur du Pont & quelques autres nous laissant à l'ancre, s'en allerent dans une barque en un lieu proche appelé Hodierne pour acheter des vivres : mais deux de nostre compagnie, auxquels particulie-rement ie baillay argent pour m'apporter des rafraî- chissémens s'estans aussi mis dans ceste barque, si tost qu'ils se virent en terre, pensans que la famine fust enfermée dans le navire, quittans les coffres & hardes qu'ils y avoyent laissez, protesterent de n'y mettre jamais le pied : comme de fait, s'en estant allez de ce pas, ie ne les ay point veus depuis. Outre plus, durant que nous fusmes là à l'ancre quelques pescheurs s'estant approchez auxquels nous demandasmes des vivres, eux estimans que nous nous mocquissions, ou que sous ce pretexte nous leur voulussions faire des- plaisir se voulurent soudain reculer : mais nous les tenans à bord, pressez de necessité, estans encore plus habiles qu'eux, nous iettasmes de telle impetuofité dans leur barque, qu'ils pensoyent à l'heure estre tous faccagez : toutesfois, sans leur rien prendre que de gré à gré, n'ayans trouvé, de ce que nous cherchions,

finon quelques quartiers de pain noir, il y eut un vilain le quel, nonobstant la difette que nous leur fismes entendre ou nous estions, au lieu d'en avoir pitié, ne fit pas difficulté de prendre de moy deux reales pour un petit quartier qui ne valait pas lors un liard en ce pays la. Or nos gens estans revenus avec pain, vin, & autres viandes lesquelles, comme pouvez estimer, nous ne laissâmes pas moisir ni aigrir comme en pensant tousiours aller à la Rochelle, nous eûmes navigé deux ou trois lieues, nous fûmes advertis par ceux d'un navire qui nous aborda, que certains pirates ravageoyent tout du long de ceste coste. Par quoy considerans là dessus qu'après tant de grands dangers d'où Dieu nous avoit fait la grace d'eschapper, ce seroit bien le tenter, & chercher nostre malheur de nous remettre en nouveau hazard : dès le mesme iour vingt fixiesmes de may, fans plus tarder de prendre terre, nous entraâmes dans le beau & spacieux havre de Blavet, pays de Bretagne : auquel aussi arrivoit lors grand nombre de vaisseaux de guerre, lesquels retournans de voyager de divers pays, tirans coups d'artilleries, & faisans les bravades accoustumées en entrans dans un port de mer s'esjouissoient de leurs victoires. Mais entre autres y en ayant un de S. Malo, duquel les mariniers peu auparavant avoyent prins & emmené un navire d'Espagnol qui revenoit du Peru, chargé de bonne marchandise, lequel en estimoit plus de soixante mille ducats : cela estant ia divulgué par toute la France, & beaucoup de marchans Parisiens, Lyonnois & d'autres estans arrivez en ce lieu pour en acheter, il nous vint si bien à point, qu'aucuns d'eux se trouvant pres nostre vaisseau quand nous mettions pied en terre, non seulement (parce que nous pouvions soutenir) ils nous emmenerent par dessous les bras :

mais aussi fort à propos, ayans entendu nostre famine, nous exhorterent que nous gardans de trop manger, nous usissions du commencement peu à peu de bouillon de vieilles poulailles bien consumees, de lait de chevres & autres choses propres pour nous eslargir les boyaux, lesquels nous avions tous retraits. Et de fait ceux qui creurent leur conseil s'en trouverent bien : car quant à nos matelots, qui du beau premier iour se voulurent faouler, ie croy, de vingt restez de la famine que plus de la moitié creverent & moururent soudainement de trop manger. Mais quant à nous autres quinze passagers qui, comme i'ay dit au commencement du precedent chapitre, nous estions embarquez en la terre du Bresil, dans ce vaisseau pour revenir en France, il n'en mourut pas un seul, ny sur mer ny sur terre pour ceste fois-là. Bien est vray que n'ayans sauvé que la peau & les os, non seulement en nous regardans vous eussiez dit que c'estoyent corps morts desterrez, mais aussi incontinent que nous eufmes prins l'air de terre, nous fufmes tellement desgoustez, & abhorrions si fort les viandes, que pour parler de moy en particulier, quand ie fus au logis, soudain que i'eus senti du vin qu'on me presenta dans une coupe, tombant à la renverse sur un coffre à bahu, on pensoit, ioint ma foiblesse, que ie deu rendre l'esprit. Toutesfois ne m'estant pas fait grand mal, mis que ie fus sur un liêt, combien qu'il y eust plus de dix-neuf mois que ie n'avois couché à la Françoise (comme on parle aujourdhuy) tant y a, contre l'opinion de ceux qui disent, quand on a accoustumé de coucher sur la dure, qu'on ne peut de long temps apres reposer sur la plume, que ie dormis si bien ceste premiere fois, que ie ne me reveillay qu'il ne fust le lendemain soleil levant. Ainsi apres que nous eufmes seiourné trois ou quatre

iours à Blavet, nous allasmes à Hanebon, petite ville à deux lieües de là : en laquelle durant quinze iours que nous y fusmes, nous nous fismes traiter selon le conseil des medecins. Mais quelque bon regime que nous peussions tenir, la pluspart devindrent enflés depuis la plante des pieds iusques au sommet de la teste : & n'y eut que moy & deux ou trois autres qui le fusmes seulement depuis la ceinture en bas. Davantage ayans tous un cours de ventre, & tel desvoyement d'estomach, qu'impossible estoit de rien retenir dans le corps, n'eust esté une certaine recepte qu'on nous enseigna : assavoir du jus d'hedera terrestris, du riz bien cuit, lequel osté de dessus le feu il faut faire estouffer dans le pot avec force vieux drapeaux, puis prendre des moyeuës d'œuf, & mesler le tout ensemble dans un plat sur un réchaut : ayans di-ie mangé cela avec des cueillers, comme de la boulie, nous fusmes soudain rafermis : & croy sans ce moyen que Dieu nous suscita que dans peu de iours ce mal nous eust tous emportez.

Voila en somme quel fut nostre voyage, lequel à la verité, si on considere que nous avons navigé environ septante trois degrez, revenant à pres de deux mille lieües Françoises tirant de Nord au Su, ne sera pas estimé des plus petits. Mais, afin de donner l'honneur à qui il appartient, qu'est-ce en comparaison de celui de cest excellent Pilote Jean Sebastien de Cano Espagnol, lequel ayant circuit tout le globe, c'est à dire environné toute la rotondité de l'univers (ce que ie croy qu'homme avant lui n'avoit iamais fait) estant de retour en Espagne, à bon droit fit peindre un monde pour ses armoiries, à l'entour desquelles il mit pour devise, *Primus me circumdedisti* ; c'est à dire, tu es le premier qui m'as environné.

Or pour parachever ce qui reste de nos delivrances,

il sembleroit que pour ce coup nous fussions à peu pres quittes de tous nos maux : mais tant y a que si celuy qui nous avoit tant de fois garantis des naufrages, tormentes, aspre famine, & autres inconveniens dont nous avions esté assaillis sur mer, n'eust conduit nos affaires à nostre arrivee sur terre, nous n'estions pas encore eschappez. Car comme i'ay touché en nostre embarquement pour le retour, Villegagnon, sans que nous en sceussions rien, ayant baillé au maistre du navire où nous repassâmes (qui l'ignoroit aussi) un proces lequel il avoit fait & formé contre nous, avec mandement expres au premier iuge auquel il seroit présenté en France, non seulement de nous retenir, mais aussi faire mourir & brusler comme heretiques qu'il disoit que nous estions : advint que le sieur du Pont, nostre conducteur, ayant eu connoissance à quelques gens de iustice de ce pays là, lesquels avoyent sentiment de la Religion dont nous faisons profession : le coffret couvert de toile ciree, dans lequel estoit ce proces, & force lettres adressantes à plusieurs personnages, leur estant baillé, apres qu'ils eurent veu ce qui leur estoit mandé, tant s'en fallut qu'ils nous traitassent de la façon que Villegagnon desiroit, qu'au contraire, outre qu'ils nous firent la meilleure chere qui leur fut possible, encore offrans leurs moyens à ceux de nostre compagnie qui en avoyent affaire, presterent-ils argent audit sieur du Pont & à quelques autres. Voila comme Dieu, qui surprend les rusez en leurs cautelles, non seulement par le moyen de ces bons personnages, nous delivra du danger où la revolte de Villegagnon nous avoit mis, mais qui plus est, la trahison qu'il nous avoit brassée estant ainsi descouverte à sa confusion, le tout retourna à nostre soulagement.

Après doncques que nous eufmes reçu ce nouveau benefice de la main de celuy, lequel, ainsi que j'ay dit, tant sur mer que sur terre se monstra nostre protecteur, nos mariniers departans de ceste ville de Hanebon pour s'en aller en leur pays de Normandie, nous aussi pour nous oster d'entre ces Bretons bretonnans, le langage desquels nous entendions moins que celuy des sauvages Ameriquains d'avec lesquels nous venions, nous hastames de venir en la ville de Nantes, de laquelle nous n'estions qu'à trente deux lieües. Non pas cependant que nous courussions la poste, car à cause de nostre debilité, n'ayans pas la force de conduire les chevaux dont fufmes accommodez, ni mesme d'endurer le trot, chacun pour mener le sien tout bellement par la bride, avoit un homme expres.

Davantage parce qu'à ce commencement, il nous fallut comme renouveler nos corps, nous n'estions pas seulement aussi envieux de tout ce qui nous venoit à la fantasia, qu'on dit communément que sont les femmes qui chargent d'enfant, de quoy si ie ne craignois d'ennuyer les lecteurs, j'alleguerois des exemples estranges : mais aussi aucuns eurent le vin en tel desgoust, qu'ils furent plus d'un mois sans en pouvoir sentir, moins gouster. Et pour la fin de nos miseres, quand nous fufmes arrivez à Nantes, comme si tous nos sens eussent esté entierement renversez, nous fufmes environ huit iours oyans si dur, & ayans la veüe si offusquee que nous pensions devenir sourds & aveugles. Toutesfois quelques excellents docteurs medecins & autres notables personnages qui nous visitoient souvent en nos logis, eurent tel soin de nous & nous secoururent si bien que, tant s'en faut, pour mon particulier, qu'il m'en soit demeuré quelque reste, qu'au contraire des environ un mois apres, ie

n'entendis iamais plus clair, ni n'eus meilleure veüe. Vray est que pour l'esgard de l'estomach, ie l'ay tousiours eu depuis fort foible & debile : de façon qu'ainfi que i'ay tantost touché, la recharge que i'eus il y a environ quatre ans durant le siege & la famine de Sancerre estant intervenue, ie puis dire que ie m'en sentiray toute ma vie. Ainsfi apres avoir un peu reprins nos forces à Nantes, auquel lieu, comme i'ay dit, nous fusmes fort bien traitez, chacun print parti & s'en alla où il voulut.

Ne reste plus pour mettre fin à la presente histoire, sinon sçavoir que devindrent les cinq de nostre compagnie : lesquels, comme il a esté dit ci dessus, apres le premier naufrage que nous cuidasmes faire, s'en retournerent en la terre de Bresil : & voici par quel moyen il a esté sçeu. Certains personnages dignes de foy que nous avions laissez en ce pays la, d'où ils revindrent environ quatre mois apres nous, ayans rencontré le sieur du Pont à Paris, ne l'asséurerent pas seulement qu'à leur grand regret ils avoyent esté spectateurs quand Villegagnon à cause de l'Evangile en fit noyer trois au fort de Colligny : assavoir Pierre Bourdon, Iean de Bordel, & Mathieu Verneuil, mais aussi outre cela, ayans apporté par escrit tant leur confession de foy que toute la procedure que Villegagnon tint contre eux, ils la baillerent audit sieur du Pont, lequel ie la recouvray aussi bien tost apres. Tellement qu'ayant veu par là, comme pendant que nous soudenions les flots & orages de la mer, ces fideles serviteurs de Iesus-Christ enduroyent les tourmens, voire la mort cruelle que Villegagnon leur fit souffrir, en me ressouvenant que moy seul de nostre compagnie (ainfi qu'il a esté veu en son lieu) estois ressorti de la barque, dans laquelle ie fus tout prest de

m'en retourner avec eux : comme i'eu matiere de rendre graces à Dieu de ceste mienne particuliere delivrance, aussi me sentant sur tous autres obligé d'avoir soin que la confession de foy de ces trois bons personnages fust enregistree au catalogue de ceux qui de nostre temps ont constamment enduré la mort pour le tesmoignage de l'Evangile dès ceste mesme annee 1558, ie la baillay à Iean Crespin, imprimeur : lequel avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des sauvages, apres qu'ils nous eurent laissez, l'infera au livre des martyrs, auquel ie renvoye le lecteur : car n'eust esté la raison fufdite, ie n'en eusse fait ici aucune mention. Neantmoins ie diray encores ce mot que Villegagnon ayant esté le premier qui a respandu le sang des enfans de Dieu en ce pays nouvellement cogneu, qu'à bon droit, à cause de ce cruel acte quelqu'un l'a nommé le Caïn de l'Amerique. Et pour satisfaire à ceux qui voudroyent demander que c'est qu'il est devenu, & quelle a esté sa fin, nous, ainsi qu'on a veu en ceste histoire l'ayant laissé habitué en ce pays-la au fort de Colligny, ie n'en ay depuis ouy dire autre chose, & ne m'en suis pas autrement enquis, sinon que quand il fut de retour en France, apres avoir fait du pis qu'il peut & de bouche & par escrit contre ceux de la religion Evangelique, il mourut finalement inveteré en sa vieille peau, en une commanderie de son ordre de Malte, laquelle est aupres de sainct Iean de Nemours. Mesme comme i'ay sceu d'un sien neveu, lequel i'avois veu avec luy audit fort de Colligny, il donna si mauvais ordre à ses affaires, tant dura sa maladie qu'auparavant, & fut si mal affectionné envers ses parens, que sans qu'ils luy en eussent donné occasion ils n'ont gueres mieux valu de son bien, ni en sa vie, ni apres sa mort.

Pour conclusion, puis, comme j'ay monstré en la presente histoire, que non seulement en general, mais aussi en particulier j'ay esté delivré de tant de fortes de dangers, voire de tant de gouffres de morts, ne puis-je pas bien dire, avec ceste sainte femme, mere de Samuel, que j'ay expérimenté que l'Eternel est celuy qui fait mourir & fait vivre? qui fait descendre en la fosse & en fait remonter? Ouy certainement, ce me semble aussi à bonnes enseignes qu'homme qui vive pour le iourd'huy: & toutesfois si cela appartenoit à ceste matiere, ie pourrois encores adiouster que par sa bonté infinie il m'a retiré de beaucoup d'autres destroits par où j'ay passé. C'est finalement ce que j'ay observé, tant sur mer en allant & retournant en la terre du Bresil dite Amerique, que parmi les sauvages habitans audit pays: lequel pour les raisons que j'ay amplement deduites, peut bien estre appelé monde nouveau à nostre esgard. Je sçay bien toutesfois qu'ayant si beau suiet ie n'ay pas traité les diverses matieres que j'ay touchees, d'un tel style ni d'une façon si grave qu'il falloit: mesme entre autres choses confessant encore en ceste seconde edition avoir quelquefois trop amplifié un propos qui devoit estre coupé court, & au contraire, tombant en l'autre extremité, i'en ay touché trop brièvement, qui devoient estre deduits plus au long. Je prie de rechef les lecteurs, pour suppleer ces defauts du langage, qu'en considérant combien la pratique du conteur en ceste histoire m'a esté grievé & dure; ils reçoivent ma bonne affection en payement. Or au Roy des siècles immortel & invisible, à Dieu seul sage soit honneur & gloire éternellement. Amen.





## NOTES

CHAPITRE XII. — Page 2, ligne 4. — H. STADEN (p. 244) : « Ils ont la vue si bonne qu'ils manquent rarement leur coup. Aussitôt que le poisson est blessé, ils sautent à l'eau pour le chercher, &, quoiqu'ils soient quelquefois obligés de plonger iusqu'à la profondeur de six brasses, ils ne manquent jamais de le rapporter. » Ce procédé primitif est encore en usage dans le bassin de l'Amazonie. Voir MARCOY. *Du Pacifique à l'Atlantique. Tour du Monde*, n° 245-298.

— Ligne 13. — Sans doute le *camboropin* de Gandavo (p. 93).

Page 5, ligne 27. — C'était sans doute un phoque ou plutôt un lamantin. Ces cétacés sont fort communs dans les eaux Brésiliennes. Cf. MARCOY. *Tour du Monde*, n° 298. *Agassiz*, n° 461.

Page 6, ligne 24. — D'après H. STADEN (p. 244) ils faisaient aussi avec le *tockaun* de véritables filets.

CHAPITRE XIII. — Page 9, ligne 12. — Le mot de *brésil* était employé depuis longtemps pour désigner le bois rouge propre à la peinture. Cf. MARCO POLO : « Ils ont berzi en grant habondance, do meillou dou monde. » — *Livre des métiers*, p. 104. « Li barillier pueent fere baris de fuz de tamarie & de brezil ; » *Livre des métiers*, p. 177. « Nus tabletier ne pust mettre aux buis nule autre maniere de fust, qui ne soit plus chier que buis ; c'est à favoir cadre, benus, brésil & cipres. » D'après DU CANGE, brésil aurait le même radical que braise, à cause de la comparaison avec

la couleur rouge ou de feu, & la dérivation se serait faite par des verbes allemands, bræzelen, brasseln, rôtir en pétillant.

— Ligne 16. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 950) appelle cet arbre l'*oraboutan*. Il en donne une description différente & attaque à ce propos Léry. « Je ne veux ici oublier la faute que a faite un quidam, lequel descrivant le Bresil, dit que cest arbre n'est ny grand ny droit, ains est fait tant ainsi qu'une espee de chêne. . . Toute ceste description convient autant à l'arbre du Bresil, comme à un pommier. » Il faut aussi remarquer qu'on recherche surtout le cœur de l'arbre.

— Ligne 21. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § LXI, p. 75) : « Eran tan altos los arboles que un buen bracero tenia que passarlos con una piedra, y tâ gordos, q' apenas los abarcavan ocho nombres, afidos de las manos, »

Page 10, ligne 5. — THEVET (*Cosmog. univ.*), p. 954.

— Ligne 9. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CCV, p. 262) : « Crecen mucho los arboles, y el que llaman Ceyba en gorda tanto, que quinze hombres afidos de las manos, no lopueden abarcar. »

— Ligne 11. — Les sequoias de Californie sont encore plus grands. Voir SIMONIN. *Tour du Monde*, n° 692, p. 231-234. Voir aussi MARCOY. *Tour du Monde*, n° 299, p. 198, à propos des nymphœes du lac Nuna : « La feuille pesait treize livres & demie, la circonférence était de vingt-quatre pieds neuf pouces trois lignes, la fleur qui mesurait deux pieds quatre pouces de tour, ce dont les pétales extérieures avaient neuf pouces de longueur, pesait trois livres & demie. Le poids du bouton était de deux livres un quart. » Que dire de la *Rafflesia Arnoldii* (de Sumatra), qui atteint un mètre de diamètre, trois de circonférence & dont le calice peut contenir plus de huit litres d'eau ?

— Ligne 18. — Tous ces animaux sont en effet d'importation européenne. Cf. GANDAVO (*Sandãa Cruz*), p. 66.

— Ligne 32. — Voyez la planche qui accompagne « Une fête brésilienne à Rouen en 1550. » Édit. E. DENIS, 1851. — Et une des planches de la *Cosmog. univ.* de THEVET, p. 950. « Ils y prennent si grand'peine, que l'ayans porté iusques aux navires quelques voïages vous leur voyez leurs espaules toutes meurtries & dechirées de la pesanteur du boys. »

Page 11, ligne 32. — D'après HANS STADEN (p. 249) : « Ils prennent une espee de pierre d'un bleu très foncé, à laquelle ils donnent la forme d'un coin ; ils aiguïsent ensuite le côté le plus

large... ensuite ils attachent cette pierre au bout d'un bâton au moyen d'une corde.

Page 12, ligne 8. — Ce fut peut-être la lecture de ce passage qui inspira à Montaigne les curieuses réflexions de son chapitre des Cannibales. (*Essais*, § 30.) « Je trouve qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en ceste nation, sinon que chascun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage... Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruits que nature de soy & de son progrez ordinaire a produictz; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, & destournez de l'ordre commun que nous devrions appeller plutôt sauvages. En ceulx-là sont vives & vigoreuses les vrayes & plus utiles & naturelles vertus & proprietéz. » On pouvait encore rapprocher de ce passage celui que Ronsard a consacré à vanter les vertus naïves des Brésiliens. (*Les Poèmes*, liv. II. *Discours contre Fortune*, édit. elzévirienne, t. VI, p. 166.) Il s'imaginait très à tort que les hommes ne s'étaient jamais autant approchés de la perfection que lorsqu'ils vivaient dans ce qu'on a nommé l'âge d'or. D'après lui les Brésiliens étaient encore dans cette heureuse époque de paix & d'innocence, & il reprochait à Villegagnon de leur enlever leurs illusions en les initiant à la civilisation européenne.

Page 13, ligne 17. — Dans la trad. latine (édit. de Bry, p. 196) digression sur Socrate, Agésilas & d'autres personnages qui parlèrent de la sorte. Cette digression paraît ajoutée après coup par le traducteur.

Page 14, ligne 6. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CVIII, p. 141) : « ... Llamando los hilos de la espuma del mar, sobre que andavan, o que no tenian padres. Hombres desterrados, o haraganes que no paravan en cabo ninguno a cultivar la tierra para tener que comer... »

— Ligne 18. — C'est le chiffre de Thevet (*Cosmog. univ.*, p. 943), mais il donne d'autres noms. De plus il se contredit dans les *Singularitez* (§ L), quand il énumère sept espèces de palmiers en Amérique.

Page 15, ligne 1. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 943) nomme cet arbre *Hairi*. Il ne lui trouve aucune ressemblance avec l'ébène & le considère comme un palmier.

— Ligne 21. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 949) : « Ten ay veu de si rouge, que le Bresil n'y approche en rien, & qui imite en

couleur vive la plus fine escarlate du monde, mais l'usage n'est si profitable, pour ce qu'il est trop subtil, & que sa couleur s'esvanoit, si on le met à bouillir, pour le mettre en œuvre, etc. », p. 950.

— Ligne 24. — Curieuse description dans GANDAVO (p. 61) : « Le *copahibas* donne un baume excellent contre beaucoup de maladies. Il produit surtout des effets merveilleux dans celles qui sont causées par les fraîcheurs... La plupart de ces arbres sont rongés par les animaux, qui vont, par un instinct naturel, y chercher un remède à leurs maux. »

Page 16, ligne 4. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 922) : « L'arbre est aussi grand que nos poiriers par deça, ayant les feuilles larges de deux doigts & longues de trois ou quatre... L'arbre sent mal & a l'odeur merveilleusement puante quand on le coupe, qui est cause qu'ils n'en usent aucunement en leur mesnage, non seulement à faire du feu. » Planche p. 922.

— Ligne 29. — THEVET (*Cosmog. univ.*), p. 935 : « Le *Hinourahé* est fort hault & grand, ayant l'escorce argentine, & par dedans tirant sur le rouge : son goût est comme salé, ainsi que celui du reglisse, la souche grosse, & les feuilles semblables à celles du tremble. L'escorce est de merveilleuse propriété, à cause que non seulement il imite la force du gaiac à l'endroit des *Pians*, ains est propre à plusieurs autres malades. » THEVET, *Singularitez*, &c., § L.

— Ligne 34. — Chapitre XIX.

Page 17, ligne 3. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 953), planche & description.

— Ligne 32. — CRESPIN, *Histoire des martyrs*, p. 456. LÉRY, § XXII.

Page 18, ligne 3. — GANDAVO (*Hist. de Sancta-Cruz*, p. 58) : « Ce fruit ressemble à une poire, il est d'une couleur très jaune. Il a beaucoup de jus, & on le mange dans les chaleurs, car il est très fin de sa nature, & rend malade quand on en fait excès. » Cf. THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 917.

— Ligne 15. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) le nomme *pacouere*. Sa description est conforme à celle de Léry.

— Ligne 23. — D'après THEVET (cit. sup.) 30 ou 40 ensemble.

Page 19, ligne 4. — PLINE, *Hist. nat.*, XV, 20.

— Ligne 13. — Comparer les feuilles dessinées par PAUL MARCOY, *Tour du Monde*, n° 299.

— Ligne 28. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 199) est inférée une dissertation sur un fruit analogue, poussant en Égypte & à Chypre, nommé le musa. L'auteur de cette dissertation s'est contenté de citer Matthioli. (*Commentaire sur Dioscoride, de palma & dactylis.*)

— Ligne 29. — Description analogue dans H. STADEN (p. 321).

Page 20, ligne 13. — Détail confirmé par THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 953): « Les Portugais y ont veu assez clairement, lorsqu'ils ont choisi en ce lieu leur demeure & retraite, veu qu'ils y ont planté oranges, citrons & autres choses de nostre Europe, qui y sont venues en abondance. »

— Ligne 20. — Elles y croissent encore en grande abondance. Voyez FORGUES. *Le Paraguay. Tour du Monde*, n° 702.

Page 21, ligne 14. — CHALCONDYLE, *de rebus Turcicis*, liv. III, § 14, p. 86, édit. 1650. « Καλαμίνοις δὲ πλοίοις χρωμένοι διαπορθεμύουσι τὸν πύταμον ἔρασι δὲ ἡ Ἰνδική τσοῦτον μέγεθος, ὡς τε τῷ αὐτῷ ναυπηγεῖσθαι πλοῖα μεδίμων τεσσαράκοντα Ἑλληνικῶν. »

Page 22, ligne 11. — L'explication de ce phénomène est toute naturelle. Le renversement des saisons s'explique par la position différente de la terre autour du Soleil dans les deux hémisphères boréal & austral.

— Ligne 32. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 936, avec planche) en donne une description conforme à celle de Léry & ajoute : « On n'en scauroit apporter par deçà, s'il n'est confit, à cause que ce fruit estant meur ne se conserve guere longtemps. » — Description de l'ananas dans GANDAVO (p. 57). « Ce fruit vient comme les artichauts, il ressemble à la pomme de pin. Mais ils ont une odeur très suave, & on les coupe en tranches pour les manger. Il n'y a pas de fruit dans notre patrie qui puisse lui être comparé. »

Page 23, ligne 14. — Sur le tabac voyez un curieux article de *la Revue américaine*, t. II, n° 6, par M. LUCIEN DE ROSNY. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, éd. Gaffarel. Préface.

— Ligne 32. — THEVET (*Cosmog. univ.*, planche p. 927) confirme ces détails, mais il fait remarquer qu'on a exagéré les propriétés du petun.

Page 24, ligne 1. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 300) est ici inférée la phrase suivante : « Benzo quoque, novi orb. hist. ait (liv. III, § 20) Indos Peruanos peregre profecturos herbam (quam *coca* ipsi appellant) ore clausam, veluti panchrestum quoddam pharmacum, circumferre: quippe eius præsidio freti integrum diem nullius nec cibi, nec potus egentes iter faciunt.

— Ligne 9. — Id. Benzonis itaque interpres magno errore credidit hanc eam esse herbam quam Mexicani *Tabacco*, Hispaniolæ vero insulæ incolæ *Cozobba* nominant, cuius odorem acutum & tetrum, atque adeo diabolicum esse Benzo affirmat (liv. I, § xxvi).

— Ligne 17. — Pourtant l'assimilation est complète : il est vrai qu'on distingue plusieurs sortes de tabac.

— Ligne 19. — LIEBAULT, *Maison Rustique*.

— Ligne 30. — Allusion à un passage de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 926), d'ailleurs fort curieux, où il revendique la priorité de l'introduction du tabac : « Je me puis vanter avoir esté le premier en France, qui ai apporté la graine de ceste plante, & pareillement semé & nommé ladite plante, l'herbe Angoumoisine. Depuis un quidam, qui ne fait iamais le voyage, quelque dix ans apres que ie fus de retour de ce pais, luy donna son nom. » Sur les origines du petun & l'introduction du tabac en France, voir Lettre de M. F. DENIS à M. Alfred Demersay. *Etudes économiques sur l'Amérique méridionale. Du tabac du Paraguay*.

Page 25, ligne 13. — Serait-ce la pomme de terre? ne pas oublier qu'elle est originaire d'Amérique. Walter Raleigh passe pour en avoir apporté les premiers plants en Angleterre, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle : mais ils venaient de la Virginie. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 921) en donne un dessin qui ressemble singulièrement à la pomme de terre. « De ceste racine, dit-il, il y en a deux espèces, ayant toutesfois pareille grosseur, l'une desquelles devient toute iaune en cuisant, comme si c'estoit un coing, & l'autre est blanchastre, mais ne diffèrent guère en saveur & bonté. L'une & l'autre ont les feuilles semblables à la mauve, sans iamais toutesfois porter aucune graine, ains replantent les sauvages une mesme racine, taillée en plusieurs rouelles & pièces, de chacune desquelles se multiplient les autres en grande abondance. »

Page 26, ligne 27. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 949) l'appelle *ioncure*; il fait remarquer que les Brésiliens de la côte font un grand commerce de ce ioncure avec les tribus de l'intérieur. Il ajoute qu'on ne connaît pas au Brésil l'usage des viandes salées.

Page 27, ligne 29. — Psaume 104 : *Benedic anima mea, Domino*. Voyez MAROT, édit. Jannet (1868), t. IV, p. 143. — Le traducteur latin (édit. de Bry, p. 203) traduit ainsi :

O quæ vis fuit illa, quæ potestas,  
 Quæ prudentia multiplex creandis  
 Tot rebus simul, & simul regendis!  
 Nam quacumque patet globosa tellus,  
 Vis quoque imperii tui patexit.

CHAPITRE XIV. — On peut rapprocher ce chapitre du § 14 du liv. XXI de la *Cosmog. univ.* de THEVET.

Page 29, ligne 11. — THEVET (*Cosmog.*, p. 909) : « Ils sont venus souvent aux mains, signe l'inimitié est si invétérée entre ces deux nations, qu'il est autant possible de tenir le feu avec l'eau, sans que l'un n'altère l'autre, comme de joindre les *Taupinambaux* & *Margageaz* en un lieu, sans qu'ils ne rompent la teste les uns aux autres. »

— Ligne 16. — HANS STADEN (p. 291) : « Ce n'est pas parce qu'ils manquent de vivres, mais par haine, qu'ils dévorent le corps de leurs ennemis. » MONTAIGNE, I, xxx : « Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, c'est pour représenter une extrême vengeance : & qu'il soit ainsi, ayant apperceu que les Portugais, qui s'estoient ralliez à leurs adversaires, ufoient d'une aultre forte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusqu'à la ceinture, & tirer au demourant du corps force coups de traits, & les pendre apres ; ils penserent que ces gents icy de l'autre monde ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette-ci. »

Page 30, ligne 31. — C'était la gérontocratie Spartiate. D'après OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49), les Brésiliens choisissent pour chef non le plus âgé, mais le plus brave. « *Quum bellum inter eos exoritur, eum ducem eligunt, quem omnium fortissimum & in bellis gerendis acerrimum fore credunt.* »

Page 31, ligne 32. — H. STADEN (p. 292) ajoute de curieux détails : « Pour fixer l'époque du départ, ils disent : c'est quand telle espèce de fruit sera mûre... ils choisissent ordinairement

l'époque du frai d'une espèce de poisson qu'ils appellent pratti. Ils nomment cette saison, le moment du frai, pirakæu. »

Page 32, ligne 3. — OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50. « Gladiis e ligno durissimo fabrefactis utuntur, quibus hostium membra fragunt & dissecant. »

— Ligne 16. — OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49. In bellis arcubus utuntur, & tanto artificio sagittas emittunt, ut in quemcumque corporis ullius locum sagittam collineare velint, eum configant.

Page 33, ligne 6. — D'après H. STADEN (p. 297) leurs flèches font aussi garnies avec des dents de requin. Cf. OSORIO, cit. sup. : « Loco ferri ossibus piscium sagittas armant : quibus tamen tam altum vulnus imprimunt, ut tabulam quamvis ictu perfodiant. »

— Ligne 16. — Nous n'avons que trop souvent éprouvé à nos dépens, à Crécy, à Poitiers & ailleurs, cette habileté des archers anglais.

Page 34, ligne 28. — D'autres sauvages, les Floridiens, ne s'habituent jamais au son de l'artillerie. Curieuse histoire, rapportée par BASANIER (*Relation de la Floride*, p. 106, édit. elzévirienne) d'un Cacique qui prend les éclats répétés de la foudre pour les décharges de l'artillerie française.

Page 35, ligne 25. — Comparer l'ordre de marche des Floridiens, dans BASANIER (*Relation de la Floride*).

Page 37, ligne 26. — HANS STADEN (p. 237) : « Chaque village est entouré d'une espèce de palissade faite avec des troncs de palmiers ; elle a environ une toise & demie de haut, & elle est si serrée, que les flèches ne peuvent la traverser : ils y menagent des espèces de meurtrières. Autour de cette première palissade, il y en a une seconde faite avec de gros troncs d'arbres plus espacés ». — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 941) : « Bien souvent ceux qui sont ainsi enserrez & comme assiégez, ... vous planteront des chevilles de bois fort aiguës & fortes, tout autour de leurs loges... & n'en voit-on le bout que bien peu, tout ainsi qu'on fait es chaussetrapes par deça, à fin que les ennemis venans de fuir, se percent les pieds, qu'ils ont tout nus. »

Page 38, ligne 13. — THEVET, *Cosmog. univ.*, page & planche 943.

— Ligne 33. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 942) : « Tellement que c'est hideur de voir ces sauvages, lorsqu'ils viennent aux prises, de s'entremordre & esgratigner, mesmes quand ils sont renversez par terre, prennent leurs ennemis par les iambes à belles dents, & aux parties honteuses s'ils les peuvent attrapper. Autres ayans prins quelque prisonnier, luy mettent le doigt en la bolieure qu'ils ont toute fendue, & les tirent à eux. » Cf. planche, p. 942 rendant avec une naïveté tragique les divers épisodes d'une bataille entre sauvages.

Page 39, ligne 19. — Cf. passage de MONTAIGNE déjà cité, chapitre X, note 1.

— Ligne 28. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CX, p. 148) : « Llego Soto haziendo cornetas con su cavallo, por gentileza, o por admiracion de los Indios, hasta iunto ala silla de Atabaliba, que non hizo mudança ninguna, aunque le refollo cula cara el cavallo, y mando matar a muchos de los que hugero de la carrera, y vezindad de los cavallos, cosa deque los suyos escarmentaron, y los nuestros se maravillaron. »

Page 41, ligne 18. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 944) : « C'est plaisir que de voir nos sauvages s'en retourner en leurs maisons gais & joyeux, s'eiouyffant avec tant signe d'allegresse sonnans de leurs fifres, & de grosses coquilles de mer & fruits desseichez, tel son & harmonie, que diriez les cornets des postillons de par deça, y adioqstans la voix. »

CHAPITRE XV. — Rapprocher tout le chapitre XIII de l'*Histoire de la province de Santa Cruz*, par GANDAVO (p. 133-146) & ULRICH SCHMIDEL (*Voyages curieux*), p. 240. THEVET, *Cosmog. univ.*, chap. XV du livre XXI, p. 944 seq. — LAFITAU, *Mœurs des Sauvages Américains*, vol. II, p. 294.

Page 43, ligne 6. — THEVET rapporte que les prisonniers en entrant dans le village de leurs vainqueurs sont ornés de plumes, & forcés de renouveler les tombes des défunts qu'on veut venger. Il ajoute un curieux détail (*Cosmog. univ.*, p. 945) : « Ils luy mettent certain collier au col, qui est l'indice de la longueur ou brieveté de sa vie & est fait ce collier de petits fruits enfillez en un fil de cotton, ou bien des ossemens de poissons, & selon le nombre des lunes qu'ils ont envie de le garder, ils y mettent autant de ces fruits... Aucuns leur mettent tout autant de colliers au col, comme ils ont de lunes à vivre »

Page 44, ligne 4. — MONTAIGNE, I, xxx. « Il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfont, les iniurient, leur reprochent leur lascheté & le nombre des batailles perdues contre les leurs. » D'après OSORIO, ouv. cit. *Præ se fert non mediocrem lætitiã.*

— Ligne 10. — La corde qui entoure le prisonnier s'appelle d'après H. STADEN (p. 300) *massarana*. Affreux détails donnés par OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 51: « Illius amica in amoris signum in collum funem injicit & delicias suas ad supplicium trudit. »

— Ligne 18. — MONTAIGNE, I, xxv. « L'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce trait: « Qu'ils viennent hardiment tres tous, & s'assemblent pour diner de luy, car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeulx qui ont servy d'aliment & de nourriture à son corps: ces muscles, dit-il, cette chair & ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes, vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore; savourez-les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. »

Page 45, ligne 6. — D'après GANDAVO (*Santa-Cruz*), p. 136. « On place près de lui un tas d'une espee de pomme très dure de la grosseur des oranges afin qu'il puisse les ieter à qui il voudra. » Cf. OSORIO, ouv. cit., p. 51.

— Ligne 25. — HANS STADEN (p. 301) donne de curieux détails sur la préparation de la massue ou *iwera pemme*. « Ils frottent cette massue avec une matière gluante, prennent ensuite les coquilles des œufs d'un oiseau, nommé *mackukawa*, qui sont d'un gris très foncé, le réduisent en poussière, & en saupoudrent la massue. Une femme vient ensuite gratter cette poussière, & pendant qu'elle se livre à cette occupation, les autres chantent autour d'elle. Quand l'*iwera pemme* est préparée & ornée de touffes de plumes, ils la suspendent dans une cabane inhabitée, & chantent à l'entour pendant toute la nuit. »

Page 47, ligne 4. — On trouve dans l'édition originale, p. 214, une peinture naïve de l'exécution. Le prisonnier solidement retenu par deux vigoureux gaillards, nargue son bourreau qui déjà lève la massue pour l'assommer. — La même planche, bien supérieure

comme exécution, est reproduite dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 212). — Cf. THEVET. *Cosmog. univ.*, planche 945.

D'après GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 138) le prisonnier se défendait : « Il arrive quelquefois qu'il lutte corps à corps avec l'exécuteur, & le maltraite avec sa propre épée; mais cela est rare, parce que les assistants s'empressent de l'arracher de ses mains. »

— Ligne 21. — On trouve dans la traduction latine (édit. de Bry) planche, p. 213, d'un côté la femme pleurant, de l'autre cinq ou six de ses compagnes dépeçant le cadavre. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 945) : « Mort que est le prisonnier, icelle femme qui luy avoit esté donnée, fera un peu de dueil sur luy, & pleurera & hurlera, puis se met à faire feste, & s'efiouyr en la commune lieffé de ses parents & amis. »

Page 48, ligne 7. — D'après H. STADEN (p. 303), « les femmes s'emparent alors du corps, le trainent auprès du feu, lui grattent la peau pour la blanchir... un homme coupe les bras & les jambes au-dessus du genou. Quatre femmes s'emparent de ces membres, & se mettent à courir autour des cabanes, en poussant de grands cris de joie. On l'ouvre ensuite par le dos, & on se partage les morceaux, &c. » Cf. OSORIO, *ouv. cit.*, p. 51. « Tum mulieres accedunt, & corpus examinum in pyram coniciunt, ut omnibus pilis adustis illud facilius abluere queant. Dissecto autem ventre ilia cum extis evellunt : reliqui corpus in frusta decerpunt ».

— Ligne 14. — Dans la traduction latine (édit. de Bry), digression sur la crainte des Juifs, p. 214.

— Ligne 25. — Ce fut l'usage de tous les peuples primitifs, Voir LUBBOCK, *L'Homme avant l'histoire*; S. NILSON, *Les Habitants primitifs de la Scandinavie*; EVANS, *L'Age de pierre*, &c.

— Ligne 29. — THEVET. *Cosmog. univ.*, planche 946.

Page 49, ligne 13. — THEVET. Cartes insérées dans la *Cosmog. univ.* Voir JOMARD, *Monuments de la géographie du moyen âge*. Mappemonde dressée pour Henri II.

Page 51, ligne 11. — THEVET (*Singularitez, &c.*, § XL) : « Le corps ainsi mis par pièces, & cuit à leur mode, sera distribué à tous, quelque nombre qu'il y ait, à chacun son morceau. »

— Ligne 20. — Cf. THEVET, *ouv. cit.*, § XLI.

Page 52, ligne 6. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § LXXI, p. 92) : « Hincan las cabeças delos que matan y sacrifican alas puertias

por memoria, y trae los dientes al cuello... por bravosidad. »

— Ligne 11. — THEVET (*Singularitez de la France antarctique*, § XL): « Or celuy qui a fait ledit massacre, incontinent apres se retire en sa maison, & demeurera tout le iour sans manger ne boire en son liêt: & s'en abstiendra encore par certains iours, ne mettra pié à terre aussi de trois iours. »

— Ligne 26. — GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 140): « Ils tuent l'enfant après sa naissance & le mangent, sans que personne parmi eux ait pitié d'une mort aussi injuste. Le père & la mère de la femme, qui devraient le plus regretter cette mort, sont ceux qui en mangent le plus volontiers, disant que c'est le fils de son père, & qu'ils se vengent de lui. » D'après *Alfonse de Saintonge*, manuscrit cité par P. MARGRY dans ses *Navigations Françaises du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 305: « Si la fille engroisse & elle ayt un enfant masle, il sera mangé après qu'il sera grand & gras, car ils disent qu'il tient du père, & si elle est fille, ils la feront mourir, car ils dient qu'elle tient de la mère qui doit pas estre mangée. »

Page 55, ligne 9. — Les Brésiliens n'aimaient pas qu'on plaignt leurs prisonniers. Thevet, s'étant avisé de vouloir sauver une jeune fille, fut presque assommé & jeté à terre par ses hôtes. « Peu s'en fallut, dit-il (*Cosmog. univ.*, p. 916), que ie ne passasse le pas aussi bien que les autres, qu'on massacrait en ma présence. » Cf. *Singularitez*, § XLII. « Et pour ce ils se sçavent fort bien moquer, & reprendre aigrement nous autres, qui delivrons noz ennemis étant en nostre puissance, pour argent ou autre chose, estimant cela estre indigne d'hommes de guerre. »

Page 56, ligne 5. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 217-220), nombreux exemples de pareils traitements infligés aux prisonniers ennemis. Ces exemples sont tirés surtout de l'histoire turque.

— Ligne 21. — MICHÉB, III, 3. « Sicut devoraverunt carnes populi mei, & pelles eorum ab eis excoriaverunt, & ossa eorum confregerunt, & conviderunt sicut carnes in lebetes, & sicut carnem in olla. »

— Ligne 23. — Tout ce paragraphe manque à la traduction latine.

Page 57, ligne 7. — Cf. *Extraits de la correspondance de MANDELOT*, gouverneur de Lyon, publiés par M. PAULIN PARIS, *Mémoires de l'état de la France*. — PAPYRE MASSON, *Vie de Charles IX*.

— CRESPIN, ouv. cit. — *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, &c.

CHAPITRE XVI. — Page 59, titre. — THEVET (*Cosmog. univ.*, 910) parle en ces termes du chapitre XVI : « C'est ici qu'il faut que ie me mocque de celuy qui a esté si temeraire, que de se vanter d'avoir fait un livre de la Religion que tiennent ces sauvages. S'il estoit seul qui eust esté en ce pais-là, il luy feroit aisé de m'en faire accroire ce qu'il voudroit; mais ie sçay de certain, que ce peuple est sans religion, sans livres, sans exercice d'adoration, & cognoissance des choses divines. »

— Ligne 1. — Pour tout ce chapitre, consulter l'excellent ouvrage de LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, § v, p. 199-382. — D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 230. — Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, § VIII & IX, p. 277 & 284. « Quelle croyance naturelle ont les sauvages de Dieu, des esprits & de l'âme. — Des principaux moyens par lesquels le diable a retenu ces pauvres Indiens un si long temps dans ses cadenas. »

— Ligne 1. — CICÉRON (*De legibus I*) « Nullam esse gentem, neque tam immanuetam, neque tam feram, quæ non, etiam si ignoret qualem Deum habere deceat, habendum sciat. »

— Ligne 10. — N. PERROT (p. 12) le reconnaît pour les Américains du Canada : « On ne sçauroit dire que les sauvages professent quelque doctrine; il est constant qu'ils ne suivent pour ainsi dire aucune religion. » Cf. CHAMPLAIN, p. 126. « Il n'y a aucune loi parmi eux, & ne sçavent ce que c'est que d'adresser & prier Dieu, vivant comme des bestes brutes. » — MAREST (*Lettres édif.*, VI, 330) : « Il seroit difficile de dire quelle est la religion de nos sauvages : elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. » Quelques tribus n'avaient même pas de mot pour exprimer l'idée de Dieu. Le P. DOBRITZHOFFER (*Historia de Abiponibus*, II, 69) écrit à ce propos : « In omni istorum barbarorum lingua vocem penitus desiderari intellexeram, qua Deus vel Divinitas quoquodemum modo significaretur. Ad illos religione imbuendos ex Hispanica mutuari oportebat Dei nomen. »

Page 60, ligne 2. — Curieuses légendes sur la création du monde dans N. PERROT, p. 3-5, 159-160.

— Ligne 19. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § xxxiv, p. 41) : « Hizieron tambien mucho al caso las letras y cartas, que unos Espanoles a otros se escrivia, capensavan los Indios que

tenion espirito de profecia pues sin verfe ni habar se entendian, ó que hablava el papel... »

— Ligne 31. — Exagération de Léry : car les Mexicains, Péruviens & autres Indiens connaissaient l'écriture. Voyez une curieuse dissertation sur les Quipos dans la *Revue Américaine*. Cf. LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 42.

Page 61, ligne 12. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 222), dissertation sur l'origine de l'écriture.

— Ligne 24. — « Une nuit, le chef Picheto, fort effrayé de la violence de l'orage, se leva & offrit du tabac au tonnerre, en le priant de se taire. » LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 218-222. — Encore aujourdhui les Coroados Brésiliens « ne reconnaissent aucun Dieu bon, mais seulement un principe malfaisant qui les tourmente, les torture, les conduit au danger & cause même leur mort. » SPIX ET MARTIUS, t. II, p. 243. Les Américains du Nord le vénèrent également comme une divinité. Voy. N. PERROT, p. 13, 276, 177.

Page 62, ligne 9. — Cf. CARTIER. *Relations du 2<sup>e</sup> voyage*. « Ils croyent auffy quand ils trépassent qu'ils vont ès estoiles, puis vont en beaux champs verds, pleins de beaux arbres, & fruits somptueux. » Cette croyance était universelle. *Lettres édifiantes*, relat. de 1634 (IV, 16), 1636 (II, 104), 1637 (XI, 53), 1639 (X, 43; VII, 11). — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 923). — Cf. MONTAIGNE (*Des Cannibales*) : « Ils croyent les ames eternelles, & celles qui ont bien merité des dieux estre logees à l'endroit du ciel où le soleil se leve; les mauldites du costé de l'occident. »

— Ligne 20. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 222), phrase interpolée sur les croyances des Esséniens.

— Ligne 25. — Presque tous les sauvages croient aux esprits malfaisants. Voir LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 218. Sur les superstitions des sauvages, consulter la collection des *Lettres édifiantes*, & spécialement IV, 12-27; V, 11-13; VI, 173; IX, 72; XIII, 24; X, 81; II, 38; IV, 48; VI, 330. THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 920-921 & *Singularitez*, § xxxv, xxxvi.

— Ligne 30, planche p. 235 de la traduction latine (édit. de Bry, planche p. 223), bien supérieure comme exécution à celle de Léry.

Page 63, ligne 5. — Sur cette possession des Brésiliens ou autres sauvages par l'esprit, voir CHRESTIEN, BIZOUARD & autres

auteurs de traités sur les sciences occultes. D'après THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 921) : « Les pauvres sauvages n'osent sortir sans feu la nuit de leurs logettes; car soudain ils se sentent battuz, mais le feu est le souverain remède & deffense contre leur ennemy. Quelquefois aussi ces barbares m'ont dit, que ils voyent ce malin esprit Aignan dans les ruisseaux & rivieres, en diverses figures. » La plupart des sauvages considèrent les esprits comme des êtres malfaisants. Cf. DOBRITZHOFER, *De Abiponibus*, II, 35-64. — SPIX ET MARTIUS, II, 243. D'après LUBBOCK (*Origines de la civilisation*, p. 212), « la crainte a plus de part à ses dévotions que la reconnaissance, & il s'attache plus à détourner la colère des méchants esprits qu'à s'assurer la faveur des bons ».

— Ligne 31. GOMARA (*Hist. de las Indias*, § CXXIV, p. 161) : « Quando Espanoles abrian estas sepulturas, y desparzian los huesos, les rogavan los Indios, que no lo hiziesen, porque juntos estuessen al resucitar : ca bien creen la refureccion delos cuerpos, y la immortalidad de las almas. »

Page 64, ligne 16. — APPIEN. *Guerre de Gaule*, § 1, 3. Τιζ-μάνοι... θανάτου κατατρονηται δι' ἑλπίδα ἀναβιώσεως.

— Ligne 29. — Consulter sur les croyances du XVI<sup>e</sup> siècle relatives aux démons : la *Démonomanie* de BODIN, le *Malleus maleficorum*, &c.

Page 65, ligne 31. — JACQUES, II, 19. « Et dæmones credunt, & contremiscunt. »

Page 66, ligne 17. — ACTES, XIV, 15, 16. « Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas : & quidem non sine testimonio semetipsum reliquit, benefaciens de cælo, dans pluvias & tempora fructifera... »

— Ligne 25. — PAULI EPISTOLA AD ROM., I, 20. « Invisibilia ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.

Page 67, ligne 7. — HANS STADEN, p. 284, les appelle *paygi*. Il parle avec indignation de leurs impostures. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 915-916) raconte leurs croyances & leurs superstitions. Cf. un curieux passage de OSORIO, *De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50 : « Appellantur ab illis Fages. Hi gestant in summa fagitta cucurbitam in faciem hominis figuratam. Quoties autem illis libet, intra cucurbitam ignem subjiciunt, & fumum ex herbis congestis faciunt. Tum fumum illum naribus accipiunt, usque eo donec ebrii

vacillant, & corruant, & extra mentem rapiantur. Tum vero stridere dentibus, in ore spumas agere, oculos torquere, necem multis comminari, turbulentis motibus & gestibus eos qui circumfident exterrere, &c. » Cf. le curieux chapitre d'YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 292 : « Comment le Diable parle aux forciers du Brésil; leurs fausses prophéties, idoles & sacrifices. »

— Ligne 8. — Note protestante : ces porteurs de rogatons sont sans doute les moines mendians.

— Ligne 33. — Voyez LAUDONNIÈRE, *Voyage en Floride* (édit. elzévirienne), p. 43. Description de la fête Toya. Comparer les fêtes sacrées des Mandans. *Tour du Monde*, n° 479-480.

Page 68, ligne 25. — Elle est notée dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 226). Ces chaus, très authentiques, étaient connus de tous les Brésiliens. Ils formaient une sorte de rituel qui leur était familier.

Page 69, ligne 3. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 226), dissertation sur la possession des Brésiliens, d'après la *Démonomanie* de BODIN (liv. III, § 1 & 3) & le *Deutéronome* (XII, 6-7). Rapprocher de cette scène les pilous-pilous des Néo-Calédoniens, d'après GARNIER, *Voyage en Nouvelle-Calédonie*.

Page 70, ligne 33. — HANS STADEN les appelle indifféremment *maracas*, *tammerkas*, *tamarakas*. Sa description concorde avec celle de Léry (p. 283). — Les maracas sont encore usités dans l'Amérique méridionale. Spix & Martius les ont retrouvés chez les Caropos, les Coroado & autres Brésiliens : ce ne sont plus aujourd'hui que des morceaux d'écaille remplis de maïs, qui rendent un bruit pareil à celui des castagnettes. Les sauvages de la Louisiane la nommaient chichicois. Ils s'en servaient encore au XVIII<sup>e</sup> siècle. « C'est unealebasse percée par les deux bouts, pour y mettre un petit bâton, dont un bout dépasse pour servir de manche; l'on met dedans du gros gravier pour faire du bruit; au défaut de gravier, on y met des fèves ou haricots secs. » LE PAGE DU PRATZ, *Histoire de la Louisiane*, I, 108.

Page 71, ligne 10, planche p. 246. — Comparer dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 228) une planche fort curieuse représentant trois Caraïbes couronnés de plumes & soufflant la fumée d'énormes cigares sur des Brésiliens dansant en rond.

— Ligne 15. — Le fameux calumet.

— Ligne 18. — Les Indiens pratiquent encore ces scènes de

forcellerie. V. LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 235. — BASANIER, *Histoire notable de la Floride*, édit. elzévirienne, p. 98. — BENZONI, traduction par Chauveton, § xvi, p. 311. « Les Caraïbes du Brésil, dans leurs danses solennelles, prennent une canne faite exprès, avec de l'herbe petun sèche & allumée au bout, & se tournent en soufflant de toutes parts sur les autres sauvages, comme s'ils leur voulaient inspirer l'esprit de Satan avec une sarbacane, leur disant : Recevez l'esprit de force pour surmonter vos ennemis. » Voir YVES D'ÈVREUX (*Voyage au nord du Brésil*, p. 137) : « Il soufflait la fumée sur ces sauvages disant : prenez la force de mon esprit. »

— Ligne 29. — Ces cérémonies, ou du moins des cérémonies analogues sont encore pratiquées dans les forêts de l'intérieur. M. d'Orbigny assista à l'une de ces fêtes. Un vieillard entonnait des hymnes en l'honneur de Dieu, & le chœur en répétait les refrains, comme au temps de Léry. « Ces voix mâles, écrit le voyageur, ces sons discordants des bambous, l'attitude imposante des chanteurs, leur tenue, tout dans cette cérémonie me surprit & m'étonna. Je ne savais en vérité où je me trouvais transporté, mais je n'aurais pas pour beaucoup cédé ma place à ce spectacle. » *Voyage, partie historique*, t. III, p. 13.

Page 72, ligne 1. — Ces chants sont notés dans l'édition de Bry, p. 228.

— Ligne 9. — Rapprocher de ces chants certaines poésies, en langue Tupique, de CHRISTOVAL VALENTE, citées par F. DENIS. *Une fête Brésilienne célébrée à Rouen en 1550*. — SPIX ET MARTIUS dans leur *Reise in Braslien*, ont également recueilli quelques chants brésiliens. Le grand ouvrage d'A. D'ORBIGNY fournit encore des mélodies indiennes.

— Ligne 20. — A propos des paroles qui accompagnaient les chants brésiliens, cf. F. DENIS, *Fête Brésilienne de Rouen*, p. 40-51. Cf. un curieux passage de MONTAIGNE, liv. I, § xxx : « Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chançons guerrieres i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Cou-  
« leuvre arreste-toy, arreste-toy couleuvre, afin que ma sœur tire  
« sur le patron de la peinture la façon & l'ouvrage d'un riche  
« cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps  
« ta beauté & ta disposition preferee à tous les autres serpens. »  
Le premier couplet, c'est le refrain de la chançon.

— Ligne 26. — Sur la notion du déluge chez les Américains,

voyez *Revue américaine*, seconde série, n° 2, p. 89. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Le Popol vuh*. Passim. — PRESCOTT, *Conquête du Mexique*, t. III, 272. — N. PERROT, *Mœurs & religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, p. 161, 164. — HANS STADEN (p. 286) : « Ils disent qu'autrefois il y eut une grande inondation ; que tous leurs ancêtres furent noyés à l'exception de quelques-uns qui réussirent à s'échapper dans leurs canots, ou en montant sur de grands arbres. Je pense qu'ils veulent parler du déluge. » Très curieuse théogonie des Brésiliens dans THEVET (*Cosmographie universelle*, p. 913-914). Il raconte la création du monde, la punition & la rédemption de nos premiers pères, le tout entremêlé de fables absurdes, & sans la moindre critique. Le passage le plus intéressant est relatif au déluge. Deux frères ennemis, Tameudonare & Ariconte se sauvent seuls avec leur famille, le premier sur un pindona, le second sur un genipat, du haut desquels ils laissent tomber des fruits, pour voir si les eaux se sont retirées. — Voir aussi p. 918-920.

Page 73, ligne 28. — THEVET, *Cosmographie universelle*, p. 919.

Page 74, ligne 18. — DANIEL, XII, 9-13.

— Ligne 34. — ROIS, tout le chapitre XVIII.

Page 77, ligne 17. — Sur l'universalité de cette tradition dans toute l'Amérique, voyez PRESCOTT, *Conquête du Mexique*. Passim.

Page 78, ligne 3. — Sur la facilité des Américains à se convertir, mais aussi à oublier leur nouvelle religion, consultez la collection des *Lettres édifiantes*.

Page 79, ligne 4. — PSAUME XIX, 5. « In omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terrarum verba eorum. » — Cf. *Epist. Pauli ad Rom.* x, 18.

— Ligne 12. — MATHIEU, XXIV, 14. « Et prædicabitur hoc evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus gentibus... »

— Ligne 29. — APOCALYPSE, VI, 4. « Et exivit alius equus rufus, & qui sedebat super illum datum est ei ut fumeret pacem de terra... & datus est ei gladius magnus. »

Page 82, ligne 3. — Sur l'origine des Indiens voyez les ouvrages spéciaux de HORN, *De originibus americanis*. — GARCIA, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo, e Indias Occidentales*.

— Ligne 7. — GENÈSE, § x. « Ex his segregatæ sunt insulæ

gentium in terra sua : unusquisque secundum linguam in tribubus suis, & in gentibus suis. »

Page 83, ligne 11. — JOSUË, II, 9. « Scio quia dedit vobis dominus terram, incidit enim timor vestri super nos. » Cf. *Rois*, IV, 17. Rapprocher PROCOPE, *De bello Vandalico*, II, 10. — SUIDAS au mot γάνααα. — *Revue des langues latines* (avril 1859), article de M. DE RIVERO.

— Ligne 16. — GOMARA, *Hist. gener. de las Indias*, §. CCXVII, p. 277-278. Passim.

CHAPITRE XVII. — Page 85, ligne 1. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 932. Non seulement l'oncle prend sa nièce, mais encore il doit la prendre. « Des qu'elles sont nées, l'oncle maternel les leve de terre, & les retient pour femmes futures. » Voir sur les degrés de consanguinité, YVES D'ÉVREUX, chap. XXIII, p. 91-95.

— Ligne 18. — D'après H. STADEN (p. 274) : « J'ai vu des chefs qui en avaient treize à quatorze. Abbati Bossange, mon dernier maître, en avait un très grand nombre. Cependant celle qu'il avait épousée la première était au-dessus des autres. » THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Ce que j'ay veu en la maison d'un nommé Quoniambec, lequel en tenoit avec lui huit, & cinq, qu'il avoit hors la maison. Pen ay veu un autre nommé Amen-duna, lequel en avoit trente-quatre, & bien quatre-vingt-six enfans, tant masles que femelles. » Cf. D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 193.

Page 86, ligne 4. — Ce n'est point ainsi que les Mormones, de nos jours, entendent la vie commune. Voir le livre de MISS STEPHENSON sur les *Harems de la nouvelle Jérusalem*.

— Ligne 9. — THEVET confirme le fait (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Elles vivent fort paisiblement ensemble, sans estre jalouses l'une de l'autre, dont on se peut appercevoir, & s'aidoient l'une l'autre en ce qui concerne leurs affaires, & de leurs maris & enfans. » Cf. MONTAIGNE (*Des Cannibales*) : « C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme jaloufie que nos femmes ont pour empescher de l'amitié & bienveillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent & mettent leur sollicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. »

— Ligne 16. — GENÈSE. Tout le chapitre xxx.

— Ligne 30. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) : « Si quelque femme a paillardé, ... & cela vient à cognoissance : quant l'enfant est né, il est enterré tout vif, & la femme tuee ou bien delaissee, qui ne sert apres que pour les ieunes hommes. » — « Depuis qu'une femme est mariee, il ne faut point qu'elle se livre ailleurs ; car si elle est surprise en adultere, ce sera sans marchander que son mari l'occira. » Cf. OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50) : « In adulterio deprehensas vel occidunt, vel tanquam servas vendunt. »

Page 87, ligne 3. — Usage répandu parmi toutes les peuplades sauvages. Cf. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 933) : « Le pire que il trouve en ce peuple c'est que sans esgard quelconque, le pere prostituera sa fille aux estrangers, pour quelque chose de vil prix. » — Cf. OSORIO (*De rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 50) : « Parentes non habent in filias potestatem, sed fratres : quas quidem, quoties eis libet, venales proponunt. » Usage antique de civilisation Chamitique. Cf. *Hérodote*, I, 196-199.

— Ligne 16. — MONTAIGNE. Chapitre des Cannibales. Passim.

Page 88, ligne 10. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 916) rapporte un autre usage : « Quand le nombril de l'enfant est sec & tombé, le pere le prend & en fait des petits morceaux, lesquels il attache au front d'autant de petits piliers qu'il y a en la maison, afin que l'enfant susdit soit grand pere de famille, & qu'il entretienne maison & mesnage. » Mais il confirme tous les autres détails. D'après H. STADEN (p. 772) : « Il n'y a pas chez eux de sages-femmes. Quand une Indienne est en mal d'enfant, le premier venu accourt à son aide. »

— Ligne 24. — Cet usage se retrouvait chez les Canadiens. Voir N. PERRON, p. 31 : « Si le pere est bon chasseur, il y fait mettre tous ses appiffements ; quand c'est un garçon il y aura un arc attaché ; si c'est une fille, il n'y a que les appiffements simplement. »

— Ligne 31. — Pour les femmes, d'après H. STADEN (p. 272) : « Elles prennent ordinairement des noms d'oiseaux, de poissons & de fruits. On ne leur en donne qu'un à leur naissance ; mais chaque fois que les hommes tuent un prisonnier, les femmes prennent un nom de plus. »

Page 89, ligne 5. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 916.

— Ligne 19. — Rousseau avait-il lu Léry quand il écrivait son passage de l'*Émile*. Comparer le beau morceau de FAVORINUS conservé par Aulu-Gelle, XII, 1.

Page 90, ligne 7. — Cf. ROUSSEAU, *Émile*.

Page 91, ligne 21. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § xcv, p. 127) : « Vino tambien, Luufz rey de Gilolo, amigo de Almançor, que tenia feyscientos hijos. »

Page 92, ligne 9. — DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Diogène*.

— Ligne 28. — Longue & curieuse dissertation de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 946) sur cette singulière habitude des Brésiliens. — Cf. D'ORBIGNY, *L'Homme américain*, t. I, p. 193. Le P. GUEVARRA (*Historia del Paraguay*, p. 16) rapporte d'autres détails : « On les couchait dans un hamac, laissant une petite ouverture vis-à-vis de la bouche pour respirer, & dans cette posture on les tenait deux ou trois jours enveloppées, en les obligeant au jeûne le plus rigoureux. » Cf. THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § XL.

CHAPITRE XVIII. — Page 95, ligne 4. « C'est la loi du talion (*Lévitique*, 24, 19, 20. *Coran*). Comparer les lois barbares. — HANS STADEN (p. 260) : « Quand un Indien est tué par un autre, les parents du mort s'empressement de le venger. Chez presque tous les Indiens, le seul objet de la loi semble avoir été moins de punir le criminel que de borner & d'adoucir la vengeance des parents de la victime : on ne poursuit les crimes que s'ils atteignent les intérêts directs de la tribu. » V. LUBBOCK, *Origines de la civilisation*, p. 459. — Rapprocher un curieux passage de N. PERROT (p. 73), sur la justice des sauvages. — GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 112) : « Ils ont décidé que lorsqu'un Indien en tuerait un autre, les parents du mort se vengeraient & étrangleraient le coupable en public. »

— Ligne 26. — HANS STADEN (p. 236) : « Quand ils ont tout consommé, ils transportent leur habitation dans un autre endroit, sous la conduite d'un chef, qui a ordinairement sous ses ordres trente ou quarante familles. »

— Ligne 30. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § LX, p. 73) : « Una casa de maderas grandes bien entreteídas, con una sala de ocheta passos, ancha y larga cientycinquenta, y conel techo que parecia de artefones. »

Page 97, ligne 14. — HANS STADEN, p. 241, description analogue. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 929.

Page 98, ligne 14. — LÉRY (*Histoire de Sancerre*, § VII) : « De ce temps-là, & dès que le canon eut ioué à bon escient, d'autant qu'il fallait par nécessité que tous couchassent au corps de garde, ie m'advisey de faire un lit d'un linceul lié par les deux bouts, & pendu en l'air à la façon des sauvages américains, avec lesquels j'ai demeuré dix mois, ce qui fut incontinent imité & pratiqué de tous nos soldats, tellement que tous les corps de garde en estoient pleins. »

— Ligne 31. — HANS STADEN (p. 261) : « Les femmes... pétrissent avec de la terre une espèce de pâte à laquelle elles donnent la forme qu'elles veulent, & qu'elles savent très bien colorer. Elles font sécher ces vases pendant un certain temps, les placent ensuite sur des pierres, les couvrent de bois sec, & les laissent ainsi dans le feu jusqu'à ce qu'ils soient comme du fer rouge. »

Page 100, ligne 3. — Sur l'hospitalité chez les Américains, voy. N. PERROT, p. 69, 70, 71, 203.

— Ligne 24. — Détails confirmés par THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 929.

Page 104, ligne 15. — GANDAVO (*Santa Cruz*, p. 113) : « Quand on va les visiter dans leurs villages, quelques filles échevelées s'approchent du voyageur, & le reçoivent avec de grandes lamentations, versant beaucoup de larmes, & lui demandant où il est allé, &c. » Cette habitude est confirmée par tous les historiens. THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 929) attribue ces larmes au plaisir éprouvé par les sauvages. Voir planche p. 929 de son ouvrage, représentant la réception de deux Français par une famille de Toupinamboux. D'ORBIGNY (*L'Homme américain*, t. II, p. 309) : « Chaque visite commence par des pleurs en mémoire des parents morts. »

Page 105, ligne 1. — Planche p. 284.

— Ligne 6. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*. Tout le chapitre L (p. 218-24) intitulé : « De la réception que font les sauvages aux Français nouveaux venus & comme il se faut comporter avec eux », ressemble, même dans ses plus infimes détails au récit de Léry. Lire encore sur les réceptions des Brésiliens. CARDIN, *Narrativa epistolar de una viagem e missao Iesuitica pela Bahia, Ilheos, &c.*

— Ligne 32. — Léry a employé ce mot dans le sens d'éventail. Il est d'ordinaire employé comme terme de blason & désigne la partie du heaume par où l'homme d'armes prend vent & air. — Le mot contenance est également inusité dans le sens que lui attribue Léry.

Page 106, ligne 6. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, p. 98.

— Ligne 25. — H. STADEN (p. 238) : « Pour faire du feu, les Indiens se fervent d'une espèce de bois qu'ils nomment *urakuéila*, ils le font sécher & prennent ensuite deux morceaux de la grosseur du doigt, & les frottent l'un contre l'autre; la poussière s'en échappe & s'enflamme par la chaleur produite par le frottement; & c'est ainsi qu'ils allument leur feu. »

Page 107, ligne 11. — Allusion à un passage de THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § LIII.

Page 108, ligne 19. — Cet usage était répandu dans toute l'Amérique. Voir pour la Floride : *Relation de la Floride*, par BASANIER, p. 73, & pour le Canada : *Second voyage de Cartier au Canada*, édit. Chartron. « Puis eufmes conduite de grand nombre dudit peuple, dont partie, quand noz gens devenoyent las, les chargeoyent sur eux comme des chevaux, & portoyent. » Il s'est maintenu jusq'à nos iours, surtout dans les régions montagneuses. On nomme *cargueros* les Indiens qui portent ainsi les voyageurs. Ceux-ci vont à reculons assis sur une petite chaise en bambou très solide. Voir *Magasin pittoresque*, 1848, p. 233, un voyageur dans les Andes avec sa monture humaine.

Page 110, ligne 25. — ACTES, xxvii, 1, 2. « Barbari vero præstabant non modicam humanitatem nobis. Accensa enim pyra, reficiebant nos omnes propter imbrem qui imminebat & frigus. »

Page 112, ligne 7. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 92) parle avec admiration de l'extrême loyauté des Toupinamboux. « Me fierois plus à eux, qu'aux Turcs, Mores & Arabes, & autant que ceux-cy ne vous feront pas tort d'une espingle, ains vous ayans pris à conduire, tiendront leur promesse, quand ils y devroyent employer leur sang & leur vie. »

— Ligne 15. — Allusion probable au parti des Politiques, qui s'était constitué dans les dernières années du règne de Charles IX,

& avait acquis toute sa force à l'époque où Léry composa son ouvrage.

CHAPITRE XIX. — Page 116, ligne 11. — Le mot s'est conservé. Cf. D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 189.

— Ligne 20. — Dissertation de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 934) sur les origines de la syphilis & les divers remèdes employés. Cf. YVES D'ÈVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 119-121. — THEVET, *Singularitez*, &c., § XLV. — Nombreuses dissertations insérées dans le tome XI, p. 129-156 de la collection LEBER.

Page 117, ligne 19. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 935) : « Ce peuple estrange, voyant un malade tourmenté de fievre, ou autre extreme douleur, iamais ne luy donnera ny à boire ny à manger que iusques à ce qu'il en demande luy-mesme. »

— Ligne 34. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 926) : « C'est chose hideuse de les ouyr crier, lorsqu'ils lamentent : & en est aussi plaisante l'harmonie, qu'est le bruit des chiens & chats s'entrebatans ensemble. Vous verriez hommes & femmes couchees sur leurs litz pendans, les autres le cul contre terre... usans les femmes de telles paroles en leur langue *Chérémi mota ronère ymen*, faisans cet *ymen* long de quatre à cinq poses environ, puis apres font un soupir ainsi : *eh hé hé eh eh*, &c. » Cet usage était fort répandu dans l'antiquité. Voir les fragments des thrènes de Pindare. Cf. les myriologues des Grecs modernes (Recueils de FAURIEL & E. LEGRAND) & les voceros de la Corse.

Page 118, ligne 17. — Planche p. 301. Édit. de Bry, planche p. 248.

— Ligne 18. — Cette coutume existe encore en Corse & dans la Grèce moderne. Les femmes corSES chargées de célébrer le défunt se nomment les *voceratrices*. Quant aux *myriologues* grecs, ils rappellent les *thrènes* de l'antiquité.

Page 119, ligne 5. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 925) : « Quand doncques il est mort, ils le courbent en un bloc & monceau, dans le liét où il est decédé : tout ainsi que les enfans sont au ventre de la mère, puis ainsi enveloppé, lié, & garroté de cordes de cotton, ils le mettent dans un grand vase de terre... Ce fait, ils le mettent dans une fosse ronde comme un puits, & profonde la hauteur d'un homme ou environ. » Planche p. 926 représentant l'opération. — Cf. YVES D'ÈVREUX, *Voyage au nord du Brésil*, p. 126-127.

— Ligne 19. — JOSEPH, *Antiquités Judaïques*, liv. VII, § xv, 3<sup>e</sup> édit. Didot, p. 281. « Ἐθαψὶ δ' αὐτὸν ὁ παῖς Σολομὸν ἐν Ἱεροσολύμοις διαπρεπῶς, τοῖς τε ἄλλοις οἷς περὶ κηδεῖαν νομίζεται βασιλικὴν ἄπασι, καὶ δὴ καὶ πλοῦτον αὐτῷ πολὺν καὶ ἄφθονον συνεκίδευσεν. »

— Ligne 25. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § cxxiii, p. 160) : « ... y comenzaron... otros a desenterrar las joyas, y vasos de oro, que con los muertos estaban. »

— Ligne 33. — PLUTARQUE, *Moralia, Regum & imperatorum aphroptegmata*, édit. Didot, p. 205. « Σιμιράμις δὲ ἑαυτῇ κατασκευάσασα τάφον, ἐπίγραφεν. Ὅστις χρημάτων δεηθῆ [βασιλεὺς, διελόντα τὸ μνημεῖον, ἕσα βούλιται, λάθειν. Δαρεῖος οὖν διελὼν, χρήματα μὲν οὐχ εὔρει, γράμμασι δὲ ἑτέροις ἐνέτυχε, τὰδὲ φράζουσιν. Εἰ μὴ κακὸς ἦσθ' ἀνὴρ καὶ χρημάτων ἀπληστος, οὐκ ἂν νικρῶν θήκας ἐνέκεις. »

Page 120, ligne 23. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 128.

Page 121, ligne 6. — VIRET, *Physique papale. Dialogue*, III, p. 210.

— Ligne 10. — LÉVITIQUE, xvi, viii. Cf. GENÈSE, iii, 14. « Et terram edes omnes dies vitæ tuæ. » — ISAÏE, lxxv, 25. « Serpens autem comedet terram quasi panem. »

— Ligne 17. — PAUSANIAS. Phocide, § xxviii. Δαίμονα εἶναι τῶν ἐν ἄδου φασὶν οἱ Δελφῶν ἐζηγῆται τὸν Εὐρύνομον, καὶ ὡς τὰς σάρκας περιεσβίει τῶν νικρῶν, μονὰ σφίσιν ἀπολείπων τὰ ὄσα.

Page 122, ligne 8. — M. BRASSEUR DE BOURBOURG a repris cette théorie à propos de la langue Quiché : Voir son ouvrage sur *la Grammaire de la langue Quiché*. Paris, 1862. COURT. DE GEBELIN (*Monde primitif*, t. VIII, p. 515) avait déjà rapproché quelques racines grecques & américaines. Comparez de CASTELNAU, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, p. 266. — DE RIVERO, *Revue des races latines*, t. XIV, p. 221. — P. GAFFAREL, *Rapports de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*, p. 158. — LOPEZ, *Les Aryas en Amérique*.

CHAPITRE XX. — Page 123, titre. — Sur les langues du Brésil il faut consulter THEVET (*Cosmographie universelle*, p. 925) qui a traduit la salutation angélique & le symbole des Apôtres; YVES D'ÉVREUX (*Voyage dans le nord du Brésil*, p. 96-98); le P. ANCHIETA auquel on doit la première grammaire connue de la lingua geral; MONTOYA, *Arte de la lengua guarani, & vocabulario y tesoro de la*

*lingua guarini*; HERMANN LUDEWIG (*The literature of American original languages*); MAXIMILIEN DE NEUWIED (*Voyage au Brésil*, t. III, p. 305-360); BARON D'ESCHWEGE (*Journal von Brasilien*, t. I, p. 158-172); DE CASTELNAU (*Voyage dans l'Amérique du Sud*, t. V, p. 249-302); GONZALVES DIAS (*Diccionario da lingua Tupy*); PAUL MARCOY (*Du Pacifique à l'Atlantique*), &c. D'après GANDAYO (*Histoire de la province de Santa Cruz*, p. 109). « La langue qui se parle le long de toute cette côte est la même, quoiqu'elle diffère un peu en certains endroits, mais pas assez pour qu'ils ne puissent pas se comprendre, & cela jusqu'au vingt-septième degré. Elle est très douce & facile à apprendre pour toutes les nations; il y a des mots dont les hommes seuls se servent & d'autres que les femmes seules emploient. Il leur manque trois lettres, F, L, R, chose étonnante, car ils n'ont, en effet, ni foi, ni loi, ni roi. » A l'exception de Thevet qui trouve (*Cosmographie universelle*, p. 928) que « leur parole est rude & de peu de grace en son accent, & laquelle ils reiterent souvent, difans une même chose : leur langage est bref & obscur, toutefois plus aisé à comprendre que celui des Turcs & autres nations levantines, ainsi que j'ay cogneu par expérience ». Les écrivains contemporains s'accordent à vanter la douceur de cette langue. D'après Montaigne (*Des Cannibales*), « leur langage, au demeurant, c'est un langage doux, & qui a le son agréable, retirant avec terminaisons grecques ». Le P. Anchieta parle du Tupi avec enthousiasme, Laët vante son abondance, le P. Araujo (*Catechismo na lingua braslica*) n'hésite pas à proclamer « qu'il est extraordinaire que les peuples par qui elle est parlée, ayant leurs idées limitées dans un cercle étroit d'objets tous nécessaires à leur mode d'existence, aient pu concevoir des signes représentatifs d'idées, capables d'atteindre aux choses dont ils n'avaient nulle connaissance antérieurement, & cela avec propriété, énergie, élégance ».

Page 129, ligne 21. — Ainsi nommaient-ils Villegagnon ou par abréviation *paycolas*. Voir Léry, § v.

Page 131, ligne 11. — Ici commence une série de phrases dont j'avoue n'avoir saisi ni le sens ni la liaison. Il est probable que la pensée de Léry a été singulièrement altérée, car d'ordinaire il brille par la clarté & la méthode.

Page 132, fin. — Ici recommence le dialogue intelligible.

Page 133, ligne 17. Léry a oublié de donner la traduction.

Page 134, ligne 24. — Singulière réponse dans la bouche de Léry qui était de la Margelle-Saint-Seine (Côte-d'Or). Il se pourrait, comme le lui reproche THEVET (*Histoire manuscrite de deux voyages par luy faits aux Indes*. Bibliot. nat. fonds Saint-Germain franc., n° 656), que Léry ait emprunté ce colloque à l'un de ses compagnons, Normand d'origine, ou à Villegagnon lui-même. « Au reste il (Villegagnon) estoit si habil homme qu'il avoit escrit un dictionnaire & colloque en la langue Bresilienne, qu'il a communiqué à plusieurs notables personnages, comme à feu M. le chancelier L'Hospital & à feu M. Baudin, procureur general du roy en sa cour de parlement à Paris, à chacun desquels il en donna une coppie. Au retour du siege de Sancerre, un nommé Ode... sur bonne foy presta ladite coppie à ce Léry, lequel depuis l'a fait imprimer en son nom. »

CHAPITRE XXI. — Page 146, ligne 19. — Ancien navire de transport à fond plat, dont l'avant & l'arrière sont arrondis. Vient du hollandais hulk.

— Ligne 30. — Lettres de Simon Renard, ambassadeur d'Espagne en France, adressées à la princesse de Portugal. (*Lettres & papiers d'état de Granvelle*, t. IV, p. 659 & 701). « J'ay advis que Villegagnon, aiant prins un port au passage des Indes, le fortifie & a mandé au roy de France que si luy envoie gens de guerre jusqu'à trois ou quatre mil, il lui conquestra partie des Indes, & empeschera la navigation celle port. » — « Et y a en ce royaume deux Espaignols qu'ils offrent au roy de France, avec peu de gens, reprendre les Indes & les conquerir. »

Page 147, ligne 22. — Ceci est dirigé contre Catherine de Médicis & ses favoris Italiens.

Page 148, ligne 11. — Le mot bastonnée s'emploie encore pour désigner la quantité de liquide élevée par le coup de piston d'une pompe. Cf. LITTRÉ, *Dictionnaire*, t. I, p. 312.

Page 151, ligne 17. — Il est impossible, à cause du peu de précision de la relation, de fixer la position de cette île. On peut hésiter entre la Trinidad, Fernando de Noronha ou Saint-Paul, ou quelque autre récif encore sans nom. Cf. BOUYER. *Voyage en Guyane. Le rocher du connétable. Tour du Monde*, n° 334.

— Ligne 23. — GONNEVILLE (*Relation de son voyage, 1503*) avait déjà remarqué ces oiseaux & l'abondance de leurs plumes : « Sept ou huit iours après le débarquement virent un islet inhabité, cou-

vert de bois verdoyans, d'où sortoient des milliaffes d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à iucher sur les mats & cordages de la navire, & s'y laissoient prendre. Et paroissoient lefdits oiseaux gros en plumes, ainçoisit que iceux plumez soient de mesme corpulence. »

Page 153, ligne 1. — Ces théories sont à tout le moins contestables. La véritable cause des difficultés du voyage a été donnée par MAURY. *Géographie de la mer*. Cf. F. JULIEN, *Les Harmonies de la mer*.

Page 154, ligne 4. — Singulière explication des calmes plats. Aussi bien toute cette cosmographie naïve & prétentieuse n'a plus qu'un intérêt rétrospectif. Voyez les beaux travaux du commodore Maury.

Page 155, ligne 16. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § cxxvi, p. 163) : « Passaron tambien unas muy nevadas sierras, y maravillaron se del mucho nevar, que hazia tan debaxo la Equinocial, &c. »

— Ligne 18. — Rien de moins extraordinaire, à cause de l'altitude. Quito, sous l'équateur, est une des villes les plus froides de l'Amérique (Voyez CHARTON, *Tour du Monde*, n° 391) & plusieurs des pics qui l'entourent sont couverts de neiges éternelles.

— Ligne 31. — Pourtant, sous l'Équateur, le Pichincha, le Cotopaxi, l'Antisana & le Chimborazo, en Amérique, le Kenia, le Kilimandjaro & les monts encore presque inconnus qui forment le bassin supérieur du Nil, en Afrique, sont couverts de neige.

Page 156, ligne 3. — JOB, xxxviii, xxii. « Aut venisti in thesauros nivis, aut thesauros grandinis vidisti? »

Page 156, ligne 22. — Voir chapitres II, III, IV.

Page 158, ligne 24. — Rabelais avait donc déjà fait école. L'éditeur latin (p. 273) traduit ainsi : « Ac sane merito quidem asseverare possum impios illos atheos, &c. »

Page 159, ligne 26. — Erreur de Léry, puisque le vaisseau se dirigeait vers le Nord.

— Ligne 30. — Voyez P. GAFFAREL, *La mer des Sargasses*. *Bulletin de la Société de géographie*. Décembre 1872.

Page 160, ligne 8. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § xvi, p. 20) : « Y acabo de muchos dias topo tanta yerva, que parecia prado, y que le puso gran temor, aunque no fue de peligro. »

— Ligne 29. — Sur les sondes anciennes & perfectionnées, consulter WYVILLE THOMSON, trad. Lortet, *Les abîmes de la mer*, p. 171, 197.

Page 161, ligne 26. — Ce n'est plus une « faribole » aujourd'hui, depuis les perfectionnements des instruments nautiques, & surtout du loch. Voyez à ce propos les voyages d'exploration du *Lightning*, du *Porcupine* & *Challenger*, & la publication périodique intitulée : *Les fonds de la mer*.

— Ligne 30. — CHALCONDYLE, *Guerre des Turcs*. (Note de Léry.)

CHAPITRE XXII. — Page 164, ligne 25. — Psaume CVI, CCLX. « Ascendunt usque ad cœlos, & descendunt usque ad abyssos. »

Page 165, ligne 33. — IOSÈPHE, *De bello Iudaïco*, VII, 7.

Page 169, ligne 7. — LÉRY, *Histoire de la ville de Sancerre*. Tout le chapitre x.

Page 170, ligne 24. — DEUTÉRONOME, XXVIII, 53. « Et comedes foetus ventris tui, carnes filiorum tuorum & filiarum tuarum... »

Page 173, ligne 15. — Aujourd'hui Audierne (Finistère), à 36 kilom. ouest de Quimper, au fond de la baie à laquelle elle donne son nom, & à l'embouchure du Goyen.

Page 174, ligne 5. — On ne fait s'il s'agit de la réale de billon, monnaie de cuivre qui datait du règne de Philippe le Bel ou de la réale d'or, qui valait onze sous parisis.

Page 176, ligne 26. — C'était le lieutenant de Magellan. GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § xcviij, p. 130) : « Los rodeos, los peligros, y trabajos de Ulixes fueron nada en respeto de los de Juan Sebastian y assi el puso en sus armas el mundo por cimera, y por letra : Primus circumdedisti me. » Le traducteur latin (édit. de Bry, p. 282) ajoute : « Post eum quidem de Dracho Anglo idem referunt... »

— Ligne 32. — Ce fut Charles-Quint qui donna cette belle devise à Del Cano.

— Ligne 34. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 282), observations sur les ouvrages de *Benzoni* & de *Thevet*.

Page 179, ligne 11. — Ces deux paragraphes ne figurent pas

dans la traduction latine (édit. de Bry). — Voir pour la mort des compagnons de Léry, GAFFAREL, *Brésil français*, p. 280-294.

Page 180, ligne 8. — CRESPIN, *Histoire des martyrs persécutés & mis à mort pour la vérité de l'Évangile depuis le temps des apôtres jusques à présent*, 1<sup>re</sup> partie, p. 437-438 ; 2<sup>e</sup> partie, p. 452-457, édit. 1619. Ce passage prouve clairement que l'auteur de la relation insérée dans l'ouvrage de Crespin est Léry lui-même.

— Ligne 26. — Commanderie de Beauvais.

— Ligne 33. — Sur les dernières années de Villegaignon, voir GAFFAREL, *Brésil français*, p. 314-341.

Page 181, ligne 7. — ROIS, I, 2, 6. « Dominus mortificat & vivificat, deducit ad inferos & reducit. »

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.





## TABLE DES MATIÈRES

|   | Pages. |
|---|--------|
| CHAPITRE XII. — D'aucuns poissons plus communs entre les sauvages de l'Amerique : & de leur maniere de pescher. .   | 1      |
| CHAPITRE XIII. — Des arbres, herbes, racines, & fruits exquis que produit la terre du Bresil. . . . .   | 9      |
| CHAPITRE XIV. — De la guerre, combats, hardieffe & armes des sauvages . . . . .   | 29     |
| CHAPITRE XV. — Comment les Ameriquains traitent leurs prisonniers prins en guerre, & les ceremonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger . . . . .  | 43     |
| CHAPITRE XVI. — Ce qu'on peut appeler religion entre les sauvages Ameriquains : des erreurs, où certains abuseurs qu'ils ont entre eux nommez Caraïbes les detiennent, & de la grande ignorance de Dieu où ils sont plongez . . . .                     | 59     |
| CHAPITRE XVII. — Du mariage, polygamie, & degrez de consanguinité observez par les sauvages, & du traitement de leurs petits enfans . . . . .   | 85     |
| CHAPITRE XVIII. — Ce qu'on peut appeler loix & police civile entre les sauvages : comment ils traittent & reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter & des pleurs & discours joyeux que les femmes font à leur arrivée & bien venue. . . . . | 94     |
| CHAPITRE XIX. — Comment les sauvages se traittent en leurs maladies, ensemble de leurs sepultures & funeraillles, & des grands pleurs qu'ils font après leurs morts.  | 116    |

214 TABLE DES MATIÈRES.

|   | Pages. |
|---|--------|
| CHAPITRE XX. — Colloque de l'entrée ou arrivée en la terre du Brésil, entre les gens du pays nommés Toûoupinambaoults & Toupinenkins en langage sauvage & François . . . . .      | 123    |
| CHAPITRE XXI. — De notre departement de la terre du Brésil, dite Amerique, ensemble des naufrages & autres premiers perils que nous eschaspaîmes par mer à nostre retour. . . . . | 144    |
| CHAPITRE XXII. — De l'extreme famine, tormentes & autre dangers d'où Dieu nous preserva en repassant en France. . . . .   | 163    |
| NOTES. . . . .  | 183    |

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES  
DU SECOND VOLUME.



ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 20 SEPTEMBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-NEUF

PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

A PARIS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
540 EAST 57TH STREET  
CHICAGO, ILL. 60637